ŒUVRES

DE

GUSTAVE III.

ŒUVRES

POLITIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE,

SUIVIES DE SA CORRESPONDANCE.

TOME IV.

A PARIS,

Chez F. SCHOELL ET COMPAGNIE, rue de Seine, faubourg S.-Germain, n.° 12.

1806.

Continuation de la Liste des Souscripteurs.

Mr. *Schinckel*, Cons. de comm.
— *Schœnborn* (le Comte régnant de), Cons. int. de S. M. I. R. et Apost.
— *Schotte*, Négociant à Norrköping.
— *Schulz* (le Baron de).
— *Schwerin* (le Baron de), Chambellan.
— *Schwerin* (le Baron de), Écuyer.
— *Schönberg*, Cons. de chancellerie.
— *Sederholm*.
— *Segerstedt*, Lecteur au gymnase de Strengnäs.
— *Silfversparre*, Maréchal de la Cour.
— *Silfverstolpe (C. G.)*, Commissaire à la Banque.
— *Silfverstolpe (F.)*, Commissaire à la Banque.
— *Silfverstolpe*, Major.
— *Silfverstråle*, Gent. de la Cour. 2 ex.
— *Silfverstråle*, Capit. de caval.
— *Silverstolpe*, Gentilhomme de la Cour.
— *Silverstolpe*, Chambellan.
— *Silverstolpe*, Maître-es-arts, 4 ex.
— *Simson*, Maître d'hôtel.
— *Sjöstedt*, Négociant.
— *Sjöstedt*, Maître de forges.
Société (la Bibliothèque de la).
Société (la) littéraire à Carlskrona.
— *Spaldencreutz*, Maître de forges.
— *Sparre* (le Baron), Lieutenant.
— *Sparrsköld*, Gent. de la Cour.
— *Spongberg*, Epicier.
— *Stackelberg* (le Comte).
— *Stadion* (le Comte), Ministre de Bohème à la Diéte de l'Empire.
— *Stedt*, Gouv. de prov.

Mr. *Stenberg*, Camérier.
— *Stenfeldt*, Négociant à Gefle.
— *Stenius*, Secrétaire.
— *Stjerneld* (le Baron), Premier Chambellan de S. M. la Reine Mère.
— *Stockenström* (de), Gent. de la chambre.
— *Stockenström* (de), Cons. de la chambre des mines.
— *Storch* (de), Cons. de la chambre.
— *Stråle*, Assesseur.
— *Strömfelt* (le Comte), Lieut. gén.
— *Strömfelt* (le Comte), Gouv. de prov.
— *Swartz*, Marchand de drap.
— *Swartz*, Fabricant.
Swartz (Madame).
— *Sylvander*, Sénéchal.
— *Söderholm*, Secrét. au Collége de la chambre.

— *Tamm*, Maître de forges.
— *Tarrach* (de), Env. extr. de S. M. Prussienne à la Cour de Suède.
— *Tarras*, Négoc. à Gothembourg.
— *Taxis* (le Comte de), Prés. de la Rég. à Neubourg.
— *Téerring Gutenzell* (le Comte *Joseph* de) Cons. int. de S. A. S. É. de Bavière.
— *Tengwall*, Prof. à l'acad. de Lund.
— *Terrades*, Maître de ballets des spectacles du Roi de Suède.
— *Tham*, Major.
— *Theel*, Marchand.
— *Thorén*, Assesseur.
— *Thuring*, Prem. Inspecteur.
— *Tibell* (de), Adjud. gén.
— *Toll* (S. E. le Baron).
— *Trolle* (de), Major.

Mr. *Uggla*, Maître de forges.
— *Ugglas* (le Comte de), Président.
— *Ulfsparre* (le Baron), Vice Gouv. de prov.
— *Ullman*, Négociant.
— *Ulmgren*, Greffier.
— *Unonius*, Capitaine.

— *Venningen* (le Baron de), Grand-Echanson de S. A. S. E. de Baden.
— *Vestreenen* (de *Themaat*), Env. extr. de la rép. hollandaise à la Cour de Suède.

— *Wachtmeister* (S. E. le Comte), Drotzet ou Grand Chancelier de justice du royaume de Suède.
— *Wachtmeister* (S. E. le Comte), Amiral.
— *Wachtmeister* (S. E. le Comte), Grand-Maréchal.
— *Wachtmeister* (le Comte), Prem. Gentilhomme de la chambre.
— *Wachtmeister* (le Comte), Lieut. gén.
— *Wadell*, Prédicateur du Roi.
— *Wahrenberg*, Bourgmestre.
— *Wahrendorff*, Consul de Danemarck.
— *Wahrendorff*, Major.
— *Wahrendorff*, Maître de forges.
— *Walléen*, Greffier du tribunal royal d'Åbo.
— *Wallencreutz*, Gent. de la Cour.
— *Wallenius*, Prof. à Gripswald.
— *Wallenius*, Prof. à Åbo.
— *Walley*, Major du corps de la bourgeoisie.
— *Wechs* (le Baron de), Prés. du Direct. Elect. de Bavière.
— *Weigel*, Prés. et Prof. à l'Univ. de Gripswald.
— *Weinberg*, Négoc. à Gothembourg.
— *Wellander*, Cons. de comm.
— *Weller*, Commissaire aux ventes publiques des livres.

Mr. *Wennerqvist*, Directeur de la comp. des Indes.
— *Westman*, Cons. de chancellerie.
— *Westring*, Prem. Méd. du Roi.
— *Wetterhoff*, Lieutenant-colonel.
— *Wetterstedt* (de), Gouv. de prov.
— *Wetterstedt* (de), Secrét. du Roi au dép. des aff. étrang.
— *Winberg*, Epicier.
— *Wingemark*, Chirurgien.
— *Wingård*, Evêque de Gothembourg.
— *Wrangel* (le Baron), Gent. de la chambre.
— *Wrangel*, Capit. de cavalerie.
— *Wrangel* (le Baron), Lieutenant.

— *Zachrisson*, Consul de S. M. Suéd. à Hambourg.
— *Ziemsen*, Prof. en théol. à l'univ. de Gripswald.

— *Åkerhjelm* (le Baron).

— *Öhströmer*, Prévôt.

CORRESPONDANCE.

TOME I.

AVANT-PROPOS.

Le règne de GUSTAVE *III l'a illustré comme Souverain. La révolution qui, par la sagesse de son plan, la hardiesse et la rapidité de l'exécution, étonna l'Europe; la réformation des lois, une politique éclairée, une éloquence entraînante, un courage à l'épreuve des difficultés, porteront le nom de ce Prince à la dernière postérité. Comme homme privé, il aura les mêmes titres à son admiration, si on le considère dans les rapports de la société, dans ces momens, où, déposant son pouvoir, il venait parmi ses sujets jouir des délices de l'amitié, et puiser dans son sein de nouvelles forces pour soutenir le poids de la couronne.*

La correspondance de GUSTAVE *III va déterminer l'opinion que l'on doit fixer sur son caractère; elle dévoilera la pénétration et l'étendue de ses vues; sa grandeur d'ame et la bonté de son cœur; son amour pour la justice et son penchant vers la clémence; la noble ambition de s'illustrer avec sa nation, et cette profonde connaissance des hommes, fruit de l'étude et de l'expérience, qui se décelait sur-tout dans l'abandon d'un com-*

merce familier; tant de qualités réunies l'ont fait amèrement regretter de ceux qui, nés pour les apprécier, formaient le cercle où il aimait à se livrer aux affections de son esprit et de son cœur, et lui ont concilié enfin les suffrages de ceux-mêmes qui l'avaient d'abord méconnu.

Les augustes auspices sous lesquels les possesseurs de ces lettres ont été invités à en confier les originaux, la protection que l'Héritier de Gustave *III accorde à leur publication, témoignent le mouvement d'une ame pénétrée de vénération pour sa mémoire, et du désir constant d'imiter de si grands exemples. L'application infatigable de* Gustave *IV* Adolphe *à faire le bonheur de la nation suédoise a seule pu calmer le sentiment douloureux d'une perte irréparable, et a redoublé son zèle et son amour pour le Souverain qui fait revivre les vertus qu'elle admira dans ses plus illustres Prédécesseurs.*

C'est à un des Seigneurs qui fut le plus intimement admis à la société de Gustave *III; qui y porta l'aménité de caractère, le commerce séduisant de l'esprit, le goût des lettres où il tient le rang le plus distingué; c'est à S. E. Mr. le Comte* Oxen-

STJERNA qu'il devait être réservé de recueillir les titres qui constatent les qualités et les vertus dont ce Prince fuyait l'appareil, et ne chérissait l'exercice qu'autant qu'il pouvait le cacher.

Ce serait ici l'occasion de remercier les personnes qui ont contribué à enrichir cette collection, si elles ne trouvaient dans les preuves de la confiance et de l'intimité qu'elles durent à leur mérite et à leurs talens, la récompense flatteuse et l'honneur, dont se sont privés ceux qui, sans doute, auraient encore pu augmenter ce recueil.

LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRES
du Prince Royal Gustave, *âgé de 13 ans, à son Gouverneur, le Sénateur Comte* Charles de Scheffer.

1.

Drottningholm le 21 Juillet 1759.

Il faut, Monsieur, que je vous apprenne le malheur qui est arrivé ces jours passés à Stockholm. Lundi dernier, le feu prit chez un peintre ou chez un pêcheur qui demeurait dans le fauxbourg du sud. Après avoir tout-à-fait brûlé la maison de ce malheureux, l'incendie s'est accru de plus en plus et a consumé presque tout le fauxbourg avec l'église de S[te] Marie. L'écluse même a été en danger: on compte que le nombre des maisons brûlées se monte, sans exagération, à 400. Ce feu a été si furieux qu'il a consumé même les effets qu'on avoit pu tirer des maisons

et qu'on avait portés dans la rue, faute d'autres abris. Cet incendie horrible a fait bien des malheureux. Mais, Monsieur, serait-il juste de laisser tant de monde dans la misère? Non, on doit l'aider de tout son pouvoir. Voilà mon sentiment, et voilà pourquoi je vous écris, et ne veux point remettre ma prière jusqu'à votre retour. Je vous prie donc de me faire toucher les 1000 écus que vous me conservez, pour soulager en quelque sorte les malheureux dont la triste situation m'attendrit extrêmement. À quoi peut-on mieux employer son argent? Dieu nous le donne pour soulager les pauvres. Représentez-vous, Monsieur, le triste état de ceux qui, depuis quelques jours, se voient réduits à la mendicité. Un seul moment leur ôte tout leur bien et les réduit à mourir de faim ou de maladie. Ainsi je vous prie de m'envoyer au plutôt l'argent, afin que je l'employe à leur soulagement. Je suis etc.

4.

Drottningholm le 12 Août 1759.

Vous me demandez la définition de la dissimulation, et s'il faut la mettre au rang des vertus ou des vices. Je crois qu'il en est d'elle comme de presque toutes les choses en ce monde; qu'on la peut employer tant en bien qu'en mal. Venons à sa définition. *La dissimulation est l'art de cacher ses pensées, de manière qu'on ne puisse les pénétrer.* Vous voyez que par là on peut faire avec la dissimulation beaucoup de mal et beaucoup de bien, car on peut cacher ses pensées en intention de faire l'un et l'autre. Ainsi la dissimulation est bonne ou mauvaise selon l'intention avec laquelle on en fait usage. Nous avons vu des peuples à qui le mot même de dissimulation était inconnu. Ces peuples que nous appelons barbares, pourraient, malheureusement avec justice, nous donner le même nom. Ils ont une noble sincérité, qui leur fait ne point cacher leurs sentimens et mépriser toute feinte et toute dissimulation. De pareilles vertus devraient être notre partage, nous, qui sommes si civilisés et qui possédons

tant d'arts utiles et agréables. Mais c'en est assez sur cette matière. Je finis une lettre qui est peut-être trop longue. Je suis etc.

3.

Drottningholm le 2 Septembre 1759.

Nous avons traité jusqu'ici, Monsieur, dans nos lettres de la gloire, de la dissimulation et autres pareilles matières, mais nous n'avons point pensé à ce don du ciel, à ce charme de la vie, à ce lien de la société, en un mot, à l'amitié. La définition de ce nom, si souvent usité, et si je l'ose dire, dont on abuse tant, est assez difficile à trouver. Je pense que *l'amitié est la liaison parfaite de deux cœurs, dont les souhaits et les pensées ne tendent qu'à contribuer au bonheur de chacun d'eux.* Voilà, ce me semble, sa vraie définition. C'est à vous d'en juger. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est, que sans elle, point de société entre les hommes, et qu'est ce qui fait le bonheur de cette vie, si ce n'est la société? Ainsi je puis dire avec justice que l'amitié est un des plus grands dons du ciel. Je suis etc.

4.

Drottningholm en Août 1760.

Vous venez de me faire part dans votre dernière lettre d'un passage très remarquable de l'histoire générale de Voltaire. Je trouve singulier qu'il donne cette réflexion sur la Reine Elisabeth comme un éloge, et qui me paraît n'en pas être un. Comment peut-il savoir si cette Reine n'aimait pas son peuple, puisqu'il dit lui-même qu'elle le traitait comme si elle l'eût aimé. Il avance un paradoxe qui me paraît très extraordinaire. Le voici! *son peuple fut son premier favori, non qu'elle l'aimât en effet, car, qui aime le peuple?* Je suis pourtant sûr qu'Henri IV aimait véritablement ses sujets. Voilà d'abord une exception à ce que l'auteur avance. Il aurait dû, ce me semble, faire réflexion qu'il y a eu des Rois qui ont pensé assez juste pour aimer ceux sur lesquels ils régnaient. Je n'irai pas plus loin qu'au frère de cette même Reine d'Angleterre dont il est question, Edouard VI. Il pleurait quand il devait signer une condamnation de mort. Je pourrais citer encore bien des exemples qui combattraient cette

réflexion; mais je crois, que ce que j'ai allégué est suffisant, et que vous êtes de mon avis. Je suis etc.

5.

Drottningholm le 8 Août 1760.

Vous me priez dans votre dernière lettre de vous apprendre quelles sont mes lectures; si cela peut vous faire plaisir, je vais vous satisfaire. Je lis à présent les négociations de Suède pendant l'ambassade de Monsieur Chanut sous le règne de la Reine Christine. Ces mémoires sont très intéressans. Monsieur Chanut était ambassadeur en Suède pendant le tems de ses succès en Allemagne et encore après la paix de Vestphalie, c'est à dire, au moment où ce royaume et la France donnaient la loi à presque toute l'Europe, et venaient d'abaisser la maison d'Autriche. On y voit le caractère de la Reine Christine, qui marque son génie. Enfin j'y ai appris bien des anecdotes très curieuses de la Cour de Suède, comme aussi des négociations de paix qui se firent à Lubeck entre la Suède et la Pologne. J'ai lu aussi ces jours

passés le commencement du règne d'EDOUARD VI. Ce jeune Prince donnait de grandes espérances, et je suis sûr qu'il les aurait encore surpassées, si la mort ne l'eut pas surpris dans la plus belle jeunesse. Son génie vaste paraissait déjà dans un âge, où à peine la plupart des hommes commence encore à penser. Il avait à 18 ans une réputation que bien des Princes n'ont pu acquérir pendant toute leur vie. Enfin il eut égalé et même surpassé EDOUARD III et HENRI V, les deux meilleurs Rois que l'Angleterre aît eus. Il aimait les sciences et les belles lettres et les protégeait le plus qu'il lui était possible. Il est vrai qu'il se commit de grandes injustices pendant son règne, mais on doit les attribuer à l'ambition de ceux qui gouvernaient pendant sa minorité. Il est bien triste pour l'humanité que les GUSTAVE ADOLPHE, les HENRI IV et les EDOUARD VI viennent si rarement, au lieu que tous les siècles nous fournissent des tyrans dont les noms seuls nous font horreur. Adieu Monsieur! ma lettre est déjà trop longue, pour que je puisse entamer aujourd'hui quelques autres matières. Je suis etc.

LETTRES
du Prince Royal GUSTAVE *à son Gouverneur le Sénateur Comte* DE TESSIN.

1.

Stockholm le 25 Janvier 1762.

Mon cher Comte DE TESSIN! vous apprendrez sans doute avec plaisir la marque flatteuse, que les États m'ont donnée de leur affection et de leur attachement pour ma personne, en faisant frapper à mon honneur, une médaille qu'ils m'ont présentée hier, jour de ma naissance. Quoique je n'aye pas eu à me réjouir de votre présence dans cette occasion si agréable pour moi, je ne m'en suis pas moins rappelé toute la part que vous auriez prise à cet événement, si vous en aviez été témoin, et afin que vous n'en doutiez pas, je vous écris dès aujourd'hui et vous prie d'accepter la médaille que je vous envoye, non que je croye, que vous en ayez besoin pour vous souvenir de moi,

mais pour vous donner une nouvelle preuve de la vérité des sentimens avec lesquels je suis etc.

2.

Stockholm ce 7 Fevrier 1766.

Monsieur le Comte! c'est avec bien du plaisir que j'ai reçu votre lettre que le Baron DE SPARRE m'a remise. Tout ce qui me vient de vous, me fait et me fera toujours bien du plaisir. Je n'aurais certainement pas tardé si long-tems d'y faire réponse, si plusieurs circonstances désagréables ne m'en avaient empêché. J'ai voulu attendre que mon esprit, tracassé de tant de côtés, permît à ma plume de bien exprimer les sentimens que je vous porte. Soyez sûr, Monsieur le Comte, que je ne m'intéresse jamais plus au sort de mes amis, que quand ils sont dans la disgrâce. Cependant j'ose croire qu'il y a des circonstances où il est plus glorieux d'être maltraité que de ne le pas être. Je suis etc.

3.

Drottningholm ce 15 Août 1760.

Monsieur le Comte! j'ai reçu votre lettre avec d'autant plus de plaisir qu'elle me donne une nouvelle occasion de vous manifester l'estime et l'amitié que je vous porte, et si j'ai tardé si long-tems à vous répondre, ce n'a été que dans l'incertitude où des longueurs m'ont mis sur le tems et la durée de mon voyage. J'ai présenté vos respects à Leurs Majestés, et j'ai eu l'honneur de leur montrer votre lettre. Elles m'ont accordé sans aucune difficulté la permission que j'ai demandée, et m'ont témoigné être bien aises de pouvoir vous donner des marques de leur souvenir. Pour moi, mon cher Comte, je suis d'autant plus charmé d'aller à Åkerö, qu'indépendamment du plaisir que j'aurai de vous y voir, je pourrai renouveller une de mes premières connaissances, qui, quoiqu'interrompue depuis 10 ans, m'est encore bien chère. Vous voyez bien, que je veux vous parler de votre aimable épouse. Faites-lui bien mes complimens, je vous prie, et assurez-la, que je tâcherai de l'engager à revenir dans un séjour pour lequel elle est plus faite que pour celui de la campagne. Je suis etc.

4.

Drottningholm ce 26 Août 1766.

Monsieur le Comte! si je vous écrivis avec bien de la satisfaction, il y a 15 jours, puisque je croyais vous en procurer, vous devez juger quel est mon déplaisir aujourd'hui, que je suis obligé de vous faire mes excuses. Je viens de recevoir (il y a deux jours) une lettre du Bourgmestre de la ville de Norrköping, où il me marque que la petite vérole y fait de terribles ravages, et que plusieurs enfans en sont déjà morts. Cet accident m'oblige de faire un grand détour pour éviter cette ville, et je me suis résolu de passer le bac de Quarsebo, qui, quoique fort incommode, m'épargne pourtant un grand détour. Je suis d'autant plus fâché de ce contre-tems qu'il me prive du plaisir de venir chez vous ainsi que de jouir de la compagnie de votre aimable épouse. Je me flatte qu'une autre fois j'aurai le plaisir de vous voir et de vous assurer de bouche, de l'estime et de l'amitié que je vous porterai toujours. Je prends cette occasion, mon cher Comte, pour vous charger d'une négociation, qui, quoique peu épineuse, pourra bien être assez

difficile. Le Roi compte nommer une Sénatrice pour aller recevoir et mener Madame la Princesse de Dannemark, ma future Épouse. Sa Majesté avait jeté les yeux sur Madame la Comtesse DE BONDE comme la doyenne; mais un accident assez triste l'empêche de profiter de la grâce du Roi. J'ai pris la liberté de proposer Madame DE STRÖMBERG, comme l'unique, à qui son âge permettrait de remplir cette fonction avec distinction, et j'ai eu la permission de la faire pressentir. Je vous prie, mon cher Comte, de lui représenter qu'elle me rendrait par-là, un des plus grands services possibles, puisqu'outre mille autres qualités estimables qu'elle possède, je la regarde comme une de mes plus anciennes connaissances, et que je peux, sans rien craindre, m'ouvrir librement à elle sur beaucoup de petits objets qui peuvent survenir. Je me flatte que la tendresse que son époux m'a toujours témoignée, et pour laquelle il a si bien mérité la mienne, l'engagera à persuader son épouse de faire un voyage, que je tâcherai de lui rendre aussi agréable et aussi commode quil me sera possible. Madame DE TÖRNFLYCKT est chargée de lui écrire, mais j'ai plus d'espérance sur ce que vous lui direz, connais-

sant le pouvoir, que vous avez acquis sur son esprit à si juste titre. Je vous prie de me rendre réponse le plutôt qu'il se pourra, devant moi-même partir pour la Scanie le 16. Je suis etc.

5.

Ekolsund ce 5 Juin 1767.

Je suis bien fâché, mon cher Comte, d'être enfin obligé de vous dire qu'il m'est impossible pour cette fois, de rien faire en faveur du Sr. TIDSTRÖM que vous m'avez fait recommander. J'ai été à Upsal exprès pour m'informer particulièrement de chacun de ceux qui prétendent à la chaire vacante; mon penchant était pour TIDSTRÖM, car vous savez de quel poids est votre suffrage auprès de moi, mais tant de choses parlent pour un nommé BERGMAN, que je ne puis me dispenser de lui être favorable en cette occasion. Mr. DE SCHEFFER qui m'a dit qu'il comptait avoir bientôt le plaisir de vous voir, s'est aussi chargé de vous parler en détail de toutes les raisons qui m'ont déterminé, ainsi je ne vous en dis rien ici. Je veux seule-

ment que vous sachiez, que c'est avec un grand regret que je perds une occasion de faire quelque chose qui vous eut pu faire plaisir. Je me flatte bien de la retrouver encore, souhaitant sincèrement toutes celles qui peuvent me mettre à portée de vous prouver ma tendre amitié et tous les sentimens avec lesquels je suis etc.

6.

Au Château de Carlberg,
ce 10 Juillet 1767.

Monsieur le Comte! j'ai été bien aise en recevant votre lettre du 22 dernier, de voir que vous n'étiez pas sensible au refus que je me suis vu forcé de vous donner sur l'avancement de Tidström. Je puis encore vous assurer que le mérite supérieur de Bergman a seul pu m'obliger à ne pas adhérer à vos souhaits, chose qui m'eut d'ailleurs fait le plus grand plaisir. De ma vie, je ne me suis vu dans un plus grand embarras que dans cette affaire, par les fortes cabales qui agissaient pour et contre la nomination de Bergman; vous ne sauriez croire combien de ressorts secrets et publics on a

fait jouer pour le déprimer, ils ont été même si adroits, que j'ai été moi-même long-tems dans la plus grande perplexité. Heureusement les talens reconnus de BERGMAN m'ont enhardi à le recommander à la nomination du Roi, et Sa Majesté m'a fait la grâce de vouloir bien exaucer ma demande. Je vous assure, mon cher Comte, que rien ne me ferait plus de plaisir que d'aller vous voir à Leckö ou Åkerö, mais je me vois obligé d'accompagner le Roi, qui veut lui-même faire la revue du régiment d'Ostrogothie infanterie. Le voyage de Sa Majesté n'est pas encore fixé, mais il se fera vers le milieu du mois d'Août, et il n'est pas encore sûr, si le Roi ne menera pas mon frère CHARLES voir la flotte à Carlskrona. Si le voyage ne se fait pas avec trop de précipitation, j'espère pouvoir vous voir à Nyköping, où le Roi passera selon toute apparence. Je n'aurais pas manqué de vous envoyer le portrait de la Princesse royale comme je vous l'avais promis, mais celui que j'ai et qui vint l'année passée de Copenhague, ressemble si peu, qu'on ne peut pas la reconnaitre à ce portrait. LUNDBERG en fait un autre: la tête est déjà achevée, mais vous savez, Monsieur le Comte, que cet artiste a

cela de commun avec tous ceux qui ont de grands talens, qu'il n'achève guère ses ouvrages. Dès que j'aurai l'original, je vous en enverrai une copie sans différer. C'est avec les sentimens de la plus parfaite estime que je suis etc.

P. S. Je me flatte que vous n'oublirez pas de faire mes complimens à votre aimable épouse; j'espère qu'elle ne doute pas de mes sentimens pour elle, et que ma petite maman (la Comtesse DE FERSEN) n'a pas oublié de lui faire de ma part dans ses lettres les assurances les plus fortes de mon amitié pour elle.

7.

Ce 7 Décembre 1767.

Monsieur le Comte! J'ai reçu votre dernière lettre du 30 dernier, et si quelque chose me faisait moins sentir le déplaisir d'avoir échoué dans ma négociation, ce serait d'avoir tâché de vous donner une preuve de mon amitié inaltérable. Je puis du moins vous assurer qu'elle a eu presqu'autant de part

à

à la démarche que j'ai faite, que l'estime que je porte à Monsieur DE SPARRE. Je prends cette occasion aussi de vous prier de ne point faire attention à des distractions qui paraissent des oublis, mais qui ne sont que l'effet de mon extrême vivacité, car mon amitié est inaltérable et surtout très indépendante des événemens. Elle ne variera jamais pour vous, Monsieur, qui, le premier, avez eu soin de mon éducation, non plus que pour votre vertueuse épouse, qui conservera toujours ses droits à ma plus tendre estime. C'est avec ces sentimens que je ne cesserai jamais d'être etc.

8.

Stockholm ce 26 Novembre 1768.

Je viens d'apprendre, mon cher Comte, avec un véritable chagrin, l'état déplorable où est réduite Madame la Comtesse DE TESSIN, et je me flatte que vous êtes persuadé du tendre intérêt dont elle m'a toujours pénétré; cet intérêt est encore augmenté par la part sensible que je prends à tout ce qui vous regarde. Vous ne de-

vez donc pas être étonné, mon cher Comte, de l'empressement avec lequel je vous prie de me faire savoir de ses nouvelles, de l'assurer de la tendre amitié que je lui ai toujours portée, et combien ma naissance et sur-tout les devoirs qui y sont attachés m'importunent, puisqu'ils m'empêchent de satisfaire le désir qui me porte à aller moi-même vous consoler, et à tâcher de détourner vos yeux d'un spectacle si triste. Ce n'est pas la première fois que je sens le désagrément attaché à mon état; mais je vous assure que je ne l'ai jamais éprouvé avec plus de chagrin qu'aujourd'hui, puisqu'il me prive de me livrer au penchant de mon cœur. Je vous prie bien d'être persuadé de ces sentimens avec lesquels je suis etc.

9.

Norrköping ce 11 Mai 1769.

Monsieur le Comte! Voici le premier moment, depuis trois semaines, dont je puis disposer, et que je saisis avec empressement pour m'entretenir avec vous et vous remercier des deux lettres que vous m'avez

écrites. Je suis bien loin de prendre au pied de la lettre tout ce que vous me dites sur mon sujet: je l'attribue plus à vos sentimens pour moi qui vous font illusion, qu'à la réalité. J'ai rempli mon devoir aved plaisir: je n'y vois point de mérite, si ce n'en est un de faire son devoir dans un tems où si peu de gens font le leur. Si j'ai fait du bien, j'en goûte la plus belle des récompenses par la réunion des esprits. Le contentement général, le rétablissement de l'État et l'amour que la nation assemblée témoigne à chaque instant à son Maître, l'approbation des gens les plus éclairés et qui jouissent eux-mêmes d'une réputation aussi brillante que vous, ajoutent certainement de beaucoup à la satisfaction que je goûte; elle aurait été entière, si le voyage de Norrköping [1] (qui était à tant d'égards si désagréable) m'eut du moins procuré le plaisir de vous voir chez vous et de vous y témoigner de bouche l'estime, l'amitié et la considération que je vous ai toujours portées, et avec lesquelles je ne cesserai jamais d'être etc.

P. S. Mr. DE SPARRE m'a dit que vous comptiez aller à Medevi; le chemin de Norr-

1) Pour la Diète de 1769.

köping n'est pas un fort grand détour; je me flatte donc de vous y voir; on pourra vous y offrir le spectacle rare d'une nation libre, réunie avec son Souverain, et concourant avec lui à se délivrer du joug étranger et de la tirannie de quelques particuliers aussi hardis qu'entreprenans sur les libertés du peuple et les prérogatives du Roi.

LETTRE
du Prince Royal Gustave *à Mr.* de Marmontel.

Au Château de Carlberg,
le 19 Juin 1767.

Monsieur de Marmontel, je vous aurais remercié plutôt de l'excellent ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer, si je n'avais pas été retenu par des considérations dont vous êtes informé d'ailleurs. Les suffrages de toutes les nations ont déjà fixé la valeur de Bélisaire. Je ne vous en dis rien ici. Seulement je ne veux pas me taire sur ma reconnaissance particulière, d'autant plus grande, que ma situation et mon âge me mettent plus à portée de profiter des grandes leçons que vous donnez aux Rois, et à ceux qui sont destinés à l'être. Le bien que produira votre ouvrage durera au delà du plaisir que vous éprouvez vous-même d'avoir contribué au bonheur des hommes. Voilà, Monsieur, ce qui me paraît devoir vous récompenser d'avoir

consacré vos talens à publier les vérités les plus utiles qui jamais aient été dites, ou qui du moins jamais n'ont été dites avec plus de force, ni d'une manière plus convaincante. Si vous continuez, comme je m'en flatte, à étendre les lumières de notre siècle par vos travaux utiles, je vous prie de ne point oublier quelqu'un qui ne demande pas mieux que d'être instruit, et qui, dans ces sentimens, sera toujours etc.

LETTRE

du Prince Royal Gustave *au Chancelier de Cour le Baron* de Bunge, *chargé de la part des États du Royaume d'offrir à Son Altesse Royale l'entrée au Sénat avec voix délibérative.*

Ekolsund le 16 Juillet 1769.

En vous renvoyant ci-jointes les pièces que vous m'avez confiées, je crois ne pouvoir mieux répondre aux sentimens que vous me témoignez, qu'en vous parlant avec la plus grande sincérité.

J'ai médité pendant ces trois jours sur une affaire aussi importante avec toute l'attention qu'elle exige et dont je suis capable, et je crois devoir mettre sur le papier le résultat de mes réflexions, pouvant vous les faire connaître avec plus d'ordre par écrit que dans une conversation.

Je sais trop ce que tout citoyen est à sa patrie, et sur-tout ce que celui qui en

a reçu tant de preuves d'amour que moi, lui doit, pour vouloir jamais me soustraire à lui rendre tous les services qui dépendront de moi, et auxquels en qualité de Suédois et de Prince, je suis obligé plus que personne; mais entre la servir et la gouverner il y a une distance immense.

Si j'ai l'honneur d'être le premier citoyen de ma patrie, je joins à cette qualité respectable celles de sujet et de fils, qui m'imposent les plus grandes obligations envers le meilleur des maîtres et le plus tendre des pères. L'amour de ses sujets qu'il a mérité par l'action la plus sublime [2]), le respect de l'Europe et la condescendance de la nation pour ses volontes, sont d'assez fortes raisons pour me faire refuser une place que j'ambitionnai à l'âge de 16 ans, mais de laquelle je m'avoue incapable à 23.

Voilà, Monsieur, les premières réflexions

2) Cela a rapport à l'abdication de la couronne que le Roi ADOLPHE FRÉDÉRIC avait déclarée en 1768 dans le Sénat en cas de refus de sa part de convoquer la Diète, et que le Prince Royal annonça au nom de S. M. aux départemens et aux tribunaux du royaume. La Diète fut convoquée à Norrköping pour l'année suivante. Il en est parlé page 19.

Note de l'Editeur.

qui se sont présentées à mon esprit; en voici de plus solides!

La dignité de Sénateur, dans laquelle j'entrerais, pour ainsi dire, en acceptant une voix dans le Sénat, est dans son origine et par elle-même celle de premier Conseiller du Roi. Par notre constitution elle l'est dans le nom et dans la réalité; mais elle joint à cette obligation le droit de décider le Roi par des avis, et de lui faire faire les démarches que la pluralité des voix croit les meilleures. Trouveriez-vous décent, Monsieur, je dis plus, conforme au respect qu'un fils doit à son père, de s'ériger à lui donner des avis, de diriger ses actions, et de lui dicter, pour ainsi dire, ses volontés?

Si le Roi, mon Père, avait quatre-vingts ans, si son grand âge ou des maladies le rendaient incapable de veiller aux affaires de l'État avec la force et le nerf qu'elles exigent, alors je croirais me trouver dans l'obligation conforme à mes devoirs de fils et de sujet de l'aider de mes conseils. Mais le cas est bien différent. Il jouit de la plus parfaite santé, il est dans la vigueur de son âge, et jamais, pendant tout son règne, il n'a donné plus de preuves de fermeté

et de grandeur d'ame que dans cette dernière époque. Sa constitution robuste nous promet de jouir long-tems encore du bonheur de vivre sous un aussi bon maître. Le changement heureux qui vient de se faire en plaçant dans le Sénat les gens les plus éclairés et les plus vertueux de l'État, joint encore à ce que je viens de dire plus de force et de vérité. De quel front voudrais-je m'ingérer à donner des avis dans une telle assemblée, à la tête de laquelle est mon Père, et où les personnes les plus capables, placées à ses côtés, de son consentement ou par lui, concourent à étouffer les anciennes animosités qui ont si long-tems et si malheureusement divisé le Roi et le Sénat? Si ce cas existait encore; si le Roi, sans cesse en querelle avec le Sénat, combattait comme il l'a fait il n'y a pas long-tems, je croirais devoir accepter toutes les prérogatives que l'on m'offre pour soutenir l'indépendance de ma patrie, ses libertés et les droits de mon Père; mais ces mêmes raisons qui m'auraient fait accepter à la dernière Diète la voix qu'on m'offre dans le Sénat, me la font refuser dans ce moment; car, d'appui de mon père que j'aurais été, je deviendrais maintenant

son conseiller: titre révoltant pour un fils, dès qu'il ne le tient pas de la volonté ou de la confiance libre de son père.

La confiance que les États me témoignent ne peut que me flatter infiniment: l'amour de la nation a toujours été le plus ardent de mes souhaits: j'y suis extrêmement sensible, et je n'aurais pas un cœur, si je ne sentais tout le prix de l'attachement de mes concitoyens; mais j'en deviendrais indigne si j'en abusais; et ce serait en abuser, si j'acceptais une place qui m'égalerait presqu'au Roi.

Vous me direz peut-être que le Roi a joui du vivant de son prédécesseur de ces mêmes prérogatives que l'on m'offre, et qu'il y joignait une force plus réelle encore, le commandement de l'armée. Mais son cas et le mien sont bien différens. C'était un Prince de 33 ans, étranger, appelé au trône par l'élection unanime de la nation, à qui il fallait rendre la Suède intéressante, qui par son âge et son expérience pouvait aider de ses conseils un vieillard décrépit, qui avait toujours nourri des intérêts étrangers et opposés à ceux de la nation, et contre lequel il était nécessaire d'affermir la nouvelle Maison Royale, en donnant à

l'Héritier du trône une influence dans les affaires qui pût contrebalancer celle du vieux Roi, occupé à détruire l'élection et à placer sa maison sur le trône.

Le feu Roi Frédéric n'avait que la qualité de Roi pour exiger le respect de mon Père; aucun autre titre ne mettait le Roi actuel dans une situation différente de celle des autres sujets, et il pouvait avoir le même droit à donner sa voix dans le Sénat. Pour moi, né Suédois, élevé en Suède et Fils de son Roi, les considérations qui lui firent donner sa voix dans le Sénat, parleraient plutôt contre moi qu'en ma faveur.

Pour ce qui regarde le second article, qui serait de signer les expéditions dans l'absence du Roi et de m'attribuer l'exercice de ses deux voix lorsqu'il est éloigné; l'une étant une suite de l'autre, les raisons qui me font refuser la voix délibérative dans le Sénat sont aussi les mêmes qui me font refuser l'exercice des deux voix de Sa Majesté.

Je tâcherai toujours de mériter la confiance de mon Roi et l'amour de mes concitoyens. Mon sang et mes jours seront consacrés au service de ma patrie; mais j'attends aussi de sa part qu'elle ne me

place que dans les postes où je puis apprendre à obéir et à lui être utile (car on apprend si aisément à commander). En assistant avec la même assiduité que je l'ai déjà fait aux délibérations du Sénat, j'apprendrai mieux mes devoirs et le grand art de régner, dans l'école des gens capables qui composent aujourd'hui ce respectable corps, en les écoutant et en profitant de leurs lumières, qu'en me hazardant moi-même par une présomption inconsidérée à mêler ma voix avec la leur.

Au reste, Monsieur, je puis vous assurer que, ni la crainte de me déclarer pour ou contre les sentimens qui divisent la nation, ni l'envie de faire parade d'une fausse modestie, ni aucun autre motif que ceux que je vous ai détaillés n'a influé sur ma résolution. Mon caractère vous est assez connu pour que je me flatte que vous ne soupçonnerez jamais que la crainte aît pu entrer dans aucune de mes démarches; et pour ce qui regarde la modestie, je vous avouerai que mon ambition a essuyé un assez vif assaut, et que je n'ai pu m'empêcher d'envisager avec quelque plaisir le rôle brillant que je pourrais jouer. Mais heureusement les traverses que j'ai éprou-

vées pendant mes dernières années m'ont accoutumé de bonne heure à me défier de mes premiers mouvemens, et les raisons que je viens de vous dire ont triomphé de ce que peut-être ma passion favorite me suggérait.

Je ne crois pas pouvoir plus parfaitement vous marquer mon estime qu'en me livrant à la sincérité avec laquelle je viens de vous parler sur une affaire qui me touche de si près, ni vous prouver combien je suis reconnaissant du zèle et de l'attachement que vous me témoignez. Je souhaite trouver des occasions où je puisse vous témoigner ces sentimens par l'effet, et je vous prie en attendant d'être persuadé de la parfaite estime et de la considération avec lesquelles je suis etc.

LETTRE ANONYME. *)

Monsieur, permettez à un ami, qui veut être inconnu, de soulager des peines qu'il partage avec vous dans son cœur. Si ce qu'il vous fait tenir n'est pas suffisant pour vos besoins, c'est un malheur pour lui bien plutôt que pour vous; il partage bien sincèrement votre situation, et ne vous demande pour toute reconnaissance que de ne jamais chercher à connaître la main de qui ceci vous vient; vos recherches seraient d'ailleurs inutiles; il a pris les précautions de se servir d'une main inconnue pour vous tracer ces lignes.

*) En 1772 Mr. Gjörwell, Bibliothécaire du Roi, trouva l'original de cette lettre écrit de la propre main de S. M. dans sa bibliothèque particulière parmi d'autres papiers. On en ignore la date et à qui elle a été adressée. *Note de l'Édit.*

LETTRES
du Prince Royal Gustave *au Sénateur Comte* d'Ekeblad.

1.

Akerö le 2 Juin 1769.

J'ai reçu avec bien du plaisir, Monsieur le Comte, votre lettre du 29 Mai, et je suis charmé de vous voir persuadé de la part que je prends à la confiance que les États vous marquent en vous rappelant aux places éminentes que vous aviez si dignement remplies autrefois *). Ce sentiment m'assure que vous me regarderez en compatriote, qui préfère le bien de l'État à tout autre intérêt, même à la tranquillité personnelle de quelqu'un que j'estime autant que vous. Oui, Monsieur le Comte, le poste que vous allez reprendre sera plus difficile

*) Le Comte d'Ekeblad fut rétabli par les États assemblés à Norrköping, dans ses anciennes fonctions de Sénateur et de Président de la chancellerie, ou Ministre des affaires étrangères. *Note de l'Édit.*

difficile que jamais, et c'est justement pourquoi j'ai souhaité avec ardeur de vous y voir placé. Si la douceur du repos peut être balancée par quelque avantage, c'est assurément par la satisfaction de voir toute une nation revenir de ses erreurs, et justifier par l'aveu le plus noble le citoyen vertueux qu'elle avait méconnu. Vous goûtez, sans doute, cette satisfaction, et vous lui devez, j'ose le dire, le sacrifice d'un repos qui, dans ce moment, deviendrait un crime envers l'État, et une ingratitude envers vos concitoyens. L'applaudissement de la patrie, auquel se joindra bientôt celui des étrangers, doit vous assurer des succès qui vous attendent. Pour moi, je les prévois avec plaisir, et n'en serai point surpris. Je me flatte que vous voudrez bien m'aider de vos lumières pour me former dans le grand art de régner. Voilà l'intérêt personnel que je joins au plaisir de vous voir rétabli dans vos charges. Je suis avec la plus parfaite estime etc.

2.

Ekolsund le 17 Avril 1770.

La démarche ferme et vigoureuse du Roi de Pologne dont vous m'instruisez par votre dernière lettre, mon cher Comte, m'a fait un plaisir infini. Je me suis toujours intéressé à ce Prince depuis le moment de son élévation. Je croyais reconnaître en lui une grande ame aux premières démarches qu'il fit à son avénement au trône, et c'était avec une véritable peine que sa faiblesse dans ces derniers tems me faisait perdre de l'idée avantageuse que j'avais conçue de lui. Ce qu'il vient de faire à présent est grand, noble, courageux et conforme à son devoir et aux véritables intérêts de son État. Cela me fait croire qu'il s'est peut-être vu dans ces circonstances fâcheuses où l'homme se trouve quelquefois, et où, faute de bon parti à prendre, il ne reste que le choix du moins mauvais.

Le mémoire du Cardinal DE BERNIS est bien écrit, d'une grande force, et d'une éloquence d'autant plus belle que tout y est raison et vérité. J'admire les progrès de l'esprit humain et la force de la phi-

losophie. Il y a vingt ans qu'un laïque ne se serait point hazardé à tenir un pareil discours dans une société particulière de Paris; et aujourd'hui c'est un prêtre et un Cardinal qui s'adresse au Pape lui-même et ose lui dire la vérité. La gloire de VOLTAIRE est assez grande, puisqu'on ne peut se dissimuler que c'est à ses écrits que l'humanité doit les progrès que la raison commence à faire dans le pays, où c'était presque un crime de proférer son nom. C'est VOLTAIRE qui, le premier, a eu le courage de s'élever contre le fanatisme et l'oppression, et par-là il a plus opéré de bien en peu d'années que des Souverains dans le cours des plus longs règnes. Je vous fais bien des excuses, mon cher Comte, d'abuser d'un tems aussi précieux que le vôtre par mon bavardage. Un mot encore, et je finis. Le voyage du Prince HENRI occupe mon imagination, et je ne puis me figurer que le désir seul de revoir une Sœur qu'il n'a pas vue de 26 ans, et qu'il n'a presque pas connue, l'amène ici. Ce voyage cache assurément quelque autre motif intéressant qu'il nous importerait de connaître avant son arrivée. Je vous laisse à juger, si l'on ne pourrait point envoyer à Berlin quel-

que officier qui eut de l'adresse et de l'esprit, et qui, sous le titre de simple voyageur, attirant moins sur lui l'attention de la cour et du public, obtiendrait peut-être quelques informations sur ce dont il est question. Le Baron M . . . qui par son poste à Stralsund est peu éloigné de Berlin, me paraît propre à ce dessein, et le secret en serait d'autant mieux gardé qu'il ne serait qu'entre vous et lui. Voilà bien des songes creux, me direz-vous, et vous aurez raison; mais quand on est à la campagne, et qu'on n'a rien de mieux à faire, on rêve aux objets qui nous ont occupés dans le grand monde, et l'imagination travaille. C'est elle qui m'a dicté ce que je viens de vous écrire, c'est le cœur qui dicte les assurances de ma plus parfaite estime et de ma plus grande considération pour vous.

3.

Christianstad ce 17 Novembre 1770.

Je viens de quitter mon Frère, Monsieur le Comte, pour continuer ma route. Cette séparation a été bien triste. Vous le ver-

rez vous-même en recevant celle-ci, ainsi je ne veux point m'étendre sur les détails des changemens heureux qui se sont faits dans sa personne et dans l'état de sa santé. Monsieur votre fils, pour lequel vous connaissez mon amitié, accompagne mon Frère. Il n'a point changé, et c'est faire son éloge en peu de mots, mais il est devenu beaucoup plus solide, et je suis sûr que vous serez aussi content de lui que la Reine le sera de mon Frère. Je vous félicite d'avoir donné à la société un homme aussi aimable, et à l'État un aussi bon citoyen. Je pars demain pour Helsingborg, et je serai mardi à Copenhague; mais nous ignorons encore totalement notre sort, et si j'y serai Prince ou seulement Comte.

4.

Francfort sur le Mein
le 18 Janvier 1771.

Je viens de recevoir, Monsieur le Comte, votre lettre du 1 de ce mois. Je me flatte que vous êtes aussi convaincu de mes sentimens pour vous que je le suis des vôtres pour moi. Je suis trop bon citoyen pour

ne pas souhaiter de tout mon cœur la prospérité de tous ceux qui pensent comme vous. À ce titre se joint encore celui d'un ami, qui s'intéresse tendrement à tout ce qui peut vous toucher. Recevez ces vœux pour le commencement de l'année, et présentez de ma part au Sénat, à cette occasion, les mêmes souhaits pour sa prospérité. Le bonheur de l'État en dépend trop pour que je puisse m'empêcher de vous prier d'en donner le témoignage. Je pars d'ici pour Paris.

5.

Paris le 19 Février 1771.

Recevez, je vous prie, mon cher Comte, mes remercîmens de vos dernières lettres et mes excuses de ne vous avoir pas répondu plutôt. Je suis entièrement de votre avis sur ce qui regarde le testament de la Reine-Mère de Dannemark, et comme il est conforme à ce que Madame la Princesse Royale souhaite, je ne vois rien à y ajouter. Je remets cette affaire à vos soins, convaincu depuis long-tems par ma propre expérience, que les petites affaires aussi bien

que les grandes prospèrent également entre vos mains. Pour ce qui regarde celles d'Upsal qui m'intéressent toujours, je suis bien fâché, mon cher Comte, que le pauvre FROSTERUS aît été exclus de la liste des nominations, mais j'espère que le Sénat fera justice et l'y remettra à la présentation. C'est de quoi je vous prie instamment, ainsi que de le recommander au Roi. Pour ce qui regarde la place d'Adjoint à la chaire des langues orientales, je vous prie de me dire, si vous croyez contraire aux constitutions, que je nomme BJÖRNSTÅL, quoiqu'on aît omis de le mettre sur la liste. Si cela se peut, faites dresser le brevet pour lui; son mérite et son savoir ne sont pas douteux, et certainement personne n'est plus digne de cette place que lui. Il jouit ici de la plus grande réputation, et c'est, peut-être, le seul qui pourra égaler AURIVILLIUS. C'est surquoi j'attends votre réponse.

On ne peut être mieux traité ici que je le suis. Je laisse aux rélations que Mr. DE SCHEFFER vous fera, sans doute, à vous détailler toutes les attentions qu'on a pour moi; je ne puis sur-tout assez me louer de l'aménité des attentions et de l'amitié

avec lesquelles le Roi me traite. Ce Prince est d'une bonté qui devrait lui gagner tous les cœurs. Le mien lui est acquis, et mon séjour ici ne fait que redoubler les sentimens que j'ai toujours eus pour lui et pour la France. J'ai des raisons très fortes pour me flatter que ce séjour ne sera pas tout-à-fait infructueux, et que ma patrie en pourra tirer quelques avantages.

6.

Paris le 3 Mars 1771.

J'ai remis jusqu'à ce jour à vous répondre, mon cher Comte, pour recueillir mes esprits accablés de la funeste nouvelle que le Baron D'ÖRNFELT m'apporta avant-hier au soir, de la mort du Roi, mon Père. Ma douleur est aussi grande que notre perte, et mon cœur vous est trop connu, pour que vous ne conceviez pas combien de peine je ressens du malheur de perdre un Père, si tendrement aimé et si digne de l'être. L'attachement que vous venez de me témoigner, ainsi que tout le corps respectable du Sénat, ne sortira jamais de ma mémoire. Je crois ne pouvoir mieux marquer

ma reconnaissance, qu'en vous priant d'assurer de ma part vos confrères, que mon respect pour les lois et les libertés de la Suède sera la règle inviolable de ma conduite; et c'est par-là que je crois le mieux remplir mes grandes obligations envers ma patrie. Pour vous, mon cher Comte, ami de ma jeunesse, je me flatte que vous me continuerez toujours les mêmes sentimens, en retour de l'amitié sincère et de la haute considération que je vous ai vouées de tout tems. J'espère qu'on sentira bientôt les fruits que j'espère recueillir pour l'État de mon séjour ici. Je vous recommande à vous et à tout le Sénat la personne de la Reine ma Mère, rien en ce moment n'étant plus précieux pour moi que d'adoucir ses chagrins.

7.

Paris le 21 Mars 1771.

Vous savez déjà la raison qui me retient encore ici, et vous pouvez juger de l'inquiétude où j'ai été pour la vie de mon Frère, dans ce moment où la douleur récente que je viens d'essuyer préparait mon

ame aux plus sombres idées. Heureusement mon Frère est hors d'affaire, et les médecins nous font espérer qu'il pourra partir lundi prochain. Nous coucherons la première nuit à Chantilli chez le Prince de Condé. Voilà ce qui nous regarde en particulier. Mais ce qui regarde les affaires, et que je ne dois pas vous laisser ignorer, c'est le changement qui vient d'être fait dans la nomination à l'ambassade de Suède, dont Mr. D'USSON a été destitué par des raisons trop longues à détailler, et le Chevalier DE VERGENNES nommé à sa place. Il m'a été présenté aujourd'hui, après que le Duc DE LA VRILLIÈRE m'eut annoncé hier ce changement de la part du Roi de France. La réputation de Mr. DE VERGENNES est trop répandue pour que je vous en dise quelque chose, et je crois qu'il justifiera la bonne opinion que ses succès à Constantinople ont donné de lui. Il est doux, facile et solide; mais il n'a pas assez de brillant pour plaire à nos dames, et cela n'en vaudra, peut-être, que mieux. Je m'en remets au reste à ce que les Comtes DE CREUTZ et DE SCHEFFER vous en diront. Je ne veux pas fatiguer BERGENSKÖLD de plus de chiffres, et je me sers

de la forme convenue entre nous pour abréger des complimens inutiles aux sentimens que vous me connaissez pour vous.

8.

Bruxelles le 1 Avril 1771.

Je n'ai rien à vous mander, mon cher Comte, mais je ne puis laisser passer ce jour de courrier sans vous dire un mot d'amitié, et combien je me hâte de revenir dans ma patrie. Il se prépare de grands événemens. Toutes les troupes ont reçu l'ordre de marcher et de se rendre à Vienne, et de là en Hongrie, où l'Empereur rassemble, dit-on, un camp de 80,000 hommes, mais on en ignore ici totalement la destination. Ce que j'écris n'est que conjecture, et vous en savez à cet égard sûrement plus que moi. Je compte d'être à Vesel en trois jours. J'ai été au couvent de Pentemont à Paris, où j'ai rencontré une Suédoise nommée Mademoiselle Spak, qui est venue en France avec feue Madame la Comtesse de la Gardie. Elle est supérieure du couvent, et souhaiterait fort savoir si ses parens vivent encore. Elle

m'a donné un renseignement; je vous l'envoye, en vous priant de prendre des informations à ce sujet. Vous les trouverez peut-être dans la famille de DE LA GARDIE. Je vous charge de mes complimens pour les Comtesses D'EKEBLAD et DE FERSEN.

J'approuve en tout les projets que vous venez de m'envoyer pour la cérémonie funèbre des obsèques du feu Roi, ainsi que pour les emblêmes et les médailles qui seront faits à cette occasion. Je reconnais bien votre amitié pour moi d'avoir voulu épargner à mon cœur le triste soin de ces objets douloureux.

9.

Stockholm le 23 Juin 1771.

J'ai reçu hier au soir votre lettre. Jugez de ma joie de la promotion du Duc D'AIGUILLON, par tout ce que je vous ai dit des qualités de ce Ministre. J'avais besoin de ce plaisir pour me remettre un peu du chagrin de nos affaires intérieures. Je pars dans ce moment pour Ekolsund, accablé de nos mauvais succès à pacifier les esprits, et excédé des conférences inutiles que j'ai tenues avec les Chefs de la Diète.

10.

Ekolsund le 28 Juillet 1771.

J'envoyai avant-hier à la Reine, ma Mère, mon manuscrit de l'oraison funèbre du feu Roi, et voici la réponse que je viens d'en recevoir. Jugez si elle m'encourage à laisser paraître cet ouvrage, à la manière dont elle paraît le désapprouver. Je vous prie de rassembler chez vous les Comtes DE HERMANSSON et DE SCHEFFER, et d'y réunir Mr. DE BUNGE, de relire cette pièce ensemble, et de me dire votre avis. J'aime mieux apprendre par vous la vérité, que par la voix du public, lorsqu'on ne pourra plus corriger l'ouvrage. C'est sur-tout par rapport au stile que j'ai besoin de vos observations. Quant aux pensées, je crois qu'on les affaiblirait en les changeant. Je vous envoye la lettre de la Reine. Vous jugerez si je mérite la critique qu'elle m'y fait.*)

*) On ne conçoit rien à cette critique de la Reine-Mère. L'ouvrage du Roi ne fut pas changé, et ne dût pas l'être. Il se trouve dans la collection au premier volume.

Le Sénateur Comte D'EKEBLAD mourut peu de tems après, honoré des plus tendres regrets du Roi qui l'avait constamment aimé.

LETTRE

au Sénat en réponse à sa notification de la mort du Roi Adolphe Frédéric. *)

Paris ce 15 Mars 1771.

Le Lieutenant-général Baron de Scheffer m'a remis la dépêche de Messieurs les Sénateurs de Suède du 13 Février. La perte que je fais avec eux et avec tout le royaume, m'est d'autant plus sensible, que dans l'éloignement où je me trouve je ne peux mêler mes larmes à celles de tant de fidèles sujets, dont les sentimens pour la patrie se sont manifestés d'une manière si éclatante à cette triste occasion.

J'ai souscrit sans délai ma garantie, et la renvoye avec la présente. L'État ne peut me proposer envers lui d'engagement aussi fort, aussi étendu et plus indissoluble, que celui qui, depuis long-tems, est déjà gravé dans mon cœur, et je serais heureux avec tous mes sujets, autant du moins que mes

*) Traduction.

efforts pourraient y contribuer, si je pouvais m'acquitter de ce que je dois au royaume, dans la conception que je me suis faite de la grandeur de mes devoirs sacrés. J'attends pour y parvenir, après l'aide de Dieu, le secours de l'expérience et du zèle infatigable de Messieurs les Sénateurs du royaume pour moi et pour l'État, les assurant dès à présent et pour jamais de ma faveur spéciale et de ma bienveillance.

LETTRES
au Sénateur Comte de Rudensköld.

1.

Paris le 11 Mars 1771.

Si quelque chose pouvait adoucir ma douleur, Monsieur le Comte, dans un aussi triste moment, ce serait l'attachement et l'amour que tous les bons citoyens me témoignent. Je sens tout le fardeau qui va m'accabler, mais je sens en même tems combien je serai puissamment secondé, et je ne veux pas perdre un moment pour vous assurer, que c'est sur vos conseils et ceux de vos respectables confrères que je fonderai ma conduite et la prospérité de mon règne. Vos talens et vos lumières guideront mes pas dans la nouvelle carrière qui m'a été si malheureusement ouverte. Je ne puis mieux vous témoigner les sentimens d'estime et d'amitié avec lesquels je suis etc.

2.

2.

Ekolsund le 14 Avril 1772.

Monsieur le Comte DE RUDENSKÖLD! Si je n'étais qu'un simple particulier, que le seul devoir de citoyen attachât à sa patrie, je ne pourrais que prendre une part bien sincèrement douloureuse à votre situation, en voyant un homme aussi respectable que vous l'êtes, après 55 ans de travaux honorables, reduit dans sa vieillesse à l'état où la violence vient de vous mettre *). Jugez donc, Monsieur le Comte, quels sentimens je dois éprouver en ce moment, moi qui dois personnellement ressentir les atteintes qu'on porte à l'État, et le seul assez malheureux pour ne pouvoir, ni par devoir, ni par honneur, m'en séparer jamais. Tous les sentimens les plus forts de mon ame se réunissent pour l'af-

*) Le Comte DE RUDENSKÖLD, indépendamment de la considération que ses lumières et son grand âge lui avaient acquise, s'était encore rendu recommandable par son attachement constant à la famille royale. Il fut déposé du Sénat par les États du royaume au commencement de la Diète en 1772, et par l'influence du parti opposé qui dominait alors.

N. de l'Ed.

fecter. Ma gloire, et jusqu'à ma vanité même, sont autant offensées que mon cœur est vivement blessé. En me voyant séparé de tous mes bons et fidèles serviteurs, et en recevant un affront aussi sanglant après tous les efforts, et peut-être même les sacrifices que j'ai faits, je ne puis qu'être affecté et accablé d'un événement aussi funeste à l'État et à mes amis, qu'à ma gloire et à ma considération particulière. Je vous prie cependant d'être persuadé que parmi tant de réflexions affligeantes, celle de votre situation n'est pas la moins pénible, et que je saisirai avec empressement les occasions de vous consoler, et de vous assurer des sentimens de la haute estime et de l'amitié avec lesquels je suis etc.

3.

Stockholm ce 22 Août 1772.

Monsieur le Comte de Rudensköld! Je ne veux pas différer plus long-tems de partager ma joie avec vous sur l'heureux événement qui, conduit par la main du Tout-puissant, vient de sauver l'État de sa perte. J'ai renvoyé aujourd'hui le Sénat, qui,

créé selon l'ancien gouvernement, a cessé aussi avec lui. Je suis maintenant occupé à m'en créer un nouveau. Mon cœur et mon amitié pour vous me dictent de réparer, dès ce premier pas de mon règne, l'injustice criante qu'on vous a faite, et contre laquelle j'avais alors tant et si vainement combattu. Mais la position délicate et neuve où je me trouve encore veut que je ne reçoive aucun refus dans mes premières nominations. C'est pourquoi je vous prie de me marquer vos véritables intentions là-dessus. Je suis charmé cependant de vous convaincre par ces lignes des sentimens distingués avec lesquels je suis etc.

Au Comte DE VERGENNES, *Ambassadeur de France en Suède.*

Stockholm le 18 Août 1772.
Veille de la révolution.

Je vous prie de témoigner au Roi votre Maître ma reconnaissance de l'amitié constante qu'il me témoigne, et de lui dire que j'espère me montrer demain digne d'un ami si fidèle. Ma bonne cause et la protection divine me soutiendront; mais si je succombe, j'espère que son amitié s'étendra sur les restes que je laisse après moi, et qu'un Frère dont le courage et l'attachement se sont montrés d'une manière si éclatante, et les braves sujets qui auront tout sacrifié pour moi et pour leur patrie, ne seront point abandonnés par le plus fidèle et le plus ancien allié de ma couronne.

A Mr. de Marmontel.

1772 sans date.

Monsieur de Marmontel! Le suffrage d'un homme éclairé, d'un bon patriote, d'un vrai philosophe, est le seul qui peut vraiment flatter. Les applaudissemens du peuple, toujours léger, souvent peu sage, qui ne sont que l'expression de l'enthousiasme, excité par des objets qui frappent ses yeux, et qu'Octave partage avec Titus et Trajan, ne peuvent point faire naître ce sentiment. Vous devez donc concevoir le plaisir que m'a fait votre lettre. L'approbation de l'auteur de Bélisaire, de celui qui a donné de si belles, de si utiles leçons aux Rois et aux peuples, ne peut qu'être bien agréable pour moi. C'est un aiguillon de plus, pour me faire continuer la carrière qui est ouverte pour moi. Puisse mon règne être celui de la vraie philosophie, de cette philosophie bienfaisante et salutaire, qui, en respectant ce qui est vraiment sacré, n'attaque que les préjugés qui font les malheurs des peuples; de cette

philosophie, qui ne sert qu'à éclairer les Souverains sur leurs devoirs, et les peuples sur le vrai bonheur, qui ne peut subsister sans le respect des lois! Je ne crois mieux pouvoir vous marquer mes sentimens, qu'en vous priant de continuer à concourir à cet ouvrage, en éclairant votre siècle. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde, étant etc.

A Madame la Baronne DE FALKENBERG, *à l'occasion d'une pièce de toile, qu'elle avait ourdie et envoyée au Roi.*

Örebro le 11 Novembre 1772.

Madame la Baronne DE FALKENBERG! Je n'ai jamais douté de vos sentimens et de ceux de votre famille pour moi, et convaincu depuis long-tems de leur sincérité, rien ne me sera plus agréable que de vous en marquer mon souvenir et ma reconnaissance. J'y joins de nouveaux titres en vous assurant de la satisfaction, avec laquelle je considère, Madame la Baronne, vos soins pour l'économie que vous m'avez prouvés par la belle toile que vous avez ourdie vous-même, et dont je vous remercie. J'espère que votre exemple servira d'encouragement au beau sexe, pour mêler l'utilité aux agrémens. Je suis etc.

Au Sénateur Comte DE HÖPKEN, *en le rappelant au Sénat en 1773.*

Je vous rappelle à la tête de mon Sénat, pour me servir de conseiller et de guide. Si je connaissais dans mon royaume un homme plus capable et plus vertueux, je vous aurais laissé jouir de votre repos, mais lorsque le ciel nous donne des personnes éclairées, il les destine à se dévouer au bien public. J'ai fait mon devoir; faites maintenant le vôtre. J'ai fait entendre à ma nation et à toute l'Europe que je ne voulais donner d'autre lustre à mon trône que celui que promet la vertu. Si vous refusez d'accéder à mon désir et à celui de mon peuple, je vous en rendrai responsable devant la nation et la postérité. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, Monsieur le Comte DE HÖPKEN, en sa sainte et digne garde, étant etc.

A Madame la Baronne D'EYBEN, *fille du Baron* DE GÖRTZ, *concernant le procès de sa succession.*

Gripsholm ce 28 Août 1773.

Madame la Baronne D'EYBEN! Je respecte trop la mémoire de l'illustre et malheureux Baron DE GÖRTZ, pour n'avoir pas été très sensiblement touché d'apprendre qu'il existait encore un de ses enfans, que la tirannie et l'injustice atroce de la Reine ULRIQUE ÉLÉONORE et de ceux qui présidèrent à la Diète de 1719, rendirent orphelins. Son sang innocent a trop longtems crié vengeance. La Suède, pendant cinquante ans de malheurs, de dévastations et de troubles, a payé chèrement le tribut que la colère divine imposa sur le meurtre d'un grand homme innocent, pour que je ne souhaite ardemment, en qualité de premier citoyen de ma patrie, de réparer au nom de cette même patrie l'injustice que mes prédécesseurs ont commise. À ce titre, que je regarde comme le plus

beau de tous ceux que la Providence m'a fait porter, j'ajoute encore celui de ma Maison, pour laquelle votre malheureux père a été un sacrifice. Vous devez donc bien juger, Madame la Baronne, combien je suis porté à vous rendre la justice que vous réclamez en qualité d'héritière et de fille du feu Baron DE GÖRTZ. J'ai pour cet effet déjà fait suspendre les poursuites qui sont entamées de la part des héritiers du Sieur DE B ... sur le même sujet. Le mémoire dont vous me parlez porte les preuves de ce que vous avancez, et quand vous l'aurez produit, je l'examinerai avec l'attention la plus scrupuleuse. *)

*) Madame D'EYBEN obtint la restitution des biens séquestrés de son malheureux père, quoique les réviseurs du procès eussent jugé en faveur de la prescription que ses adversaires avaient acquise.

N. de l'Éd.

Au Secrétaire d'État WALLENCREUTZ. *)

Ekolsund le 5 Août 1774.

Il vient de me tomber entre les mains un livre nouvellement imprimé chez LARS WENNBERG, portant pour titre: *Nouveau réglement des rangs, avec les changemens qui y ont été faits dans les derniers tems.* La préface, ainsi que le livre même, est si extraordinaire, que je trouve nécessaire que vous vous informiez du nom de l'auteur. Je ne veux que le connaître sans autre motif. Il faut pour cela que vous vous adressiez à l'imprimeur même de ma part, et que vous lui fassiez voir son imprudence d'imprimer un écrit qui porte le caractère d'une ordonnance non émanée, et dont l'avant-propos, en pouvant blesser plusieurs personnes qui ont eu part aux démêlés de nos anciens partis, est contraire à la déclaration du 24 Août 1772. Vous ajouterez à ces représentations, que l'im-

*) Traduction.

primeur ayant si récemment souffert par la publication d'un écrit précédent, je veux bien par pitié ne pas livrer cette affaire à la loi, pourvu qu'il remette entre vos mains les exemplaires qui lui restent, et qu'il vous informe en même tems combien il en a vendus. Et afin que sa perte ne soit pas trop grande, vous lui payerez les exemplaires séquestrés, en l'exhortant à plus de prudence pour l'avenir. Vous lui parlerez sur tout cela sans témoins. J'attends votre réponse au plutôt.

LETTRES

au Baron de Salza, *Gouverneur et Commandant de la province de Hallande* *).

1.

Fredricshof le 17 Mars 1775.

Monsieur le Baron de Salza! La maladie de ma Mère, qui l'a presque réduite à l'extrémité, ne me permet pas de vous écrire en détail sur les affaires de ma province de Halland, et je ne peux que vous expliquer en peu de mots mes intentions. Heureusement votre zèle et votre capacité y pourvoiront de reste. Je vous envoye en attendant des ordres pour vous mettre à même de vous servir de troupes, si cela est nécessaire. Je souhaite, s'il faut recourir à cette extrémité, que vous tachiez d'épouvanter par les démonstrations plutôt que de punir par les effets. Cependant il ne

*) A l'occasion d'une émeute des paysans contre les seigneurs propriétaires.

faut pas qu'une douceur mal placée oblige ensuite d'en venir à la rigueur qu'on aurait évitée par une fermeté juste et éclairée. Je vous laisse juger de tout cela, vous qui êtes sur les lieux, et je vous laisse un plein pouvoir; mais en intimidant les paysans, prescrivez à la noblesse de n'en point mal user envers ces pauvres gens, car si je ne veux pas que mon peuple soit révolté, je ne veux pas non plus qu'il soit tyrannisé. C'est à vous, qui me représentez, à tenir la balance juste et à déclarer aux uns et aux autres qu'ils aient à se maintenir dans les bornes que la raison et les lois leur prescrivent, et que je n'appuyerai que ceux qui ont une juste cause. Vous trouverez dans l'incluse un ordre pour l'escadron d'Engelholm, un, pour celui qui est le plus proche de votre frontière, et un ordre pour 600 hommes de votre régiment, avec les lettres nécessaires aux Gouverneurs, pour les faire marcher sous vos ordres. Comme il dépendra de vous de les faire avancer, ou de ne point vous en servir, tout le monde ignore cette démarche, et je vous laisse le maître d'en faire usage selon que vous le trouveriez nécessaire. Adieu, mon cher Baron! Vous sentez bien

que, sans l'importance de la chose, je n'aurais pas pu vous en dire autant dans la situation où ma Mère se trouve; mais ce dont je ne veux pas me dispenser en finissant, c'est de vous assurer de ma sincère amitié.

2.

Le 28 Octobre,
Le jour qu'il fut nommé Maréchal de la Diète en 1778.

Monsieur le Maréchal de la Diète est prié de vouloir bien procurer à mon aide-decamp LILJEHORN une place à la maison des Nobles. Si les anciens tems de factions existaient encore, il ne pourrait point trouver une personne plus sûre, et depuis que ces tems sont passés, il serait à souhaiter que la maison des Nobles ne fût composée que de membres aussi pleins d'honneur que l'est ce jeune homme. Je souhaite bien le bon jour à Monsieur le Maréchal, et de bonnes jambes *), car c'est la seule chose que je crains pouvoir lui manquer pour bien remplir l'attente de la

*) Le Comte DE SALZA souffrait excessivement de la goutte.

nation et la mienne dans la carrière qui s'ouvre aujourd'hui pour lui.

3.

Ulricsdal ce 30 Mars 1779.

Je suis honteux, mon cher Comte, d'avoir tardé si long-tems à vous envoyer ce que je vous avais annoncé au moment de votre départ de Stockholm; mais les circonstances où se trouvait alors le comptoir d'État ne me l'ont pas permis plutôt. Je satisfais donc aujourd'hui à ma promesse avec d'autant plus de plaisir, que je trouve en même tems l'occasion de vous témoigner de nouveau ma parfaite satisfaction de l'attachement et du zèle que vous m'avez témoignés pendant tout le cours de la Diète passée, et combien j'ai été content de votre Maréchalat. Ce n'est pas assurément la première fois que j'ai reconnu en vous ces sentimens, et j'espère que ce ne sera pas non plus la dernière fois que je pourrai vous prouver les miens, et combien l'estime et l'amitié que je vous porte sont sincères. Sur ce je prie Dieu etc.

A

A Madame la Baronne DE STJERN-GRANAT.

Gripsholm le 27 Décembre 1775.

Madame DE STJERNGRANAT! Vous savez que j'ai toujours aimé les poëtes, et surtout les poëtes suédois. Vous savez que ces messieurs sont toujours pauvres, et qu'ils demandent toujours des secours. Vous savez aussi que leur verve n'est heureuse et fertile qu'autant que leur bourse est remplie; mais ce que vous ne savez pas, c'est à quoi tout ceci va aboutir, et vous m'avouerez qu'en le lisant vous dites à part: où menera tout ce savoir? Un peu de patience, et vous le saurez. C'est que je viens d'apprendre qu'il y a une place de secrétaire vacante dans la direction de la loterie royale, et que j'ai reçu une requête en vers du fameux BELLMAN, autrement dit, l'Anacréon de la Suède, qui me demande ma recommandation auprès de messieurs de la direction. Comme une telle recommandation serait un ordre, et que je ne

veux gêner personne, et encore moins ces messieurs, je m'adresse à vous pour vous prier, Madame, d'être la solliciteuse de cette affaire auprès de votre mari. Les muses sont les déesses des poëtes, et comme elles sont femmes ainsi que vous, à qui pourrais-je mieux adresser mon pauvre protégé? Je le laisse en vos mains, et je vous prie de vous charger de son sort. C'est avec les sentimens les plus distingués que je suis etc.

RÉPONSE
au Baron de Münster.

Stockholm le 21 Janvier 1777.

J'ai été aussi surpris que touché de la lettre que vous m'avez écrite. Je n'ai jamais su qu'il existât une descendante de Gustave Adolphe, et encore moins qu'elle fût dans la déplorable situation où vous l'avez trouvée. Votre conduite et vos procédés envers elle sont si généreux, que je manque d'expressions pour vous dire le prix que j'y mets. J'ignore lequel votre action honore davantage, ou votre cœur, ou le souvenir du grand Prince dont vous avez recueilli la descendante. Je vous prie de lui remettre l'incluse. Je désire trouver l'occasion de vous prouver ma reconnaissance de la sensibilité que vous lui avez témoignée. Faites-moi savoir en quoi je puis vous rendre service; je le ferai avec un plaisir inexprimable. En attendant je prie Dieu etc.

P. S. Dans ma lettre à la Comtesse il y a une lettre de change. Je vous en préviens, dans le cas où ceux qui l'environnent pourraient en abuser.

A Madame la Comtesse DE VASABORG.

Ce 21 Janvier 1777.

Madame! Si vous connaissiez la vénération que j'attache à la mémoire du grand GUSTAVE ADOLPHE, vous vous représenteriez facilement l'émotion que j'ai éprouvée, en apprenant le malheur auquel le sort vous a réduite. Je regretterai toujours de n'en avoir pas été instruit plutôt; mais je serais inconsolable que vous doutassiez un instant du tendre intérêt que je prends et ne cesserai jamais de prendre à ce qui vous regarde. Si votre âge avancé vous permet encore le voyage de Suède pour y terminer vos jours, je prendrai soin de vous y procurer un établissement et un entretien, dignes de votre naissance et du dernier rejeton d'une famille, dont la Suède a reçu tant de bienfaits. Agréez, en attendant, ce faible témoignage de mon amitié. Je le renouvellerai tous les ans; vous n'aurez qu'à m'indiquer le lieu où il faudra l'adresser. Au cas que vous désiriez quelque chose, je vous prie de me le faire savoir. Le zèle

que je mettrai à vous satisfaire vous prouverá le sincère dévouement avec lequel je suis etc. *)

*) La Comtesse HÉLÈNE POLIXÈNE DE VASABORG était petite-fille du Comte DE VASABORG, fils naturel de GUSTAVE ADOLPHE. Il posséda des biens considérables en Allemagne et dans le pays d'Hanovre. La Reine CHRISTINE le fit Gouverneur de Brême. Des malheurs firent perdre ses biens à ses descendans. Le Baron DE MÜNSTER trouva le dernier rejeton de cette famille, la Comtesse DE VASABORG, âgée de 81 ans. retirée dans un village, et dans l'oubli et la détresse dont le Roi tira sa vieillesse.

Au Comte DE WACHTMEISTER, *à Petersbourg.*

Stockholm le 5 Décembre 1777.

Voici une lettre pour l'Impératrice que vous voudrez bien, mon cher Comte, lui remettre ou lui faire tenir de la manière qui pourra vous être la plus favorable. Elle regarde votre procès dont je suis bien fâché qu'il soit encore question [1]). Je me flattais que tout serait fini dans ce mois-ci, et que je pourrais vous revoir au printems prochain. Je vous souhaite maintenant une heureuse fin à votre affaire, et j'en attendrai avec impatience le succès. Vous ne tarderez pas ensuite de vous rendre auprès de moi, où vous serez reçu avec toute l'amitié que je vous ai toujours témoignée, et où j'espère vous faire oublier vos adversités passées [2]). C'est avec ces sentimens que je prie Dieu etc.

1) Il concernait des biens de succession en Livonie.

2) Mr. le Comte DE WACHTMEISTER reçut l'emploi de premier gentilhomme de la chambre, et l'exerce encore aujourd'hui.

*A l'Orateur de l'Ordre des Paysans à la Diète de 1778. *)*

Gripsholm le 1 Novembre 1779.

Sujet fidèle! Je vous envoye ici la médaille frappée à l'occasion du baptême de Son Altesse Royale mon très-cher Fils. En vous y voyant vous-même auprès du saint autel parmi ceux qui représentaient la nation suédoise à cette auguste cérémonie, vous sentirez se ranimer votre reconnaissance des bontés de la Providence, votre amour pour le jeune enfant que j'ai déposé dans vos bras, et tous ces sentimens pour le Roi et la patrie, qui ont toujours fait l'honneur de votre ordre et qui vous ont distingué vous-même parmi vos confrères. Vous connaissez mon amour pour mes fidèles paysans. Instruisez vos enfans aux vertus de vos pères, et faites, qu'avec le nom de Gustave Adolphe le fils de Gustave Trois reconnaisse toujours chez les vôtres le caractère que son ayeul, le premier des Gustaves, trouva chez vos ancêtres.

*) Traduction.

LETTRES
au Prince DE HESSENSTEIN.

I.

Ekolsund le 26 Août 1769.

Je suis réellement honteux, mon cher Comte, d'un silence aussi long que le mien, et je ne me le pardonnerais pas, s'il avait pu vous faire douter de mes sentimens pour vous. Vous êtes bon prophète, et vos prédictions s'accomplissent. Nos amis ne s'accordent pas entre eux, et PECHLIN, brochant sur le tout, augmente la confusion. Cependant cela finira bien, et la nécessité forcera à la fin tout le monde à se réunir, en même tems que la cour gardera une neutralité soutenue entre les partis. Notre Diète nous a attiré plusieurs étrangers. Je ne vous dis rien du Duc DE LA ROCHEFOUCAULT. Il mérite l'estime générale, et vous le connaissez déjà sans doute. Nous avons ici deux Anglais qui ont toute la singularité qu'on attribue souvent à cette nation. L'un est Milord Comte D'EFFING-

HAM, de l'illustre maison des HOWARDS, cousin germain du Duc DE NORFOLK. Il nous a fort surpris ainsi que Milady son épouse, qu'on aurait de la peine à prendre pour la femme d'un Pair d'Angleterre, en voyant ses manières et son habillement; elle n'a pas pu être présentée par rapport au salut et au tabouret auxquels elle prétendait, et qui ne peuvent lui être accordés. L'autre est Milord Comte DE BALTIMORE que je n'ai pas vu, et dont l'originalité est d'un genre tout opposé au premier, en refusant d'aller à la cour, où l'autre exigeait des droits. On lui a demandé s'il ne se ferait pas présenter. *Moi! non; je n'ai jamais vu de Roi; pas même le mien;* et deux jours après il est parti, n'ayant vu le Ministre d'Angleterre, le Chevalier GOODRICH, qu'une seule fois, et jamais Madame DE LEYEL sa compatriote. Il avait à sa suite six femmes, et je crois qu'il en a pris une septième ici. Je souhaite que les plaisirs qu'on vous fait goûter à Paris ne vous fassent pas oublier votre patrie, où l'on vous regrette fort. Je sens qu'on ne peut qu'être charmé de vivre auprès d'un Prince, dont la gloire et la prospérité étonnent l'Europe, et qui réunit avec tant de bonheur de nouvelles

provinces à son royaume. La conquête de la Corse est un événement heureux parmi tant d'autres qui rendront à jamais le règne de Louis XV cher aux Français. Louis XIV, avec toute l'ostentation d'un conquérant, s'attira les plus cruelles haines par ses conquêtes. Louis XV, avec la modération d'un père de la patrie, réunit à sa couronne les provinces les plus éloignées, et ne s'attire que l'estime et l'amour de l'Europe; tant la modestie et la douceur gagnent les cœurs que le faste et la hauteur éloignent. Adieu, mon cher Comte; je vous embrasse tendrement.

2.

Drottningholm le 12 Août 1777.

Mon Cousin! Avant que de vous répondre à la lettre que vous aviez écrite au Comte Ulrik Scheffer le 24 Juillet, il est juste que je vous dise comment elle est tombée entre mes mains. Le Comte de Scheffer était déjà parti pour ses terres quand la poste m'apporta cette lettre. À la grandeur du paquet je jugeai d'abord qu'il contenait des papiers rélatifs à votre gou-

vernement *), et qui pouvaient demander une prompte décision. Dans la crainte de vous faire perdre un tems nécessaire, ou de lire ce qui n'était pas destiné à être mis sous mes yeux, je pris le parti de remettre le paquet au Comte CHARLES SCHEFFER, pour le prier de l'ouvrir, et de me le donner, si cela me regardait, ou de l'envoyer à son frère, s'il contenait des choses que je ne devais pas voir. Je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture, il s'agissait d'affaires publiques qui ne devaient pas être retardées. Je vous réponds séparément sur une partie de ces objets; et pour les autres, je m'en ferai rendre compte au premier Conseil. Je souhaite que votre voyage fasse du bien à votre santé. Pour la mienne, j'en suis très content. Je suis bien-aise, mon cher Comte, de l'amitié qui s'est établie entre nous, ou plutôt qui n'a fait que reprendre ses anciens droits. Elle sera désormais d'autant plus vive, que les préjugés de part et d'autre étaient grands et semblaient nous éloigner davantage.

Adieu, mon cher Comte! Je vous prie de conserver votre santé, qui m'est bien

*) De la Poméranie suédoise.

précieuse. Ah! j'oubliais *le Cousin.* Je répare ma faute, en vous assurant, mon Cousin, que je prie Dieu etc.

5.

Sans date.

Mon Cousin! J'ai reçu votre lettre avec le plaisir que j'ai toujours d'apprendre de vos nouvelles. Je vais à mon ordinaire répondre par points à votre lettre. Il ne s'agit pas entre nous de beau stile, mais de m'expliquer directement sur ce que vous me demandez. 1:o Le mémoire du tribunal ne m'est pas encore parvenu. Il est apparemment encore entre les mains de FREDENHEIM, qui s'occupe en ce moment d'un autre *mandatum,* car il se marie. Lorsqu'il me le remettra, je pourrai vous mander au précis mes intentions. Si j'ai des doutes, soyez sûr que je suspendrai la décision, et que je vous demanderai des éclaircissemens. 2:o Pour ce qui regarde le Sieur... je pense comme vous qu'il est plus avantageux pour mon service qu'il y reste. Les deux yeux que vous lui associez éclaireront ses mains, et il éclairera à son tour les mains de son associé. 3:o J'accorde à

Mr. HÅRLEMAN ce que vous me demandez pour lui, et il gardera ses émolumens. 4:o A l'égard de Mr. RÖÖK, il y a un peu plus de difficulté. Cependant je ferai l'impossible pour vous contenter, et Mr. DE SCHEFFER, qui de tout tems a été son protecteur, m'aidera à le placer de manière à vous satisfaire. 5:o Je vous félicite d'avoir terminé en paix vos États. C'est une grande affaire de finir tranquillement ces sortes d'assemblées. Pour moi, vous le savez, j'ai été élevé par ma Mère dans la crainte de Dieu et des États, comme le dit Chicaneau, des Sergens dans les Plaideurs. 6:o Le Collége de médecine est une bonne chose. Il faut dans cette science, comme en théologie, un dogme prépondérant. On peut ensuite en tolérer d'autres. Vos *Diafoirus* de Poméranie auront donc le titre que vous souhaitez pour eux. Ils pourront ainsi dorénavant tuer royalement leurs malades, ce qui est pour les mourans une grande consolation. 7:o Le Comte DE SCHEFFER m'a conté l'histoire de T... Croyez que je lui laverai bien la tête. J'admire et loue votre modération. J'espère que vous viendrez à Stockholm cet hiver, mon cher Comte. Croyez que personne n'aura

plus de plaisir de vous revoir que moi, et que c'est du plus vrai de mon cœur que je vous assure de la tendre amitié avec laquelle je suis etc.

4.

Stockholm ce 1 Mai 1778.

Mon Cousin! Je vous conjure par tous les droits de l'amitié et par tous ceux que votre Prince peut avoir sur vous, de me donner la preuve de votre attachement, en conservant le gouvernement que je vous ai donné, et dont vous vous acquittez avec tant d'honneur. Ce sera une marque d'amitié que je n'oublierai jamais, et pour laquelle je vous conserverai une éternelle reconnaissance. Sur ce je prie Dieu etc.

5.

Drottningholm ce 15 Août 1778.

Mon Cousin! Je n'ai pas pu répondre plutôt à votre lettre du 6, ayant voulu m'instruire à fond de l'affaire des appointemens des membres du tribunal de Wismar, et j'en ai demandé un *Species facti* précis à Fredenheim, que je vous envoye en même

tems. Vous trouverez que le refus n'a été expédié qu'au Président DE HÖPKEN en particulier, et que sur vos représentations et sur les raisons que vous alléguez, j'ai changé cette première résolution en une plus favorable pour ces messieurs. L'état des choses, mon cher Comte, vous met à même de poursuivre vos premières intentions, et ce ne sera pas aux États, mais à moi, que les assesseurs du tribunal devront l'augmentation de leurs traitemens. Voilà donc la guerre déclarée entre la France et l'Angleterre, et Mr. D'ORVILLIER qui vient de remporter une victoire navale. La fin du siècle ne paraît pas favorable à l'Angleterre. La fortune du Roi de Prusse est bien plus constante. Sa supériorité se soutient dans un âge où les autres Rois peuvent à peine conserver leur puissance. Je crois qu'il est très utile pour le repos de l'Europe que ce Prince donne encore quelques leçons à l'Empereur, car le premier ne peut pas vivre long-tems, et l'ambition naissante de l'autre a besoin d'apprendre à connaître des bornes. Je vois que vous allez à Spa. Je vous envie bien le plaisir de revoir les belles dames de Paris de notre connaissance. Si vous y voyez

Madame DE GUÉMÉNÉE, je vous prie de lui demander si elle se souvient d'un certain Comte de Gotlande qu'elle a vu quelquefois à Versailles, et avec qui elle a soupé au petit Luxembourg. Dites-lui qu'il vous charge de bien des complimens pour elle. Vous savez que j'ai été à Copenhague; j'ai trouvé la Reine Mère aussi honnête envers moi qu'elle l'a toujours été. L'étiquette du service à table était nouvelle. Il n'y a pas de plats, et les pages allaient à la porte recevoir du maître d'hôtel les assiettes toutes servies. Que dites-vous de cet usage singulier? J'ai vu le Prince FERDINAND de Brunsvik en Scanie; il m'a suivi jusqu'à Carlskrona, où j'ai fait donner son nom à un vaisseau de ligne qui fut lancé en mer. Il a paru fort content de son séjour et de ce qu'il a vu des travaux de la doque et des chantiers; il vient de m'écrire qu'il se propose de venir ici à la fin de Février. Je suis fort embarrassé où le loger. N'ayant plus l'espoir de vous voir ici cet hiver, et ayant entendu que vous voulez louer votre maison, je vous prie de me mander si vous n'aimeriez pas autant m'avoir qu'un autre pour locataire de vos

beaux

beaux appartemens. Je ne connais à Stockholm que votre maison qui fût en tout convenable à un pareil hôte. Je vous prie de me répondre sans détour là-dessus, et de songer que c'est un frère franc-maçon, qui demande à un frère le loyer pour loger un frère. La Reine avance fort heureusement dans sa grossesse; ce sera vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre que se feront les couches. C'est avec les sentimens les plus distingués que je prie Dieu etc.

6.

Stockholm le 11 Novembre 1778.

Mon Cousin! Je profite du départ de Mr. D'USSON pour vous envoyer l'extrait du procès verbal de la séance du grand plénum du 9 novembre dernier à la salle des États. J'ai mis pour titre que c'était une traduction de la gazette de la Diète, et j'ai conféré ces deux pièces ensemble pour ne rien omettre qui fût essentiel. Les registres de la Noblesse sont plus détaillés que la gazette, mais je crois que voilà tout ce qui est essentiel. — Vous régnez main-

tenant sur vos Allemands. J'espère que tout y est en règle, et qu'on a suivi vos ordres pendant votre absence. Comme je n'ai rien entendu delà depuis votre arrivée, je me confirme dans ces idées. TAUBE et STRÖMFELT sont partis. Il a pris une envie guerrière à TAUBE à la nouvelle des préparatifs immenses de la France; il a voulu absolument aller à l'armée française; il a fallu le permettre, quoique bien malgré moi. Quand on envoye ses amis à sa propre armée, au moins c'est la nécessité, c'est le devoir, c'est la patrie enfin qui l'exige; mais de les voir chercher le danger uniquement pour le plaisir de le trouver, cela me désole. Si j'avais pu prévoir que le voyage de Spa l'eut entraîné à la guerre, il ne l'aurait pas fait avec moi. Ce n'est pas la première fois que je me suis repenti de n'avoir pu dire *non*. Que dites-vous de l'Angleterre qui semble abandonnée des dieux et des hommes? Cependant tant qu'elle aura Neptune pour elle, elle pourra se passer des autres divinités. Elle commence d'en agir honnêtement avec moi; serait-ce notre escadre qui en est la cause, ou la déclaration de l'Espagne? La santé du Comte DE SCHEFFER se rétablit, et son frère le

Comte CHARLES est revenu dans la plus belle humeur du monde, tout rassuré sur le compte des paysans de Vestrogothie, qui ont dit qu'ils voulaient payer le don au Prince Royal avant toute autre contribution, et qu'ils trouvaient qu'on aurait bien pu donner davantage pour un aussi bon objet. Mr. D'USSON, qui ne restera qu'un jour chez vous en allant à Spa, est chargé de vous dire, que si votre voyage d'Italie n'a pas lieu, vous me feriez bien du plaisir de passer l'hiver à Stockholm plutôt qu'à Hambourg ou Stralsund; que Paris pourrait être en effet tentant, mais que j'espérais toujours qu'il y aurait des *si* et des *mais* qui vous rameneraient ici, où personne ne serait plus aise de vous revoir que moi. J'avais mis un de mes amis, à qui je voulais faire un sort, sur l'état de Poméranie, et j'en avais même ordonné l'expédition, lorsque je me suis rappelé la promesse que je vous ai faite de n'y placer personne d'extraordinaire sans vous consulter. J'ai donc suspendu l'expédition pour que nous y travaillions de concert quand vous serez informé de ce dont il s'agit. Je vous dirai seulement que si la chose eût été faite, je n'aurais pas voulu la rétracter,

étant le *Sérénissime Duc de Poméranie.* Voilà pour la dignité; mais que je suis bien aise de vous montrer combien je souhaite que vous soyez aussi content de moi que je le suis de vous, voilà pour l'amitié.

7.

Sans date.

Mon Cousin! Je suis fâché d'apprendre que votre vilaine fièvre ne vous a pas encore quitté. Je suis trop intéressé au bon état de votre santé, pour ne pas me priver, pour l'amour d'elle, du plaisir que j'aurais eu de vous voir cet hiver à Stockholm. J'espère pourtant qu'elle se rétablira par la douceur du climat de l'Italie, et que je vous reverrai bien portant ce printems. J'ai fait expédier aujourd'hui l'affaire des transfuges comme vous l'avez souhaité, et j'y ai simplement ajouté que la Régence devait soigneusement m'informer si l'on tiendrait la convention du côté de la Poméranie prussienne, pour qu'en cas contraire nous ne fussions pas les dupes de notre bonne-foi. — Taube a été voir la Comtesse Vasaborg par mon ordre. Il l'a trouvée en assez bon état pour la santé, et même as-

sez fraîche pour une vieille de quatre-vingt-dix ans, mais entourée de gens étranges, et aveuglement attachée à ceux qui pour leur intérêt voudraient la brouiller avec son bienfaiteur. Enfin elle est dans un état bien peu convenable à la petite-fille du grand GUSTAVE. Elle souhaiterait de quitter la maison qu'elle habite, quoique le Baron l'aît fait réparer de son mieux; malgré ces soins elle est extrêmement médiocre. Ne serait-il pas possible de lui trouver un logement à Wismar ou en Poméranie, dans quelque maison qui m'appartient, où elle fût avec plus de décence et de commodité? La dernière fille de GUSTAVE ADOLPHE devrait bien trouver un azile pour finir ses jours dans les restes des provinces qu'il acquit à la Suède au prix de son sang. Je vous prie d'y penser et de me mander si vous trouvez quelque endroit propre pour cet établissement.

8.

Sans date.

MON Cousin! J'ai passé une semaine bien triste, ayant appris en même tems la mort de notre bon BEYLON *), et que TAUBE

*) Lecteur du Roi.

est à l'extrémité à Brest de la maladie de Bretagne. Je vous avoue que la pensée de me voir privé tout d'un coup de mes deux meilleurs amis, en qui je pouvais prendre la plus juste confiance, m'a excessivement accablé. Le Baron DE TAUBE au moins est réchappé. Il est à Paris et se rétablit; pour le digne BEYLON, je l'ai perdu. Il est mort avec tout le courage et toute la tranquillité de la vertu. Les Comtes DE LIEWEN et DE FERSEN (le Maréchal) ont été les dépositaires de ses dernières volontés, et ont signé son testament comme témoins. L'existence unique qu'il s'était faite par la confiance générale qu'il a su inspirer à tout le monde, jointe à ses qualités aimables et conciliantes, prouve bien son mérite. C'est d'un clou qu'il a fait rentrer à force de le presser, et qui par-là s'est changé en charbon, qu'il est mort après avoir beaucoup souffert. On l'a ouvert, et malgré sa goutte et le mauvais régime qu'il tenait, on a trouvé qu'il aurait pu vivre encore long-tems. Il a été déposé à l'église de Riddarholmen, et sera enterré à Drottningholm auprès de mes précepteurs KLINGENSTJERNA et DALIN. Pour l'affaire de la poudre j'ai ordonné au Collége de la guerre

de ne point faire de contrat sans votre consentement, et cela personnellement pour vous. Le chapitre de l'Ordre a été tenu hier. Il ne s'y est rien passé que la démission du Grand-Aumônier Wrangel, dont la place a été donnée à Mr. de Troil. Je souhaite que votre santé se rétablisse selon les vœux de vos amis. Vous savez, mon Cousin, que j'ai toujours été un des plus sincères. Jugez donc combien je dois l'être dans le moment où vous me rendez les services les plus importans, et où vous travaillez avec tant de zèle et de succès à rétablir une province qui, depuis 80 ans, n'a fait que déchoir. Vous savez, sans doute, l'accident arrivé au Sénateur Falkengren, qui a pensé mourir d'une blessure qu'il s'était faite à la main en cassant une vitre de sa fenêtre. On dit qu'il a eu très peur de mourir. Voilà ce que c'est que nous autres hommes. Personne n'a plus montré de courage à la guerre, et le voilà cependant craignant de mourir comme un autre. La pauvre Comtesse Wredesparre se meurt; elle a fait son testament, dans lequel elle a, dit-on, favorisé la fille aînée de Frédéric Sparre.

9.

Drottningholm le 6 Novembre 1781.

Mon Cousin! Vous aurez déjà reçu mes deux lettres dont la dernière contenait ma réponse sur les affaires de Poméranie. Je dois avoir, sans doute, bien de l'obligation au gazetier de Vénise du désir qu'il a de me voir en Italie. Je vous avoue que depuis mon retour d'Aix la Chapelle et le recouvrement de ma santé et de ma bonne humeur, je ne pense pas voyager de sitôt, et que je me trouve fort bien chez moi. Voici l'édit sur la tolérance! Je vous prie de le présenter au Pape, si vous êtes encore à Rome, ou de l'envoyer au Cardinál que vous trouvez devoir le présenter, si vous n'y êtes plus; vous connaissez mieux les usages de cette cour. J'espère que vous serez content de l'édit. Je vous prie cependant de faire remarquer à Rome que le stile est adapté à l'esprit du peuple suédois, mais que les statuts le sont à la tolérance la plus douce. Je suis bien inquiet pour votre santé sur ce que m'en a dit le Baron de Ramel. Le climat de l'Italie ne vous serait-il donc pas favorable après que les eaux de Spa vous ont fait tant de bien?

Nous avons eu ici une terrible année. Cependant par les soins et la précaution que j'ai tâché de prendre, j'espère avoir pourvu aux besoins du peuple et le sauver de la disette. Il n'y a qu'un canton de la Vermlande pour lequel je suis encore inquiet; j'ai écrit cependant à Gothembourg pour engager les marchands de cette ville à m'aider à pourvoir à ce besoin. Le fourrage manque, et c'est ce qu'il y a de plus fâcheux. On peut faire venir le blé de l'étranger, mais du foin, cela est impossible. Pour la Finlande, tout y est arrangé, et j'en ai d'autant moins d'inquiétude, que l'année y a été moins mauvaise, et que l'Impératrice non seulement m'a offert du blé des magazins de Viborg, mais a même permis à ses sujets de Finlande d'en vendre aux miens. — Que vous semble du voyage du Grand-Duc et du nom pompeux de Comte du Nord? À ce grand nom que diront les Comtes DE HAGA et DE FALKENSTEIN, en voyant ce nouveau collégue qui vient siéger au banc des Comtes? Je souhaite bien sincèrement votre entier rétablissement, et vous ne doutez pas des sentimens avec lesquels je prie Dieu etc.

10.

Gripsholm ce 2 Janvier 1783.

Mon Cousin! J'ai ordonné qu'on vous envoyât le mémoire du Sieur Boltenstern pour en savoir votre avis. Il me paraît qu'il a raison de réclamer les avantages dont son prédécesseur avait joui, et auxquels il pouvait s'attendre lorsqu'il acheta sa place de Grand-veneur de la province. Mais comme je me suis prescrit de ne décider sur rien de ce qui regarde le gouvernement que je vous ai confié, sans en savoir votre avis, et sur-tout ne voulant pas déranger les arrangemens économiques que vous y avez établis, je souhaite de connaître votre pensée sur cette affaire. Je ne vous cacherai pas à cette occasion, que par une suite de mes anciennes bontés pour Boltenstern et le souvenir du zèle qu'il me témoigna dans les tems critiques qui sont passés, je ne penche infiniment à le favoriser. Si sa demande est juste, ou pour mieux dire *de justice,* il n'y a pas de doute; mais si c'est une pure grâce, je souhaiterais bien la lui faire; si cela ne dérange pas le *système établi,* car en administration rien n'est plus pernicieux que de déranger

pour des faveurs particulières un plan décidé et fixé. C'est sur quoi je souhaite de savoir votre avis. Vous dire combien je m'intéresse à vous, et combien je vous souhaite de bonheur dans la nouvelle année, c'est vous mander ce que vous connaissez depuis long-tems, et sur ce je prie Dieu etc.

11.

Stockholm le 1 Septembre 1783.

Mon Cousin! Lorsque vous me mandiez que vous comptiez venir me voir au mois d'octobre, je ne pouvais pas vous dire que je serais absent. Le mal affreux que me causait la rupture de mon bras m'empêchait de me fixer à aucun projet. Maintenant que la douleur est un peu calmée, je me hâte de vous dire que je pars à la fin du mois, pour Pise, où j'espère guérir entièrement, et comme je profiterai de ce voyage pour voir l'Italie, je ne reviendrai que l'été prochain. Je passerai alors par la Poméranie, où j'espère vous trouver. Je m'empresse de vous mander tous ces projets, afin que vous ne fassiez pas un voyage inutile à Stockholm, où vous ne me

trouveriez pas. Je suis bien fâché de n'avoir pas fait ce voyage, il y a deux ans. J'aurais eu le plaisir de vous voir à Rome; mais absent ou présent, je vous prie d'être persuadé des sentimens avec lesquels je prie Dieu etc.

12.

Stockholm ce 16 Février 1787.

Mon Cousin! J'ai tardé à vous répondre pour pouvoir en même tems envoyer l'expédition sur le corps de marine et vous remercier du soin que vous avez eu de mettre cette affaire si bien en règle. L'hiver est des plus doux, et j'espère que l'année sera meilleure que la dernière. Sur ce je prie Dieu etc.

13.

Haga le 19 Mai 1787.

Mon Cousin! Ayant jugé à propos d'envoyer Carisien à Berlin, j'ai cru ne pouvoir mieux le remplacer que par le Conseiller de régence Horn, que vous m'avez toujours représenté comme un homme de mérite et de prudence, j'ai voulu moi-même

vous en prévenir, pour vous donner une nouvelle preuve de ma haute considération. Je prie Dieu qu'il vous ait etc.

14.

Drottningholm le 25 Juillet 1787.

Mon Cousin! Je vois par votre lettre de Londres du 30 Juin, l'inquiétude que vous a causé l'accident qui m'est arrivé, et j'y reconnais avec plaisir l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné. Je me porte beaucoup mieux, et quelque douloureux qu'aît été mon accident, il ne m'a pas empêché d'achever mon voyage et d'exécuter ce que je m'étais proposé en Finlande, pour les mesures et le partage des terres, et le nettoyement des rivières: deux ouvrages qui me tiennent fort à cœur pour le bien de ce pays, et que j'ai du moins la satisfaction d'avoir commencé, si je ne parviens pas à les voir achevés. Je souhaite que vous vous amusiez bien à Londres, et je suis bien aise de vous savoir sur votre retour, pour vous témoigner de bouche tous les sentimens avec lesquels je prie Dieu etc.

15.

Sans date.

Mon Cousin! Je suis bien aise de voir par votre lettre l'affaire des juifs terminée, et je vous en fais bien mes complimens. Je regarde comme deux coups très intéressans que vous avez frappés, l'un, d'avoir empêché toute discussion ultérieure sur cet objet, et l'autre d'avoir augmenté leur contribution depuis 6 jusqu'à 25 Riksd. L'établissement de leur fabrique me paraît aussi très bon, puisque par un établissement solide et fixe en Poméranie ces gens auront plus de peine à s'en retourner et à emporter leur argent, que s'il est simplement intéressé dans le commerce ordinaire. Au reste, je n'ai pas encore lu votre rélation, mais je suis sûr qu'il n'y aura rien à changer. Je vous prie de ne pas vous décourager dans les travaux de votre gouvernement, et dans la peine que vous causent les changemens nécessaires que vous avez si bien commencés. Vous êtes dans un trop beau chemin pour reculer, et vous avez déjà rempli par votre activité et vos soins plus que je ne pouvais attendre. Le front de contrôleur général que vous avez présenté a fait son effet. Ce pas fait, vous

n'aurez plus de si rudes assauts à soutenir pour votre cœur. Je ne sais que trop par ma propre expérience ce qu'il en coute d'être obligé de refuser, et si j'avais mieux su prononcer *non* dès le commencement de mon règne, je me serais épargné beaucoup d'importunités, et même de fautes. Je souhaite bien que vous puissiez finir vos affaires et venir me voir cet hiver à Stockholm. L'état de votre santé m'inquiète. Je voudrais vous voir quitte de cette longue fièvre. Le Comte D'USSON s'en est enfin défait, et le Sénateur FALKENGREN aussi. Je vous prie de suivre leur exemple. J'expédie aujourd'hui les ordres pour faire transporter Hector et Achille, non pas à Troie, mais à Stralsund. Ces yachts vous porteront des lettres de moi et en même tems de l'amirauté.

16.

Kymenegård le 16 Août 1788.

Mon Cousin! Les préparatifs du Dannemark excités par la Russie, et qui deviennent de jour en jour plus alarmans, malgré tous les soins que je me suis donnés pour convaincre les Danois de l'utilité de leur union

avec la Suède, sans laquelle la balance du Nord est perdue, m'engagent à penser sérieusement à la défense des places fortes de la Scanie, qui sont sans infanterie. C'est pourquoi j'ai jugé à propos de faire transporter la garnison de Stralsund en Suède, et que vous fassiez en Poméranie une levée de quatre bataillons pour composer la nouvelle garnison de Stralsund. Nous n'avons rien à craindre de votre côté. Le Roi de Prusse est très pacifique dans ce moment-ci, sur-tout vis-à-vis de la Suède. D'ailleurs il ne peut attaquer un Prince qui est sous la protection des lois d'Allemagne, sans rompre lui-même le *Fürstenbund*, qui est son propre ouvrage et l'œuvre chéri de Mr. Hertzberg. Je vous prie de mettre dans cette opération toute la célérité possible, et de faire passer les troupes au plus vîte. Le Baron de Rayalin, que je vous envoye, vous donnera toutes les facilités pour tout ce qui regarde les marines. C'est un officier très entendu, plein d'activité et de zèle, et en qui l'on peut se confier entièrement. Sur ce je prie Dieu etc.

17.

Falun le 19 Septembre 1788.

Mon Cousin! J'ai reçu votre lettre que le Sr. Norrman m'a apportée, et j'ai senti la remarque délicate que vous m'y faites. J'ai joué de malheur avec vous, car je vous avais écrit avec le Baron de Rayalin, mais comme il était parti de Kymenegård avant d'avoir reçu les lettres officielles, pour qu'il ne les manquât pas, on lui en a envoyé des doubles, et il faut justement qu'il n'aît pas reçu le paquet qui contenait ma lettre particulière du 16 du mois passé. Je ne doute pas qu'en bon citoyen et en militaire, vous ne preniez une vive part à ce qui s'est passé en Finlande, et dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Ce qui est particulier, c'est que les deux inverses ont également contribué à ce désordre. La discipline de l'armée de Finlande a soumis les troupes aux démarches de leurs chefs, et l'indiscipline a rendu dans les troupes suédoises les chefs incapables de rien opérer pour moi. Sans me comparer à Louis XIV, dont la puissance et les entours différaient si fort des miens,

j'éprouve son sort. Après avoir pendant seize ans joui de succès presque non interrompus, j'éprouve comme lui les adversités les plus inattendues, et j'ose dire les moins méritées; mais j'ai une consolation qu'il n'avait pas, c'est que mon peuple me marque dans ce moment-ci un intérêt qui me touche d'autant plus, que depuis longtems je ne l'avais éprouvé, et que j'en sens plus le prix dans les circonstances où je me trouve. Ma constance ne m'a pas abandonné, et je vous assure que je ne désespère pas de la patrie. J'ai fort approuvé le plan que vous m'avez présenté. Je ne crois pas que nous puissions jamais avoir quelque chose à craindre du Roi de Prusse, depuis que par le *Fürstenbund* il s'est rendu le garant de ces mêmes lois de l'Empire, sous la protection desquelles tous les Princes d'Allemagne sont compris. Il se donnerait un démenti à lui-même, et d'ailleurs il a des intérêts bien différens en ce moment. On dit que la flotte russe est allée à Cronstadt. Je ne conçois rien aux opérations de l'Amiral Dessen. Il aurait pu nous faire bien plus de mal que de brûler un pauvre village en Scanie. En attendant je vous prie de supporter encore

pour moi l'ennui de Stralsund, comme j'ai supporté celui de Kymenegård. Sur ce je prie Dieu etc.

18.

Stockholm le 29 Janvier 1789.

Mon Cousin! J'ai eu tant de lettres à expédier aujourd'hui que je n'ai pas pu vous détailler les raisons importantes qui me forcent à avoir recours aux États de Poméranie; mais vous les verrez officiellement dans la missive suédoise, qui accompagne les dépêches ordinaires. Il suffit de penser que je suis en guerre, et que tous les expédiens doivent être tentés pour trouver des ressources. Je m'en repose sur votre zèle et sur votre crédit, pour faire réussir la chose. La Porte est plus éloignée de faire la paix que jamais, quoiqu'on en dise, et il faudra combattre *pro aris et focis.* Vous voyez que je crache du latin comme un autre. Je connais trop votre manière de voir, pour n'être pas persuadé, que vous ne voulez pas plus que moi que nous fassions une paix furtive et séparée de notre allié, et encore moins que je vende la Poméranie. Tous les principes paraissent chan-

ger dans ce monde, mais je crois qu'il est bon de s'en tenir aux vieux, et quoique plus jeune que vous, je commence à me compter parmi les vieux depuis les étranges bouleversemens de l'année dernière. Adieu.

19.

Lovisa le 8 Septembre 1789.

Mon Cousin! Le Major CRONSTEDT qui vous remettra celle-ci, est envoyé par moi pour faire construire en Poméranie des chaloupes canonières, des petites barques portant une pièce de 24, et des prames. Je vous prie de vouloir bien le favoriser par votre appui et l'argent du trésor. Ce sont les moyens démonstratifs qui peuvent seuls prouver en faveur de notre cause, et nous faire avoir une paix raisonnable, et je suis sûr que vous employerez le zèle que vous mettez toujours à mon service, pour vous procurer au printems prochain tout ce que votre province peut fournir. Après nous être battus comme des enragés pendant deux mois presque tous les jours, nous voilà au même point d'où nous étions partis, et cela au moment où les renforts de

Suède allaient nous mettre en état d'agir avec plus de vigueur. Je ne désespère pas néanmoins de pouvoir encore entreprendre quelque chose avant de nous rendre aux quartiers d'hiver. Cependant je trouve la guerre une bien triste chose. C'est un flux et reflux continuel de succès et de revers, d'espérances et d'inquiétudes, qui fait un état véritablement pénible pour une ame sensible et vive. Que-dites vous de la France et de l'anarchie qu'on y établit? Ce sera pire que chez nous autrefois; mais les passions ont-elles jamais écouté la raison? J'ai écrit au Comte d'Artois et au Prince DE CONDÉ pour leur offrir ici un asile. Il me paraît que je ne pouvais moins faire pour le petit-fils de LOUIS XV.

20.

Haga le 29 Décembre 1789.

Mon Cousin! Par le promemoria ci-joint vous verrez ce que je souhaite de vous, rélativement à la construction des bâtimens dont le Lieutenant-colonel DE CRONSTEDT est chargé en Poméranie. J'espère que vous voudrez bien, avec votre zèle accoutumé,

concourir de tout votre pouvoir à nous faire trouver le *nervum rerum.* Depuis que je vous ai écrit, j'ai été en Savolax, et si près de Nyslott, que j'ai vu ce vieux château comme on voit Gripsholm de la Tuilerie. J'avoue que ce n'a pas été sans un profond dépit, en songeant que sans la trahison des nôtres il eût été à nous l'année dernière. Cette forteresse sera à présent de dure digestion. J'ai proposé de faire venir les héros du fauxbourg St. Antoine pour nous montrer la manière de prendre les châteaux forts. En vérité, tout ce qui se passe en France actuellement, paraîtra dans un siècle, aussi atroce que fabuleux; les charmans français de notre jeunesse sont devenus de véritables cannibales. J'ai eu des lettres des Princes français. Le Comte d'Artois n'a pu soutenir le séjour de Turin, et il est parti pour l'Espagne. C'est se jeter de Scylla en Charybde. Je ne crois pas le moment venu encore pour tâcher de sauver le Roi de France. Une guerre civile, qui probablement ne tardera pas, en fera naître les moyens. Malgré les revers des Turcs, le Sultan reste ferme; il a déclaré qu'il transportera au mois de Mai son séjour à Adrianople, et

qu'il se mettra à la tête de son armée. On mande de Varsovie qu'il y a des mouvemens à Moscou, et que le Gouverneur a demandé des régimens de Petersbourg. Nous avons ici un véritable hiver d'Italie. Les gazons sont verds, et pas un lac n'est gelé, â peine même les petits ruisseaux le sont-ils. Je prie Dieu etc.

LETTRES
au Sénateur Comte Ulrik de Scheffer.

1.

Ekolsund le 1 Mai 1772.

Je vous ai expédié hier au soir, Monsieur le Comte, par un courier, l'autorisation que vous m'aviez envoyée pour la signer. J'en fais partir un nouveau pour vous remettre ces deux lettres, l'une pour le Prince Royal de Prusse, et l'autre pour le Roi de France. Vous voudrez bien remettre la dernière à l'Ambassadeur; pour la première, qui ne regarde que le cordon bleu, je vous laisse le maître de l'envoyer à Zöge, ou de la donner au Comte de Dönhoff, comme vous le trouverez le plus à propos et le plus poli. Je suis bien touché de l'idée que celle-ci est peut-être la dernière que je vous écris touchant les affaires publiques; mais dans quelque situation que vous soyez, je vous prie d'être persuadé des sentimens d'amitié et d'estime que vous

porte celui qui, en gémissant sur le sort de la patrie, sera toujours etc.

2.

Ulricsdal ce 9 Mai 1773.

Je suis bien fâché, mon cher Comte, de votre maladie et de ce qu'elle m'empêche de vous voir. Je vous prie de bien ménager votre santé, et de ne pas sortir trop tôt. Comme je suppose que vous êtes trop faible pour écrire aux ministres par la poste de mardi, j'ai moi-même écrit les deux dépêches ci-jointes que je vous envoye avant de les remettre à Engeström, pour en savoir votre avis. Novice encore dans cette carrière je vous prie de m'y guider, sûr que je me formerai en moins de tems par vos lumières, que je ne le ferais avec un autre en plusieurs années. Je vous prie donc de me marquer sincèrement votre manière de penser, de me dire si j'envisage les choses au juste, ou si je me fais des illusions, et s'il faut ajouter encore quelque chose. Il y a trois lettres qui ne sont pas encore déchiffrées; de Paris, de la Haïe et de Londres. Vous verrez par ce qui est

en clair de la dépêche de NOLCKEN, qu'il y aura sûrement quelque chose d'intéressant touchant la flotte que l'Angleterre fait armer à l'instar de la France. Vous trouverez aussi plusieurs lettres qui, je crois, ne méritent aucune réponse. Je ferai adresser par ENGESTRÖM une circulaire à tous les ministres pour les informer de votre maladie et des nouvelles courantes. J'attends votre réponse ce soir; je vous prie néanmoins de ne pas trop vous fatiguer, et de ne répondre que deux ou trois mots. Comme je n'ai pas ici les dépêches arrivées par l'avant-dernière poste, je ne sais s'il y a quelque réponse à y faire. Adieu, mon cher Comte. Soignez bien votre santé; elle me devient tous les jours plus nécessaire.

3.

Ekolsund le 28 Juillet 1775.

Monsieur le Comte DE SCHEFFER! J'ai reçu avant-hier votre lettre du 23 Juillet, et j'ai déjà donné mes ordres au Collége de la guerre sur l'article des poudres. Je suis ici depuis mardi, et la Reine n'est arrivée qu'hier au soir; ma belle-sœur ne

viendra que mercredi. Mr. DE LILJENCRANTZ me mande que les députés de la banque se sont résolus à concourir au grand ouvrage. C'est l'effet d'une lettre que je leur ai écrite depuis votre départ, suivant le résultat du dernier Conseil tenu au camp, auquel vous avez assisté. Ils s'assembleront encore le 5 Août, pour délibérer définitivement sur cet objet. Il n'y a rien de fort intéressant dans les affaires de l'Europe. Vous saurez déjà, sans doute, que Mr. DE LA VRILLIÈRE s'est rétiré avec 60 m. l. de pension, que Mr. DE MALESHERBES, premier Président de la Cour des aides, a été nommé à sa place, et que Mr. DE SARTINES est rentré au Conseil. C'est le contrôleur général qui est tout-puissant dans ce moment. Le Comte DE CREUTZ venait de recevoir au départ de la poste la dépêche concernant les blés: il n'avait pas encore eu le tems d'en rendre compte au ministère français. Au reste il n'y a rien d'intéressant de Ratisbonne. On mande qu'il y a du grabuge par rapport à la visitation entre l'Électeur de Mayence et les États protestans. J'ai envoyé cela au Conseil de la chancellerie. Je ne m'entends pas trop à ces affaires de l'Empire, et en-

core moins à ces préférences de sectes qui ont fait verser tant de sang. Notre siècle philosophique a fait revenir de tous ces préjugés qui sont de vieilles reliques que je respecte de loin. Le Comte DE BARK est arrivé lundi; mais comme il n'a pas demandé à me voir, je ne l'ai pas vu encore. J'espère que votre santé s'affermira par le repos, et que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir et de vous assurer de bouche de tous les sentimens que je vous conserverai toujours. Mes complimens à Madame DE SCHEFFER.

4.

Gripsholm le 10 Septembre 1776.

Arrivé ici hier au soir je puis enfin, mon cher Comte, vous mander certainement le jour de mon départ pour Carlskrona. Je partirai le 20. Je coucherai le 21 à Sturefors, où je resterai le dimanche, et j'arriverai le 25 à Carlskrona, où j'espère avoir le plaisir de vous voir. Vous y rencontrerez les Français qui seront demain présentés ici. La seule nouvelle que j'ai à vous mander c'est la mort de Mr. DE

VISME *) et celle de Mr. l'évêque de Strengnäs. Je suis bien fâché de la perte du premier. Il est difficile de trouver un plus honnête homme et plus tranquille qu'il l'était. J'ai écrit à NOLCKEN pour qu'il veillât au choix du successeur. Pour l'apôtre de cette province, je suis tout consolé de sa mort; il faudra penser à le remplacer, et je désirerais savoir votre avis là-dessus. Je me réserve à vous parler des affaires de l'Europe quand j'aurai le plaisir de vous voir, et de vous assurer de bouche de la parfaite amitié avec laquelle je suis etc.

5.

Ce Juin 1777.

Le Sr. GRÅÅ que vous avez envoyé en Russie, et que vous ne reconnaîtrez pas, mon cher Comte, dans son uniforme soi-disant suédois, vient de m'apporter de la part de NOLCKEN les dépêches ci-jointes. Comme elles parlent, je n'y ajoute rien. Je vais jeter l'ancre à Cronstadt, où NOLCKEN m'attend. L'Impératrice est à Czarscozelo, Petershof n'étant pas en ordre. Vous verrez que nous sommes les bien-venus, et

*) Envoyé d'Angleterre en Suède.

que tout s'arrange à merveille. Je vous donne bien le bon jour avec cette bonne nouvelle.

6.

Ce 16 Février 1778.

J'ai appris que l'affaire du costume national a passé ce matin au Sénat, et que vous vous êtes exprimé avec la dignité, la franchise et l'attachement qui vous caractérisent pour ma personne. Je ne vous ai parlé qu'une fois de cette affaire, par la retenue naturelle qu'on a vis-à-vis de quelqu'un qu'on estime et qu'on aime, d'insister sur une chose qu'il désapprouve. Mais la chose étant faite, je n'ai plus cette même retenue, sûr que vous concourrez avec moi à la réussite et au bien commun. La première opération à présent est de faire cesser les cris des marchands, qui se plaignent que leurs marchandises leur resteront. Pour ce qui concerne les draps, leur crainte est mal fondée et cessera bientôt. Mais il serait bon d'approfondir quelles sont ces prétendues étoffes qui deviendront des gardes-boutiques. Il me semble que Mr. Liljencrantz pourrait s'informer de la quantité et de l'espèce de ces marchandises, si elles

sont fabriquées dans le pays, ou de contrebande. Sur ce rapport on pourrait prendre des mesures pour soulager les marchands, ou pour prouver le peu de fondement ou la mauvaise foi de leurs criailleries, et remédier à l'un ou à l'autre. Je pourrais obtenir des éclaircissemens par le Grand-Gouverneur, en m'adressant à lui; mais vous me permettrez d'avoir recours à vous dans cette affaire. Au reste, mon cher Comte, j'espère que vous êtes si persuadé de mon amitié pour vous, de ma confiance et de l'opinion que j'ai de vos lumières, que quoique je n'aie pas adhéré cette fois-ci à votre opinion, en ne suivant que ma propre conviction, les mêmes sentimens de confiance qui nous ont tous les deux guidés depuis que vous me servez dans les affaires, et qui m'en ont si souvent adouci le poids, continueront de régner entre nous.

7.

Sans date 1780.

Vous avez dû vous appercevoir depuis longtems, mon cher Comte, du changement qui s'est fait dans mon humeur, et d'une mélancolie profonde qui perce malgré les soins

que je prends sans cesse de la cacher à tous les yeux. Elle me mine malgré moi, et ma raison combat en vain contre des sentimens qui ont porté la tristesse au fond de mon cœur, et qui y restera toujours plus ou moins profondément gravée. Cet état est trop désagréable et trop nuisible à mes facultés morales et physiques, pour ne pas tâcher de l'adoucir, ou du moins d'en détourner l'atteinte la plus violente, et il n'y a qu'un peu de repos et de distraction qui puisse affaiblir le sentiment des peines que j'ai éprouvées. Les chagrins domestiques ont cela de particulier, que ni les succès publics, ni la prospérité, en la prenant dans le sens le plus général, ne peuvent les adoucir, et qu'ils s'aggravent même sourdement par la comparaison des sentimens douloureux que notre intérieur éprouve, avec l'idée de félicité et de bonheur que nos succès impriment dans l'esprit du monde. Je n'ai pas besoin, je crois, mon cher Comte, d'entrer avec vous dans un plus grand détail sur mes peines particulières. Vous les connaissez, je vous les ai vu partager avec cette amitié et cet intérêt que vous mettez dans tout ce qui

me ...

me regarde. Vous trouverez donc tout naturel que je songe à les adoucir si je ne puis absolument les vaincre; et je crois que pour y parvenir, un moment d'absence et d'éloignement m'est tout-à-fait nécessaire. Tout me rappelle ici la source ou la cause de mes chagrins. Chaque moment les renouvelle, et ce n'est pas dans une perpétuelle réminiscence de ces événemens qu'on parvient à en affaiblir l'impression, ou du moins à acquérir le courage nécessaire pour la surmonter. C'est par d'autres objets étrangers, c'est par un moment de repos que notre ame, dont les ressorts perpétuellement tendus ont perdu l'élasticité nécessaire, peut enfin reprendre sa force et sa mâle activité. J'ai été long-tems à me sonder moi-même, et peut-être vous êtes vous apperçu, depuis notre séjour à Gripsholm, du combat intérieur qui s'est fait en moi: enfin, après des efforts inutiles pour surmonter ma mélancolie, qui n'a fait qu'augmenter depuis ce tems-là, je me persuade que le seul moyen de me guérir serait de changer d'air, et d'aller à un endroit où je pourrais trouver un moment de tranquillité après tant d'agitations. J'ai cru que

les eaux de Spa pourraient me procurer ce que je cherche. L'intérieur de mon pays étant tranquille, toutes les affaires importantes paraissant d'ailleurs reposer, n'ayant eu besoin l'année passée de tenir Conseil qu'à peine tous les quinze jours, le peu d'éloignement de l'endroit même, qui me permettrait d'être dans mon royaume en peu de tems, les eaux qu'on vante tant pour la santé, l'indépendance du lieu qui ôte toute idée de politique, et la proximité de la France, qui peut me faire espérer de revoir quelques-unes de mes anciennes connaissances; tout cela, dis-je, m'a paru une réunion de circonstances, qui me désigne cet endroit comme le plus propre pour l'objet que je cherche. Ne voulant ni tirer du comptoir d'État de l'argent destiné à ses besoins, ni en parler à Mr. de Liljencrantz, dont les soucis sont déjà assez grands, j'ai tâché de trouver dans mes revenus particuliers les sommes nécessaires pour mon voyage, et je les crois suffisantes pour le train que je compte mener avec moi.

Dans cet état des choses, et mon départ étant encore éloigné, j'avais cependant résolu, mon cher Comte, de ne vous rien

dire de mes projets avant le moment où je prendrais ma résolution définitive. Les événemens au dehors pouvant me forcer à changer de dessein, et ne voulant dans l'un ou l'autre cas vous en faire part qu'au moment de l'exécuter. La déclaration de la Russie et nos dépêches pour la France me confirmèrent dans ces idées, et j'avais résolu de différer de vous en parler, jusqu'au retour du courrier que nous avons envoyé à Paris. Mais j'apprends aujourd'hui que le bruit de mon départ se répand en ville, que ce sont des lettres de France qui le mandent, et Mr. DE CREUTZ même m'écrit que Mr. DE VERGENNES lui avait dit qu'il avait des raisons de croire que j'irais à Spa cet été. Je ne connais pas trop par où ni comment ce ministre en est instruit. Je n'en ai écrit qu'à TAUBE seul pour lui demander des éclaircissemens sur les affaires pécuniaires et les dépenses de Spa. Il faut que comme on ouvre toutes les lettres, Mr. DE VERGENNES ait appris ce qu'on ne savait pas ici. Quoiqu'il en soit, je me vois forcé à rompre aujourd'hui le silence avec vous, craignant que vous ne soupçonniez ma confiance en vous, et vous en devant trop par tant d'en-

droits, pour vouloir même vous faire penser un seul instant que j'en manquasse dans aucune occasion. Voilà ma confession vis-à-vis de mon ami. Je le prie de vouloir bien la présenter sous le jour le plus favorable à mon premier ministre, pour lui demander son approbation. A ma place il faut tout sacrifier à l'État et à son devoir. J'avoue que le sacrifice me coûterait, mais je le ferai pourtant, quelque dur qu'il puisse être. Je pourrais me flatter de l'espérance de dissiper mes humeurs noires; mais si mon ministre le trouve totalement contraire au bien de l'État et des affaires publiques, j'attends de mon ami sa franchise ordinaire et je renoncerai à mes desseins. Sur ce je prie Dieu etc.

8.

Damgarten le 1 Juillet 1780.

Les incommodités que j'ai ressenties depuis le mois de janvier se sont enfin manifestées dans une maladie sérieuse, qui m'a retenu au lit depuis dix jours. Je suis pourtant mieux, et j'espère bientôt continuer ma route. Je vous écris, mon cher Comte,

pour vous rassurer sur mon état. Je souhaite que votre amitié pour moi ne vous donne pas trop d'inquiétude qui pourrait déranger vos eaux de Medevi. J'espère qu'elles contribueront à rétablir votre santé, ainsi que celle de Madame la Comtesse. Vous savez combien vous m'êtes nécessaire, et combien je m'intéresse à vous et à tout ce qui vous appartient.

9.

Aix-la-chapelle le 17 Juillet 1780.

Je n'ai que deux mots à vous écrire, mon cher Comte. Je suis ici depuis jeudi, et je prends les eaux que je ne comptais pas prendre, mais il l'a fallu pour ma poitrine qui est encore assez affectée; elles me font du bien. Je resterai encore ici jusqu'à samedi, et j'irai pour lors à Spa. Le séjour de cette ville n'est guères agréable. On ne peut s'y promener que sur le pavé; les spectacles sont détestables, mais comme il y a bonne compagnie je me console. Mesdames de Boufflers et de la Marck, qui étaient à Spa, sont arrivées ici dès qu'elles ont su que j'y étais. D'ailleurs il

n'y a de Français que la Maréchale DE MUI, le Marquis DE TALLARU, le Comte ÉDOUARD DILLON, celui qui fut blessé à la Grénade, et le Baron DE CRUSSOL. Le Comte D'USSON est venu pour deux jours, mais il est reparti pour Spa. En revanche il y a bon nombre de Suédois. Les Comtes DE HESSENSTEIN et DE CREUTZ, les Barons DE STRÖMFELT et DE CEDERSTRÖM, Mr. DE STEDINGK, ROSLIN, un Comte DOUGLAS, un Baron FOCK, un Baron DE HJERTA, tous au service de France. Ainsi je crois être en même tems à Paris et à Stockholm. Pour des nouvelles il n'y en a guères; j'en attends de chez vous de très intéressantes; il n'y en a qu'une qui vous fera plaisir, c'est que le Duc D'AGENOIS, fils du Duc D'AIGUILLON, a été reçu en survivance de son père, et qu'il a été installé par le Roi même. On dit partout ici que l'Empereur retournera par la Suède. Irez-vous le voir en chemin? C'est un homme intéressant à connaître; peut-être ira-t-il à Trollhätta. On ne parle que de l'élection de Cologne et de Münster; et ce qui fait une grande sensation c'est que l'Archiduc MAXIMILIEN sera Coadjuteur. Adieu, mon cher Comte. La poste va par-

tir, et le Comte DE HAGA ne peut la retarder, comme le Roi de Suède en a souvent la mauvaise coutume chez lui. Mes complimens à Madame la Comtesse. Vous ne doutez pas, je l'espère, de toute mon amitié, quoique depuis Stockholm je n'aie pas vu de votre écriture.

10.

Spa le 11 Août 1780.

Après vous avoir parlé politique, il est bien juste, mon cher Comte, que je vous dise un mot d'amitié. Je suis charmé que votre santé se rétablisse, et que les eaux de Medevi vous aient fait du bien. Ce n'est que cette vilaine goutte dont je suis inquiet; la tranquillité d'Ek vous rétablira, je l'espère. Je suis bien aise que cette terre vous soit utile et agréable les étés, mais pour les hivers je souhaite qu'elle n'existe pas pour vous de bien long-tems. Ma santé se rétablit de jour en jour; les eaux, et sur-tout la tranquillité dont je n'avais pas joui depuis la mort de mon Père, la raffermissent, et rappellent la gaieté de mon humeur. Il n'y a que ma poitrine qui n'est pas comme elle devrait être. Je tousse en-

core un peu, et j'avoue que je crains l'hiver et les premiers froids du climat, lorsque j'en quitte un plus doux. Cependant le désir de revoir mon fils et mes amis, et de faire mon devoir me ramène chez moi. J'ai écrit au Général TROLLE que si cela ne détournait pas trop la marche de mes frégates, je souhaitais qu'il m'en envoyât au Texel une qui devrait retourner en Suède pour me transporter à Gothembourg. Cela m'épargnerait les fatigues des chemins d'Allemagne. Si cela se peut, j'irai vous voir à Ek. Ce sera pour moi un grand plaisir; ma suite est si petite que je ne craindrai pas de vous incommoder. Je vous prie de faire bien mes complimens à Madame DE SCHEFFER, et de lui présenter ce médaillon de la part du Comte DE HAGA; le portrait qui doit y être n'a pas été achevé, mais dans deux jours on vous l'enverra. Cela n'a d'autre prix que la nouveauté; c'est la dernière mode. Les femmes préfèrent les perles à la plus brillante parure. J'ai aussi imaginé que la pendule que je vous envoye pourrait orner quelque appartement à Ek: les marbres en sont agréables, et je serais bien aise qu'elle pût rappeler à toutes les heu-

res du jour un ami au seigneur châtelain d'Ek.

P. S. J'ai oublié de vous dire que le Duc DE CHARTRES est venu exprès pour me voir, sous le nom de Comte DE JOINVILLE; il est presque aussi gros que son père: il a été chargé de complimens les plus flatteurs de la part de la Reine. Tout Spa est occupé de l'arrivée de l'Empereur qui, dit-on, devait partir le 4 ou le 5 de Vienne pour aller en Flandre, et passer par ici pour me voir. Je ne crois rien encore de ce dernier voyage; le premier est sûr. L'Archi-Duc MAXIMILIEN a été élu dimanche passé Coadjuteur de Cologne, et c'est mercredi que l'élection de Münster se fera.

11.

Landskrona le 15 Octobre 1780.

Dans l'idée que vous êtes encore à Ek, je vous écris, mon cher Comte, pour vous annoncer que je viens d'arriver ici dans l'instant même, après une traversée de 30 heures de Travemünde, par le plus beau tems possible, et avec beaucoup moins de froid qu'il n'en faisait au mois de juin

quand je passai par Stralsund. Je pars dans deux heures pour Gripsholm, où j'ai une grande impatience de me retrouver. Je ne me flatte pas de vous y voir à mon arrivée, car je ne crois pas que celle-ci vous parvienne beaucoup plus tard que celle que je vous ai écrite de Delder le 6 octobre; mais j'espère que vous ne tarderez pas long-tems à me procurer le plaisir de vous embrasser, et de vous exprimer de bouche les sentimens que vous me connaissez dès long-tems, et tout ce que l'inclination, l'estime autant que la reconnaissance m'inspirent pour vous.

12.

Ce 14 Décembre 1780.

Je me hâte, mon cher Comte, de vous faire passer la nouvelle que je viens de recevoir dans l'instant de la mort de l'Impératrice Reine. L'humanité perd une vraie amie, l'Europe peut-être son repos, et moi-même une Princesse qui m'a toujours témoigné une considération et une amitié particulières. La lettre pressante, dont le Comte DE BARK parle, n'est point arrivée.

13.

Drottningholm ce 25 Août 1782.

Je connais trop, mon cher Comte, votre sincère attachement pour moi, pour ne pas me hâter de vous donner moi-même la nouvelle que ma Femme vient d'accoucher d'un Fils *), à 4 heures et 25 minutes ce matin, et si heureusement, qu'après avoir eu les douleurs à 3 heures, elle est accouchée sans le secours de la sage femme, qui n'eut pas le tems d'arriver de l'autre chambre. L'enfant est grand et fort; il y a une grande différence entre lui et mon Fils aîné quand il vint au monde. Toutes les personnes qui devaient être présentes y étaient, excepté votre frère qui arriva au moment où tout était fait. Je suis en ce moment dans une joie d'autant plus vive que rien ne la trouble aujourd'hui. Je suis persuadé que vous la partagez bien sincèrement. Adieu, mon cher Comte. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de faire bien mes complimens à Madame de Scheffer.

*) Le Duc de Småland, mort à l'âge de 2 ans.

14.

Sans date 1782.

Monsieur le Comte de Scheffer! Le peu de paroles que vous m'avez dites hier au soir m'a confirmé la vérité d'un bruit auquel je n'ai pas voulu croire jusqu'ici, mais que je commence à craindre n'être que trop fondé. C'est dans cette crainte que je prends la plume pour vous prévenir. J'aime mieux employer cette voie. C'est le Roi qui va vous parler; car votre ami, accoutumé depuis long-tems à suivre vos sentimens, aurait de la peine à vous résister, et il oublierait ses devoirs envers l'État, qui sont de lui conserver un ministre aussi éclairé et aussi bon patriote. Il y a bientôt dix ans, qu'en rentrant dans les droits de mes prédécesseurs, le premier que j'eus à exercer fut bien doux à mon cœur; c'était celui de réparer l'injustice que les factieux vous avaient faite. En vous rappelant au Sénat, et en plaçant toute ma confiance en vous, vous avez bien amplement rempli mon attente et celle de votre patrie. Dix ans de paix conservée malgré tous les orages qui, dans les premiers momens, semblaient la menacer: la considération de l'État rétablie au dehors, les an-

ciennes alliances consolidées, la confédération puissante que vous avez formée, et qui doit faire un jour époque dans l'histoire du droit des gens, tels ont été les grands événemens qui ont marqué la sagesse et la prospérité de votre ministère, et tels sont les engagemens qui vous obligent à garder une place que vous avez remplie avec tant d'utilité pour votre patrie et de gloire pour vous-même. Tel est le sort de ceux que la Providence a placés dans les grands emplois, qu'ils sont responsables à leur patrie et à la postérité, s'ils les quittaient trop tôt, de tout le bien qu'ils auraient encore pu faire, et des fautes que leurs successeurs peuvent commettre. D'ailleurs, quel tems choisissez-vous pour votre retraite? un moment de crise, où l'Europe incertaine flotte encore entre l'espoir de revoir la paix et la crainte de voir se perpétuer la guerre, un moment où une paix doit fixer un terme à l'injuste vexation des puissances maritimes et mettre le dernier sceau au grand œuvre que la neutralité armée a commencé; un moment où de nouveaux États et un nouveau monde vont se former des débris de l'ancien, et par-là même créer un nouvel or-

dre de choses, tant dans la politique que dans le commerce; où peut-être un grand Empire, menacé par deux voisins puissans, succombera moins à leurs efforts qu'il ne s'écroulera par des désordres intérieurs et la faiblesse de son administration. C'est dans ce moment où j'ai besoin d'un ministre, dont la profonde capacité, la longue expérience peuvent seules m'aider à débrouiller tous ces intérêts si compliqués, si divers et si nouveaux; c'est dans ce moment, dis-je, que vous pensez me quitter. Mon cher Comte, je le répète, vous ne devez pas croire que je suis assez faible pour vous, ou assez prévenu pour mes propres lumières pour y consentir. J'en appelle à votre patriotisme, si dans de pareilles circonstances vous pouvez, sans vous rendre coupable envers votre patrie, quitter l'emploi dont vous êtes chargé, et je me flatte que vous ne résisterez pas à d'aussi forts argumens. Votre âge ne peut vous servir d'excuse; tous les soulagemens que vous souhaiterez pour votre travail vous seront accordés. La justesse de vos avis, la facilité de votre conception, qui surprennent ceux qui, pour la première fois, entrent dans mon Conseil, tout marque la

force et l'énergie de votre esprit, et vous rend encore aujourd'hui le même que vous étiez il y a dix ans, la meilleure tête de mon Conseil. Toutes ces raisons me décident à vous marquer la résolution où je suis de ne jamais consentir à votre démission d'une place où vous êtes si nécessaire à mon service et au bien de mon État. Voilà ce que le Roi croit de son devoir de vous dire. Votre ami vous conjure de ne pas le quitter; il croit avoir des droits à votre amitié, et par ses sentimens, et par une confiance de dix années, jamais interrompue ni balancée. Il vous offre au reste tous les arrangemens que vous souhaitez pour vous soulager, et il vous laisse le maître de les prescrire. Il n'attend de vous aucune autre réponse qu'un plein acquiescement, et il croit pouvoir l'exiger par les droits de l'amitié. C'est avec ces sentimens que je prie Dieu etc. *)

15.

Ce 6 Février 1783.

J'ai été trop frappé de la lettre que le Ba-

*) S. E. le Comte de Scheffer garda sa place encore un an après cette lettre, et ne donna sa démission que l'année suivante.

ron DE RAMEL m'a remise hier de votre part, mon cher Comte, pour pouvoir vous répondre sur le champ. J'en suis trop affligé encore pour que ma lettre ne se ressente pas de la situation de mon ame. Vous voulez donc me quitter, mon cher Comte. Une amitié, une confiance entière pendant 12 années, l'habitude, l'estime, tout me lie à vous, et dans ce moment vous songez à m'abandonner. Je ne ferai parler que les droits de l'amitié et du sentiment pour vous retenir; tous les autres doivent se taire lorsque ceux-ci se font entendre. Je ne parlerai pas même de l'État, auquel vous vous devez comme citoyen, et qui a des droits sacrés sur vous. Je n'exprimerai donc dans ce moment que ma douleur de me voir délaissé par mon ami et l'homme de mon État que j'estime et que je considère le plus. Je ne vous rappelerai pas même que c'est moi, il y a 11 ans, qui seul m'opposai au torrent de toute la nation ingrate, qui avait oublié vos services, et qui vous tirai de l'exil où vos ingrats concitoyens vous avaient envoyé. Je sais que vous m'avez bien récompensé de mes soins, et la paix que j'ai conservée au milieu

lieu de tous les orages qui menaçaient mon trône et mon pays, est un fruit de votre administration. Mais, mon cher Comte, on s'enchaîne souvent par ses propres services, et c'est votre cas. Vous avez trop d'attachement pour moi, vous aimez trop l'État pour nous abandonner tous deux, sans avoir initié celui qui doit vous succéder. J'attends tout de votre amitié et de cette tendresse que vous m'avez toujours témoignée. Je sais que vous m'avez arraché une promesse qui me sera bien dure à tenir, mais je sais aussi qu'elle peut être prescrite un an après la paix. J'aime mieux tenir tout de votre amitié et de votre sacrifice libre, que je regarderai fait à la tendresse que vous me portez, que d'invoquer toutes les autres considérations dont je pourrais me prévaloir. J'ai chargé Mr. le Comte Charles Piper, votre beau-frère, de vous remettre celle-ci, et de réunir tous ses efforts aux miens et à ceux des bons citoyens, pour vous faire changer de résolution.

16.

Sans date.

Voici, mon cher Comte, le traité de l'Amérique que le Sr. D'AMINOFF m'a apporté hier au soir à 9 heures. Il me semble que le traité et les articles séparés sont les mêmes que ceux que nous avons envoyés. Si vous croyez qu'il est nécessaire de le communiquer au plutôt au Sénat, cela pourrait se faire demain. Vous trouverez dans le paquet toutes les dépêches que j'ai reçues, même une lettre du Comte DE HESSENSTEIN, qui me surprend, car il ne me dit pas un mot de votre retraite ni de la nomination prochaine du Comte DE CREUTZ, qu'il ignore sans doute; ce qui me paraît d'autant plus incroyable, que par la lettre que j'ai reçue de Madame DE BOUFFLERS elle me mande que ce n'est plus un secret à Paris. Je vous donne bien le bon jour.

17.

En Mai 1783.

Je ne puis me séparer de vous, mon cher Comte, sans vous remercier encore de tout le zèle et de l'attachement avec lesquels vous m'avez servi de vos conseils et de vos

lumières pendant 12 années que j'ai régné. Les sentimens que je vous porterai toujours sont consignés dans les registres du Sénat, pour transmettre à la postérité ma reconnaissance et vos vertus. Ma gratitude et mon amitié vous suivront toujours dans la retraite que vous avez choisie malgré moi; mais un soin auquel mon amitié n'a pu se refuser, c'est de vous la rendre aussi agréable que je le souhaite. L'arrangement de vos affaires particulières ne pouvant que vous donner des inquiétudes, j'ai eu soin de m'informer de leur état, et j'ai su que vous aviez encore des dettes en France, que vos ambassades et sur-tout la manière avec laquelle les États de 1765 vous traitèrent, vous ont occasionées. J'ai été assez heureux pour vous tirer d'embarras. Voici les quittances de Peyl, chargé par les banquiers français de leur plein pouvoir. Je me suis bien gardé de vous en parler avant que d'être maître des pièces. Je connais votre délicatesse, et vous pardonnerez à la mienne, si je vous ai mis hors d'état de vous refuser à ce que mon amitié voulait faire. Adieu, mon cher Comte. Dans le moment que vous recevrez celle-ci, je serai en pleine mer,

mais quelque part que je sois, soyez sûr que vous trouverez toujours en moi un tendre ami.

18.

Drottningholm ce 23 Août 1786.

Je suis bien aise, mon cher Comte, que les deux bustes de marbre que je vous ai envoyés, vous aient fait plaisir. C'était une ancienne dette, dont je voulais m'acquitter envers vous. Ce que je vous dois pour tous les services que vous m'avez rendus ne s'acquittera jamais. Mon cœur en conservera une éternelle reconnaissance, et il n'y a pas de momens de ma vie, où je ne regrette, et comme Roi et comme homme privé, là perte que j'ai faite lorsque vous m'avez quitté. La perte d'un ami éprouvé et d'un homme d'État consommé ne se répare pas facilement. Depuis la mort du Comte DE CREUTZ je sens encore plus combien les reproches que j'ai droit de vous faire de m'avoir quitté sont justes et fondés. Je me vois seul maintenant, et obligé de me suffire à moi-même, et quoique 14 ans de règne m'aient donné l'expérience que je ne pouvais avoir il y a 10 ans, je

sens combien les lumières d'un vrai Conseiller me sont nécessaires, et combien le travail est rude à supporter seul. Nous sommes d'ailleurs à la veille de grands événemens. Les Turcs semblent sortir de leur longue léthargie; la réponse négative et sèche que vient d'essuyer le ministre de Russie à Constantinople, et les succès d'Iman-Mansur, qui est autre chose que ce que croit le vulgaire, semblent annoncer un nouvel incendie. La mort prochaine du Roi de Prusse, qui ne passera pas la fin de l'année, l'hydropisie étant déjà montée jusqu'aux reins, ne laissera pas de devenir l'époque d'un nouvel ordre de choses. Cependant d'un autre côté la naissance d'un héritier de la maison palatine, fils du Prince de Birkenfeld, semble devoir tromper les vues ambitieuses qu'on attribue à l'Empereur sur la Bavière. Dans peu de mois tous ces divers événemens se déploieront, et produiront une nouvelle suite de combinaisons. Le Baron Strömfelt m'a fait un grand plaisir en m'assurant que vous n'aviez pas oublié la promesse que vous m'aviez faite de venir me voir à Gripsholm. Je ne suis pas décidé si j'y passerai l'automne, mais si je le fais, votre arrivée et

le plaisir de vous y voir seront les principaux motifs de mon voyage. Je suis très inquiet des mauvaises nouvelles que j'ai reçues de Copenhague sur l'état de votre frère *). Il doit être chez vous en ce moment: j'espère que le plaisir de se revoir au sein de sa famille lui donnera de nouvelles forces. Je vous prie de faire bien mes complimens à Madame la Comtesse DE SCHEFFER, et de ne jamais douter de la tendre amitié que je vous conserverai toute ma vie.

19.

Sans date.

L'intérêt que je ne cesse de prendre, Monsieur le Comte, à tout ce qui vous touche, me fait partager bien sincèrement vos regrets de la perte d'un frère, qui mériterait par lui seul tous mes sentimens, quand même il ne vous aurait pas appartenu. C'est bien à regret que je perds, l'un après l'autre, de bons serviteurs et de fidèles amis, sur-tout dans un tems où il est si rare d'en trouver. Je souhaite que votre santé vous permette cet été un voyage dans nos cantons, ou que nos occupations me

*) Comte CHARLES DE SCHEFFER, Gouverneur du Roi.

permettent d'en faire un dans les vôtres, pour vous embrasser encore et vous renouveller de bouche tous les sentimens d'amitié que je vous porterai toute ma vie, étant etc.

20.

Du Camp de Värälä
le 16 Août 1790. *)

Tant que je n'ai fait que me battre, je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mon cher Comte. J'ai laissé à la gazette le soin de vous instruire de nos avantages, de nos pertes, et des variations continuelles que la fortune de la guerre traine après elle, mais je m'empresse de vous mander la nouvelle de la conclusion de la paix comme celle que je sais vous devoir être la plus agréable: elle vient d'être signée entre les avant-postes des deux camps le 14 août, les ratifications ont été échangées solennellement aujourd'hui à 5 heures de l'après-midi, dans une espèce de temple représentant celui de la concorde, dressé entre les tentes des deux plénipotentiaires. En m'ac-

*) En envoyant à Mr. le Comte DE SCHEFFER les ratifications de la paix.

quittant envers vous de ce soin de l'amitié, je remplis en même tems le devoir de la reconnaissance, puisque le peu que je sais en diplomatie je vous le dois et à votre frère, et je suis en même tems intéressé à demander de l'indulgence à mon ancien maître pour les fautes diplomatiques que nous avons commises. J'ai chargé le bon FRANC de vous envoyer celle-ci par un courrier; avec défense de parler de la paix à personne, afin que vous soyez le premier dans votre province instruit de cet heureux événement. Je vous prie, mon cher Comte, de faire mes complimens à Madame DE SCHEFFER, et de ne jamais douter de ma tendre et constante amitié.

P. S. J'ai reçu il y a 3 ou 4 jours votre lettre du 24. Je reconnais bien votre amitié à l'intérêt que vous avez pris au succès de la journée du 7 Juillet; par celle-ci vous pouvez voir que je n'ai pas tardé d'accomplir vos vœux.

LETTRES
*à S. E. le Drotzet *) Comte* DE WACHTMEISTER,

I.

Ulricsdal ce 25 Mai 1781.

Monsieur le Comte DE WACHTMEISTER! J'ai le plaisir de vous accuser la réception de trois de vos lettres, dont la dernière était datée de Molilla du 17 Mai. Je ne puis assez louer la prudence que vous avez montrée. PECHLIN est un homme si dangereux qu'il ne faut pas l'entreprendre sans avoir des raisons pleinement légales pour ne plus le relâcher, et par tout ce que vous me rapportez je ne trouve pas sa conduite assez coupable, pour qu'on puisse l'attaquer juridiquement, et le condamner comme criminel de lèse-majesté. J'ai eu une fois cet esprit turbulent en ma puissance, et si je l'avais voulu, sa tête eut été alors à mes pieds; mais je crus plus conforme au bonheur que j'avais eu de

*) Grand Chancelier de justice du royaume.

terminer la révolution de 1772 sans effusion de sang, de relâcher un homme, qui, quelque coupable qu'il fût envers moi et ma Maison, était alors sans défense entre mes mains, et que ce n'était qu'ainsi que je pouvais offrir l'hommage de ma reconnaissance à l'Être Suprême, dont la bonté m'avait permis de sauver ma patrie sans souiller mes mains de sang. Depuis ce tems j'ai été assez heureux pour qu'aucune nécessité pareille ne m'aît forcé de le faire couler. Tout cela a fortifié ma résolution quel qu'en soit l'événement, de ne jamais punir de cette manière des sujets turbulens ou criminels; mais cette résolution ne m'empêchera pas de chercher à les mettre hors de pouvoir de se perdre eux-mêmes et l'État, et d'entraîner d'autres dans leur chûte. Voilà pourquoi je trouve qu'on ne peut trop suivre PECHLIN sur les traces, et que vous devez, mon cher Comte, employer tous les moyens d'éclairer ses démarches, et de rassembler toutes les connaissances et tous les indices nécessaires pour brider cet homme factieux. Je pars de Stockholm le 2 juin, et vais par Eksjö à Carlskrona. La flotte mettra à la voile le 5, et pourra être le lendemain à Cal-

mar. Je vous laisse le choix de l'endroit où vous voudrez venir me trouver; cependant je souhaiterais que ce fût à Carlskrona, où l'Amiral Général et le Colonel Toll seront à ma rencontre. Pendant cet intervalle je crois avoir à vous prescrire:

1:o de suivre avec attention toutes les actions de Pechlin, et de recueillir toutes les connaissances nécessaires pour intenter son procès.

2:o De ne pas toucher à sa personne, avant que je sois moi-même sur les lieux.

3:o De recueillir toutes les plaintes des paysans, afin que lorsque vous viendrez chez moi, je puisse distinguer les justes griefs de ceux qui ne le sont pas, et qu'en réparant les uns et refusant les autres, le peuple rassemblé à mon arrivée apprenne que je saurai unir la justice à la fermeté. Le Colonel Kaulbars est parti hier de Stockholm. Je l'ai fait Vice-Gouverneur de la province. Il vous verra, et attend de vous des éclaircissemens sur tous ces objets. Si Mr. de Rappe ne veut pas lui céder le gouvernement, sous prétexte qu'il n'a pas besoin de congé, vous lui ferez sentir qu'il fera sagement de ne pas disputer le terrain, et s'il ne se rend pas à cet aver-

tissement, vous lui signifierez en mon nom que sa présence m'est nécessaire à Stockholm. En un mot, il faut de manière ou d'autre que Kaulbars soit dans l'exercice du gouvernement de la province avant mon arrivée à Calmar. Sur ce je prie Dieu etc.

2.

Gothembourg le 14 Novembre 1781.

Je vous renvoye ici, mon cher Comte, les listes signées. Il me manque une poste entière, et je crois qu'elle est allée à Copenhague. J'arrivai ici hier, et je suis très content de mon voyage. La semaine prochaine je serai à Stockholm. J'espère que votre santé est bonne, et que le Président Rosir persiste dans sa résolution, par laquelle je pourrai vous donner une nouvelle preuve de mon amitié et de ma confiance, qui ne pourront jamais changer quel que soit le poste que vous remplirez, ou l'habillement qui vous décorera. *) Après

*) Mr. de Rosir, ancien magistrat aussi respectable par ses mérites que par son âge, avait demandé sa démission. Il l'obtint, et le Comte de Wachtmeister fut nommé après lui Président du tribunal suprême de justice, et peu après Sénateur. *N. de l'Éd.*

que par mon voyage j'ai établi une nouvelle sûreté et une plus grande considération à mon royaume, je donne en votre personne une nouvelle force à mon gouvernement et une grande satisfaction à la province de Scanie, à laquelle vous appartenez par vos biens de famille, et par l'attachement qu'elle porte à votre nom. J'espère vous voir en bonne santé et en bonne humeur; c'est ainsi que je reviens moi-même. Le vieux Felt-Maréchal Comte DE HAMILTON se meurt. Adieu, mon cher Comte.

3.

Pise le 10 Novembre 1783.

Monsieur le Comte DE WACHTMEISTER! J'ai reçu votre lettre du 10 octobre sur l'affaire du Vice-Gouverneur WRIGHT et du coupable H... *) Je vous crois trop convaincu de ma parfaite confiance en vous pour douter un instant que je ne vous ap-

*) H ... avait levé de l'argent dans la caisse de la province dont Mr. WRIGHT était Vice-Gouverneur, sur la présentation d'un ordre particulier du Roi même. Cet ordre s'étant trouvé faux, H ... devait être condamné selon la rigueur des lois. La clémence du Roi daigna l'absoudre. *N. de l'Éd.*

prisse sincèrement, si vous vous étiez mépris en quelque manière sur mes intentions; mais j'ai aussi trop d'estime pour un si digne ministre, pour lui faire connaître ma volonté par quelque autre que par moi-même. Ce que vous avez fait dans cette affaire, Monsieur le Comte, est entièrement conforme à mon intention, au droit public, et en même tems à la juste pitié pour un malheureux, qui quoique coupable d'un crime honteux, montra cependant le zèle le plus ardent pour moi et l'État le 19 août 1772, et qui porte encore le souvenir de ce jour par la croix de l'Ordre de l'épée, qui lui aurait été ôtée nécessairement, si l'affaire eut été conduite d'une autre manière. Sa femme et ses enfans sont des victimes innocentes que je voudrais sauver. Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à vous faire donner à cette affaire la marche qui a été suivie. Le malheur de H ..., sans retomber sur des enfans innocens, n'en sera pas moins une leçon redoutable pour d'autres, et ceux qui pourraient ressentir les inconvéniens que sa faute leur cause, doivent prendre exemple de moi qui n'ai jamais connu la vengeance. C'est tout ce que je puis vous

répondre, mon cher Comte, en priant Dieu qu'il vous aît etc.

4.

Naples le 21 Février 1784.

Monsieur le Comte! J'ai reçu votre lettre sur les désordres qui ont eu lieu en Ostrogothie le 7 de janvier. Avec de la fermeté et la présence du Gouverneur j'espère qu'ils n'auront pas eu de suite. Mais ce qui me surprend, c'est que cela est arrivé précisément dans les mêmes jours qu'un semblable événement arriva à Vånsjö l'année passée. Il faut qu'il y aît quelque raison que je ne connais pas, soit dans l'administration des brassines, soit dans l'économie particulière du peuple, qui l'oblige à s'inquiéter précisément dans ce même tems de l'année, tandis qu'il est tranquille tout le reste du tems. Je suis bien aise que le chef des factieux à Vånsjö aît été trouvé. Sa punition doit lui être infligée avec l'appareil nécessaire pour inspirer la crainte et conserver le souvenir de la justice dans l'esprit du peuple. Gustave Adolphe dit en parlant de son ayeul: *Gustave I étendit la peine à un petit*

nombre, et la terreur à tous. Je suis impatient d'apprendre ce que le Sénat aura décidé sur l'affaire de H. ... Dites-moi si M ... est toujours en colère. S'il l'est encore, c'est tant pis pour lui. Il aura deux peines pour une, comme dit le proverbe. Je suis etc.

5.

Rome le 24 Mars 1784.

Monsieur le Comte! J'ai vu avec beaucoup de satisfaction par vos lettres et par les rapports des autres départemens, que les mesures que j'avais prises pour l'administration à mon départ et les ordres successifs que j'ai donnés sur ces objets pendant mon voyage, ont suffi à maintenir la marche des affaires publiques. La disette qui afflige une partie des provinces, m'a causé la plus vive inquiétude; elle n'est adoucie que par les mesures que je prends pour y remédier, et je me réjouis dans l'espérance d'en avoir au moins prévenu les plus funestes effets. Mais parmi les embarras de la mauvaise récolte de l'année passée, il en reste plusieurs autres à

lever

lever encore. Les anciennes redevances dues à la couronne, augmentent par les nouveaux emprunts de blé qu'il faut accorder aux habitans des cantons. Mais la misère n'est pas toujours la seule cause de l'indigence. Elle provient tout aussi souvent de la paresse et de l'insouciance. La pitié peut être trompée, et la rigueur peut aller trop loin. Le discernement en pareil cas est toujours difficile, mais il devient indispensable dans ce moment. Les pertes de la couronne seraient moindres, si les balances de recettes des percepteurs publics ne se fussent pas élevées à des sommes si considérables. Ces déficit n'ont pas eu lieu dans quelques provinces par la vigilance des Gouverneurs, qui les ont bientôt éclaircis. Dans d'autres districts ils passent toute croyance. Les éclaircissemens ont été tellement traînés dans des longueurs de procès, que la mort des redevables et les changemens de personnes et de circonstances ont enfin privé la couronne de toute restitution. Il est tems de mettre des bornes à de pareils désordres, depuis que ni l'autorité de votre charge, ni le zèle et l'ardeur que vous employez n'ont pu suffir

à arrêter ces prévarications. Il m'intéresse également que le peuple connaisse mon cœur paternel pour ses besoins, et que le fonctionnaire infidèle ou négligent soit justement puni. Et voulant à mon retour employer mon tems et mes soins à éclairer ces objets, je vous charge en attendant, Monsieur le Comte, d'enjoindre aux Gouverneurs de présenter, dans l'espace d'un mois, des rélations claires et succinctes de l'état présent de toutes les recettes dans leurs provinces, de ce qu'on fait pour les régler, et dequoi leur décision dépend, afin que je puisse au plutôt les faire terminer légalement. Ils enverront en même tems de chaque canton les noms de ceux qui doivent à la couronne, avec des notes sur leurs moyens et leur situation particulière. Les Gouverneurs qui ont obtenu des distributions de blé pour leurs provinces, seront tenus de faire le rapport des principes qu'ils ont suivis dans le partage, et d'y joindre la liste de ceux auxquels, par la suite de ces principes, ils ont accordé les secours. Vous pouvez représenter aux Gouverneurs que le but principal des recherches que je ferai moi-même, est de connaître jusqu'où chacun d'eux a répondu

à ma confiance; s'ils n'ont ni negligé les intérêts de la couronne, ni exercé ses droits avec la ruine des vrais pauvres; quelle utilité je puis encore espérer de leurs services, et quels moyens je devrai enfin prendre dans l'avenir pour assurer les droits et le bien de l'État. Il sera peut-être nécessaire de leur rapeller à cette occasion, que dans les circonstances présentes on ne peut remédier tout d'un coup à ce qui a été long-tems negligé; que dans une année de famine, les redevances ne doivent pas être pressées par la voie d'exécution; qu'ainsi les rapports que vous exigez doivent présenter le tableau précis de la situation actuelle, et que toute autre manière d'agir me donnerait un plus grand mécontentement. L'ordre dans les comptes et dans les perceptions soulage le pays, et c'est là le véritable avantage que je cherche préférablement au gain du trésor public. Vous savez vous-même quels sont les Gouverneurs de provinces, auprès desquels ces réflexions seraient moins nécessaires, et vous connaissez trop bien ma manière de penser pour ne pas sentir la juste distinction que je fais entre ceux sous lesquels ces désordres ont eu lieu, et ceux qui les ont

trouvés en commençant leur administration. J'écris au Sénateur HERMANSON, sur les démarches que j'attends du Conseil de la chambre rélativement à ces affaires. Sur ce je prie Dieu etc.

6.

Parme le 27 Avril 1784.

Monsieur le Comte DE WACHTMEISTER! J'ai à vous remercier de votre lettre en réponse à la mienne du mois de février, et je suis bien aise que le Sénat ait été content de ma remarque. Pour ce qui regarde le paysan PIERRE, je trouve que ses expressions ont été proférées dans un mouvement de colère et dans l'instant de l'émotion que lui causait le payement de l'amende, que ses propos indiscrets contre l'ordonnance lui avait attirée. Je serais content de laisser tomber cette affaire et de lui pardonner; mais comme il demeure dans un canton inquiet, et que je suis trop éloigné pour juger si ses discours ne sont que les vains propos d'un seul paysan, qu'en ce cas on peut mépriser, ou si ce mépris pourrait être taxé de faiblesse par le peuple qui les a écoutés, je remets à

votre jugement d'agir en cette affaire comme vous le trouverez convenable. Je le fais avec d'autant plus de sécurité, que je le laisse aux soins d'une personne aussi sensible pour ses concitoyens que moi-même, mais qui réunit à cette qualité la fermeté nécessaire qui seule maintient l'ordre et la tranquillité dans l'État. Je prie Dieu etc.

7.

Versailles le 8 Juin 1784.

Monsieur le Comte DE WACHTMEISTER! Je suis très content de ce que vous avez fait à l'égard de la feuille périodique: *le nouveau censeur.* Depuis que l'auteur et l'imprimeur ont promis de se corriger, il vaut mieux laisser tomber toute l'affaire, d'autant plus qu'une plus longue recherche ne ferait qu'exciter la curiosité de lire un papier, qui par son peu de mérite sera déjà sûrement oublié. Mais s'ils continuent tous deux dans le même esprit, vous les soumettrez à la rigueur des lois. Je prie Dieu etc.

8.

Au Camp de Lilolaïs
le 22 Juin 1785.

J'ai reçu plusieurs de vos lettres, auxquelles je répondrai de bouche quand j'aurai le plaisir de vous voir, mon cher Comte. Maintenant je me hâte seulement de vous donner mon approbation sur ce qui regarde l'imprimeur Brodin. Le mémoire du Conseil de commerce est une affaire d'État, et n'appartient nullement aux libertés accordées à la presse; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il paraît extraordinaire qu'un mémoire que le Conseil même jugeait si secret qu'il ne pouvait passer par la voie ordinaire de l'expédition, et qui fut remis au Président pour m'être présenté par le Secrétaire d'État dans mon propre Conseil, se trouve entre les mains d'un imprimeur, sans que le Conseil de commerce croie pouvoir en défendre la publication. Tout cela paraît entièrement cousu de fil blanc, et que l'auteur rempli de fiel, en répandant son humeur contre le gouvernement, et tirant les marons du feu avec la patte du chat, n'a voulu que mettre l'imprimeur en avant pour se cacher lui-même. Je veux en conséquence

que vous fassiez des recherches pour savoir comment ce papier a pu tomber en des mains étrangères, et que vous fassiez punir celui qui en a été la cause; car si l'on n'oblige pas les départemens à conserver ce qui doit être tenu secret, il sera impossible de gouverner l'État. Je pars demain, et j'espère vous trouver en bonne santé la semaine prochaine.

9.

Stockholm le 21 Novembre 1785.

Monsieur le Comte DE WACHTMEISTER! Le Prince DE HESSENSTEIN m'a annoncé qu'il avait trouvé dans ses papiers un acte du Roi FRÉDÉRIC, par lequel Ekolsund lui était donné comme fidéi-commis, et que par cet acte, qu'il dit être authentique, la vente qui en a été faite il y a 36 ans, devient illégale, et qu'il se croit en droit de réclamer cette terre. Il est bon d'examiner la validité d'une pareille donation. Ne voulant pas qu'on puisse m'accuser d'injustice, et regardant comme mon premier devoir de rendre justice à tous mes sujets, j'ai écrit au Prince DE HESSENSTEIN, que

je nommerai deux Seigneurs de ma Cour pour examiner, conjointement avec deux personnes qu'il choisirait de son côté, les actes par lesquels il prétend réclamer Ekolsund comme fidéi-commis, et pour en assurer la validité ou l'invalidité. C'est pourquoi je vous prie, Mr. le Comte, de vous charger de cette besogne conjointement avec le Baron DE RUUTH. La confiance que j'ai en vos lumières et en votre justice m'est un sûr garant que vous verrez aisément, si le Prince DE HESSENSTEIN est fondé ou non dans sa prétention. C'est donc uniquement la validité de la donation du fidéi-commis que je vous prie d'examiner. S'il s'offre d'autres questions dans le courant de l'examen de cette affaire, je crois qu'il est plus simple de les déférer aux tribunaux ordinaires, auxquels dans mes affaires de cette nature je me crois soumis comme le moindre de mes sujets. Alors vous aurez soin que les tribunaux se tiennent à la loi, sans acception pour ma personne, et vous ferez rendre prompte et exacte justice à qui il appartiendra. Sur ce je prie Dieu etc.

10.

Helsingfors le 23 Juillet 1788.

Mon Cousin! J'ai reçu votre lettre du 15 juillet, et je vous en remercie beaucoup. Vous ne pouvez pas douter, mon cher Comte, de la tendre part que je prends au sort de vos frères. Nous l'ignorons encore en ce moment. J'ai envoyé un parlementaire à Revel avec une lettre à l'Amiral GREIGH, pour en obtenir des informations. Je souhaite bien sincèrement de recevoir de bonnes nouvelles des Comtes CLAS et HANS. Je me rends demain à l'armée, et suis avec une constante amitié etc.

11.

En Août 1788.

C'est avec un plaisir bien sensible, mon cher Comte, que je puis enfin vous apprendre avec certitude que vos deux frères sont vivans et en bonne santé. Le Comte CLAS, à ce que l'on dit, a été très légèrement blessé; le Comte HANS ne l'a pas été du tout. Il n'y a eu qu'un seul officier tué sur le vaisseau, qui s'appelait BROMAN. Ces nouvelles sont sûres: c'est l'Ami-

ral GREIGH qui les a données au Duc. La flotte russe croise devant Sveaborg; mais je ne crois pas que les côtes de Stockholm en aient à craindre quelque chose, puisque, en ce cas, les ennemis abandonneraient sans doute ce golfe à ma flotte, qui pourra bientôt sortir. Au reste la flotte russe ne pourrait causer que peu d'alarmes; si elle entrait dans les parages de Stockholm, elle risquerait de s'y trouver enfermée par la nôtre. Il serait cependant utile de prendre des mesures avec le Baron CHARLES WACHTMEISTER et le Grand-Gouverneur pour la sûreté de la capitale et d'Oxdjupet, contre un coup de main, qui est tout ce qu'on pourrait avoir à craindre. Ces précautions doivent cependant se prendre sans précipitation, et avec la prudence de ne pas jeter de la terreur à Stockholm, mais bien d'y exciter la haine contre l'ennemi plutôt que le découragement. Ce sont de ces choses qu'on ne peut pas prescrire, et qui doivent être soigneusement réfléchies. Je souhaite, mon cher Comte, que vous passiez des jours plus agréables et plus heureux que les miens. Votre attachement pour moi et mon amitié pour vous sont aussi constans que le courage avec lequel je ne

désespérerai jamais du salut de la patrie. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin etc.

12.

En Août 1788.

Mon cher Comte! Vous trouverez dans l'incluse ma réponse au Sénat. Par une de mes dernières lettres vous aurez vu que j'avais prévu la frayeur, que la nouvelle de l'apparition de la flotte ennemie devait causer en Suède, et que je croyais en même tems qu'elle ferait plus de peur que de mal. Je suis encore confirmé dans cette idée. Elle reste entre Revel et Sveaborg dans une parfaite inaction, elle n'a pas même jusqu'ici bloqué Hangö-udd, et les ouragans de l'équinoxe la forceront à quitter le golfe. Reste à savoir si elle ira joindre la flotte danoise, ou si elle restera à Cronstadt. La flotte qui croise dans la mer du Nord est plus inquiétante; mais dès que celle du golfe de Finlande rentrera à Cronstadt, la mienne pourra se rendre dans la mer du Nord. En attendant, ce sont les préparatifs des Danois qui doivent exciter la plus grande attention en Suède. Je crois qu'il faut échauffer les esprits et

la haine nationale, tandis que moi je ferai tout mon possible par mes négociations pour retenir le ministère danois. Mais pour des rassemblemens de troupes il faudra, je crois, les retarder le plus long-tems possible 1° par rapport à la dépense; 2° parcequ'elles consommeront trop tôt les magasins, et 3° parcequ'elles resteront inactives, et que c'est la chose la plus pernicieuse pour l'esprit des Suédois. Mais il faut encourager les provinces et les villes à lever de l'infanterie. C'est ce qui nous manque le plus, et il faut faire sentir au marchand, que si nous avons la guerre avec le Dannemark, on distribuera des lettres de marque pour faire des prises, ce qu'on ne peut faire avec la Russie qui n'a pas de marine marchande. Bien des raisons ont contribué aux désordres qui règnent ici; mais la principale source en est dans les intrigues et les cabales de la Russie elle-même. Je me réserve de vous en parler un jour, quand j'aurai le plaisir de vous voir; en attendant je vous prie de ne pas trop vous inquiéter: tout n'est ni désespéré, ni dans un état si fâcheux qu'on n'y puisse remédier. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît etc.

13.

*Au Camp de Likala
le 6 Juillet 1789.*

Mon Cousin! Depuis que Mr. de Sprengtporten marche ouvertement avec l'ennemi, et qu'à l'attaque de Puhmahsalmi le 19 juin dernier, il a été blessé en combattant contre mes troupes, je crois qu'il est tems que l'officier public, chargé par les plus anciennes lois du royaume de poursuivre les traitres à la patrie, remplisse son office. Je vous écris celle-ci pour vous charger de donner vos ordres en conséquence, pour qu'il soit flétri par une sentence publique du tribunal compétant, et qu'on lui fasse son procès. Pour ce qui concerne le baillif du Comte Axel Löwen, c'en est assez pour moi qu'il s'en soit rendu garant, pour que l'affaire puisse tomber. Je souhaiterais que tout le monde eût autant de noblesse de caractère que le Comte Axel Löwen; sa parole me suffit. J'espère que vous vous portez bien, mon cher Comte, et que vous ne doutez jamais de ma tendre et constante amitié. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin etc.

14.

Au Camp de Värälä
le 26 Juillet 1789.

Mon Cousin! J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez les plaintes qui ont été portées rélativement à la prise d'un vaisseau hollandais. Je suis instruit par mes nouvelles, que l'officier dont j'ignore le nom, a commis des violences indignes de son caractère envers le batelier et l'équipage. Mon intention est que vous fassiez ordonner par la régence qu'on mette cet officier aux arrêts, qu'on instruise son procès au plutôt, et qu'on rende le vaisseau pour satisfaire la république. L'article du soufre et du salpètre peut être sujet à des discussions. C'est une munition de guerre; en rendant le vaisseau, et en punissant l'officier, on peut payer la charge de ces marchandises. Je vous prie d'en conférer avec le Comte DE DÜBEN et les Secrétaires d'État RUUTH et FRANC; mais il est nécessaire de satisfaire la république. J'approuve très fort que l'on n'emploie ni contrainte ni violence pour les enrôlemens. La presse des matelots en Angleterre est une chose monstrueuse. Je rejette absolu-

ment ce moyen. Vous pouvez l'annoncer à la Régence. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin etc.

15.

Lovisa le 21 Septembre 1789.

Mon Cousin! J'ai à vous remercier de votre lettre du 12, et des procès verbaux que vous m'avez envoyés. Je n'y entends rien, mais il me semble que le tribunal est bien partial. Il refuse toutes les demandes du Contre-Amiral jusqu'à différer d'entendre ses témoins; plusieurs même sont morts dans ce délai. Depuis que H ... est membre de la commission, les choses iront mieux. Je n'ai aucune nouvelle de la grande flotte; la petite flotte est enfin en état. Je la vois en ce moment de ma fenêtre, qui sort à pleines voiles. Celle du Prince DE NASSAU doit être furieusement maltraitée; elle reste toujours au même endroit. Le Conseil de guerre a prononcé unanimement l'arrêt de mort contre le Général K.... Voici la requête qu'il m'a adressée. J'ai ordonné à BERGENHEIM de vous envoyer l'arrêt. Marquez-moi ce qu'il faut faire vu les circonstances du tems, la subordination,

la similitude de l'affaire avec celle du Contre-Amiral, et l'égard dû à la voix du peuple. Pour moi je suis impassible comme la loi, et ce n'est que le bien public que je cherche. La mort de l'Amiral Bing rendit les Anglais victorieux dans la guerre de 1756 contre la France. Celle du Comte de Lewenhaupt causa la molle conduite de nos Généraux en Poméranie. Voilà bien des raisons pour et contre. Celle de respecter la voix du peuple m'en est une bien grande dans un moment où la sûreté du royaume et la mienne dépendent entièrement de son attachement et de son zèle. Voilà sur quoi il faut peser le pour et le contre. Les amendemens et les peines de mort tiennent aux règles juridiques que je ne connais pas dans toute leur étendue. C'est sur tout cela que je vous consulte, et je ne prononcerai rien avant d'avoir votre réponse. *) Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin, en sa sainte et digne garde etc.

16.

*) La vie conservée à cet officier général prouve le sens de la réponse du Drotzet.

N. de l'Ed.

16.

Sackjärfvi le 25 Avril 1790.

Je suis bien aise, mon cher Comte, que les Comtes DE WACHTMEISTER aient eu la liberté de retourner en Suède, et que votre vieux père et vous jouissez du plaisir de les revoir. Aussitôt que le Comte CLAS sera revenu, je vous enverrai un constitutorial pour le recevoir Commandeur de l'Ordre de l'épée. Il est Contre-Amiral *in petto;* mais tant qu'il a été prisonnier, sa nomination n'a pu être déclarée. Le Brigadier BERG et le Lieutenant-colonel VAN DER VLIET pourront recevoir l'ordre de venir de Falun à Stockholm, où je recommande qu'ils soient reçus avec beaucoup de politesse, et qu'on leur rende le séjour agréable. Vous leur annoncerez de ma part, que je les laisse libres sur leur parole, aux mêmes conditions qui ont été accordées à vos frères. On leur donnera ensuite un officier qui les accompagnera par le pays à Copenhague. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin, en sa sainte et digne garde etc.

17.

Valkiala le 1 Mai 1790.

Je ne vous écris que deux mots, mon cher Comte. Votre frère, le Comte GUSTAVE, ne court pas le moindre danger de perdre le bras; il pourra dans 6 à 8 semaines être parfaitement rétabli. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, car j'ai de la peine à me passer de lui. Son activité, son courage et son talent sont hors de doute. Je vous prie de préparer sa femme à ces nouvelles. Pour moi, mon cher Comte, je suis au désespoir que mes victoires soient toujours mêlées d'accidens fâcheux pour vous: ne souhaitant rien tant que de vous voir content et heureux. Sur ce je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin etc.

18.

Valkiala le 2 Mai 1790.

Je reçois dans ce moment un courrier du Baron D'ARMFELT avec le billet ci-joint que je vous envoye, Monsieur le Comte. Il faut avouer que les Russes n'ont pas été heureux cette semaine-ci, où leurs deux meilleurs Généraux, le Prince d'Anhalt-

Bernbourg et DENISOW ont été battus dans l'espace de 12 heures. Il me paraît que cela pourrait être inséré dans nos papiers publics sous le titre d'extrait d'une lettre particulière du Roi au Drotzet, et ensuite celle d'ARMFELT, traduite en suédois. Le Comte GUSTAVE se porte bien d'après les circonstances; il est habillé, dîne avec moi, et se promène. Je vous prie de ne pas vous inquiéter de sa santé; j'espère que dans six semaines tout sera passé.

19.

Borgo le 8 Mai 1790.

Vous trouverez dans l'incluse, mon cher Comte, la rélation de ce qui s'est passé depuis mon dernier courrier. Vous voudrez bien la faire imprimer dans les papiers publics. Le mal qui s'est fait est venu de trop de sécurité de la part de SVEDENHJELM, et cela a dérangé les avantages que j'avais acquis. Aujourd'hui le mal est presque réparé. Il est seulement fâcheux que cela aît coûté la vie à tant de braves gens. Je m'embarque demain matin sur la flottille, et j'espère, par quelque coup d'éclat, réparer la faute de mes Généraux.

Les forces navales de l'Impératrice ne sont pas encore en état, et je veux en profiter. Je n'ai aucune nouvelle de mon Frère. Le vôtre a été transporté à Lovisa, où je l'ai fait accompagner par SALOMON *). Dieu veuille que la fatigue ne fasse pas trop de mal à sa blessure. Adieu, mon cher Comte. Je vous embrasse de tout mon cœur.

20.

Le 18 Mai 1790.

Mon Cousin! Le Major KLUGATSCHEFF que j'ai fait moi-même prisonnier à la bataille du 15, et qui défendit le vaisseau *Sällan värre,* avec une valeur et une conduite distinguées, vous remettra celle-ci. C'est un officier de mérite que je souhaite qu'on traite avec distinction. Je lui ai permis de rester à Stockholm, et vous voudrez bien avoir soin qu'il soit content. Sur ce je prie Dieu etc.

21.

Au Camp de Värälä
le 20 Août 1790.

MÖLLERSVÄRD, qui vous remettra cette

*) Premier médecin du Roi.

lettre, pourra le mieux vous informer, mon cher Comte, de tout ce qui s'est fait ici. Maintenant nous avons la paix, et une bonne paix. Je ne doute pas de la part que vous y prenez. Les traités d'Åbo et de Nystadt, qu'on citait toujours pour que la Russie pût s'immiscer dans nos affaires intérieures, sont entièrement abolis, et la Suède recouvre enfin son indépendance et sa gloire qu'elle perdit à la mort de Charles XII. Je ne sais pas quand je pourrai revenir à Stockholm; j'ai beaucoup à faire ici. En attendant j'ai chargé Möllersvärd de vous dire tout ce qu'il sait. Dieu vous bénisse!

22.

Spa 1791 sans date.

Mon Cousin! J'ai reçu vos deux lettres qui m'annoncent la mort du Sénateur Charles Sparre. Quoique je dusse m'attendre depuis long-tems à cet événement, je n'en sens pas moins la perte d'un homme qui avait des qualités si propres à la place qu'il occupait, à qui la ville de Stockholm doit l'ordre et la sûreté qui y règnent, et ses embellissemens. J'ai été fort inquiet d'ap-

prendre que vous avez été incommodé à Haga chez mon Fils; mais comme on ne m'a rien mandé depuis, et que c'est par Ekstedt que je sais que vous avez été malade, je me flatte que cet accident n'a pas eu de suites. J'ai signé et renvoyé les expéditions que vous m'avez fait remettre. Il fait ici le tems le plus affreux du monde et un froid abominable. Les bains me font un bien infini. Pour les eaux, je les ai prises huit jours, et elles m'étaient aussi fort salutaires; mais les malheurs du Roi de France m'ont fait une si vive impression qu'il a fallu les interrompre. Je vous prie de vous bien conserver, et d'être persuadé de toute l'amitié avec laquelle je prie Dieu qu'il vous aît, mon Cousin, en sa sainte et digne garde, étant etc.

A Mr. VINGÅRD, *Évêque de Gothembourg.* *)

Stockholm ce 28 Février 1785.

Très Révérend! C'est avec bien de la peine que j'ai reçu par votre lettre du 23 de ce mois, la nouvelle de la maladie dangereuse du Général Comte DE SALZA. J'ai pourtant vu avec joie, que ce digne homme vit encore, pendant qu'à Stockholm on a répandu depuis huit jours le bruit de sa mort. Vous connaissez trop bien, Monsieur l'Évêque, mes sentimens, pour n'être pas convaincu de mes tendres soins pour sa veuve, en cas que Madame DE SALZA aît le malheur de le devenir. Un homme qui s'est fait tant estimer dans le service militaire, dont l'attachement pour moi et pour la patrie a paru avec tant d'éclat, qui posséda presque seul ma confiance entière à la révolution de 1772, qui a eu l'honneur de porter le bâton de Maréchal de la Diète, et qui tint le Prince Royal sur les fonds de baptême, a trop de titres à mon estime

*) Traduction.

pour n'être pas convaincu de mes sentimens envers ceux qu'il laisse après lui, et ces titres sont si grands que mes soins particuliers pour sa veuve lui seront plus utiles que la vente du régiment dont elle serait, peut-être, obligée d'abandonner la somme à des créanciers. Je désire, Monsieur l'Évêque, que vous offriez ces consolations au malade avec tout le ménagement que les circonstances, sa situation et ses forces pourront exiger. Mais ce que je vous recommande avant tout, c'est de lui exprimer la tendre part que je prends à tout ce qui le regarde, ma douleur de le perdre, et le prix que j'attacherai toute ma vie à son dévouement pour moi et aux services qu'il m'a rendus. Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRES
à Mr. le Comte DE GYLDENSTOLPE.

1.

Stockholm le 16 Janvier 1764.

Je suis véritablement très fâché de vous avoir querellé, mon cher Comte, sur la longueur de votre absence, depuis que j'en sais la cause, et je serais au désespoir de vous faire manquer aux égards qu'on doit à un vieux père malade et aussi respectable que tout le monde me dépeint le vôtre. Je suis aussi pénétré de la peine que vous me témoignez, que du juste motif qui vous retient. Votre amitié m'est bien chère, et me le devient tous les jours davantage. Faites bien mes complimens à votre père. Je ne le connais point, mais il suffit que vous lui apparteniez pour qu'il aît des droits à mon estime. Soyez donc assuré que quelque peine que votre absence puisse me causer, je la souffrirai volontiers, si je puis par-là vous assurer de l'estime et de l'amitié avec lesquelles je suis etc.

P. S. Faites bien mes complimens à Madame DE GEER et à ses aimables filles, et dites-leur que je compte dîner après-demain à Väsby, où je ne regretterai que leur présence.

2.

Örebro le 22 Octobre 1766.

Mon cher GYLDENSTOLPE! Je vous félicite de la naissance de votre fille, et je me flatte que vous êtes trop persuadé de la part que je prends à tout ce qui vous regarde, pour n'être pas assuré du plaisir avec lequel j'ai reçu cette nouvelle. À la vérité je vous aurais plutôt souhaité un fils; c'eut été pour le Roi un fidèle sujet; ils sont assez rares dans le tems où nous vivons, mais cela sera pour une autre fois. Grondez cependant un peu votre aimable épouse de sa méprise, et ajoutez-y bien mes complimens sur son heureuse délivrance. Je suis bien fâché que votre belle-mère ne vienne pas à mes noces, d'autant plus que c'est sa mauvaise santé qui l'en empêche. Je me flatte pourtant qu'elle sera rétablie, et j'espère encore la voir. Adieu, mon cher Comte. Trouvez-vous à Drottningholm, où

je serai samedi; mais n'ayez pas l'air de m'attendre avant le lendemain, voulant avoir le plaisir de surprendre le Roi et la Reine. Je suis avec mes sentimens accoutumés, mon cher STOLPE *), votre etc.

3.

Billet.

Stockholm le 18 Mai 1767.

Faites-moi savoir si Leurs Majestés viennent diner ou souper à Carlberg. Si le Roi compte venir diner, faites ensorte qu'on n'arrive pas avant deux heures, puisque nous ne partons d'ici qu'à une heure et demie. En cas que la Reine amène toutes ses dames, nous avons arrangé de petites tables. Je n'ai invité que les deux Comtesses FERSEN, RIBBING, GYLDENSTOLPE et BRAHE avec Madame DE LIEVEN, et nous avons en hommes HERMANSON, HESSENSTEIN, ADELCRANTZ et les Comtes FERSEN. Renvoyez-moi le coureur au plutôt, et faites souvenir BEYLON qu'il m'a promis de venir souper à Carlberg.

*) Abréviation familière du nom du Comte DE GYLDENSTOLPE.

N. de l'Éd.

4.

Bruxelles le 1 Avril 1771.

Vous me connaissez trop, mon cher Comte, pour ne pas vous imaginer tout ce que j'ai dû ressentir à la perte que nous venons de faire par la mort du feu Roi. Je conçois combien vous en avez été frappé et touché par l'amitié qu'il avait pour vous, et par celle que vous aviez pour lui. Je vous prie, mon cher STOLPE, de croire que vous me trouverez le même pour vous dans tous les tems: il est si heureux pour ceux que le sort fait rois, d'avoir un véritable ami, qu'ils ne peuvent assez l'apprécier: j'ai ce bonheur en vous, et je vous assure que je tâcherai de le conserver par mes sentimens à votre égard. Faites bien mes complimens à votre digne épouse et à la nouvelle belle-sœur qui, sans doute, est chez vous encore. Vous en ferez de même au Comte et à la Comtesse STRÖMBERG, si vous les voyez. Je presse mon retour en Suède. Adieu mon cher Comte. Vous connaissez ma main et mon cœur; ainsi j'abrège des complimens qui entre nous sont inutiles.

5.

Apostille dans une lettre du Roi au Comte de Stenbock.

Ulricsdal ce 7 Avril 1777.

Je n'ajouterai que deux mots, mon cher Stolpe, à ce que Bock [1]) vous a dit, pour vous assurer que le tournoi n'est pas la raison qui l'empêche de venir à Gefle pour tenir la revue du régiment de votre province. Le tournoi se fera dans les derniers jours de mai, et comme je ne crois pas qu'il veuille tournoyer plus long-tems que nous autres, il pourrait facilement se trouver pour le 9 de juin à son régiment. Mais il a pour ce tems là d'autres affaires qui me concernent [2]), qui vous étonneront, que vous approuverez et que cependant je ne peux pas vous dire. C'est pourtant une chose fort simple, c'est une chose fort rare, c'est une chose fort curi-

1) Abréviation du nom du Comte de Stenbock.
N. de l'Éd.

2) Ce secret était le projet du voyage du Roi en Russie, qui eut lieu quelque tems après, et où le Comte de Stenbock suivit Sa Majesté. Le Comte de Stenbock était Colonel du régiment de Helsingland.
N. de l'Éd.

euse, fort remarquable, qui surprendra bien des gens et les rendra pénaulds. Je ne peux rien vous dire de plus a présent; mais je veux que l'envie de deviner cette affaire vous donne quelques distractions sur votre chaise curule où vous jugez vos provinciaux. Adieu mon cher STOLPE. Je vous aime bien. J'ai eu encore une visite hier de cette maudite fièvre. Je l'ai très fort priée de ne pas revenir, et si elle revient encore demain, il faudra la chasser avec le quinquina.

6.

Drottningholm le 9 Septembre 1778 *).

J'ai cru nécessaire d'écrire une pareille lettre à vos confrères, et quoique je sache bien que, connaissant mes sentimens sur les anciens partis, celle-ci est superflue pour vous, j'ai pourtant voulu vous l'envoyer, pour que vous soyez instruit de ce que je mande aux autres Gouverneurs. Les opinions, grâces au Ciel, sont tellement changées depuis six ans qu'on serait bien

*) Écrit de la main du Roi sur une lettre officielle et circulaire à tous les Gouverneurs de province.

embarrassé de savoir qui on devrait accepter ou exclure sous ces anciens noms de Bonnets et de Chapeaux. Cette nouvelle Diète va faire entrer les choses et les esprits dans un ordre nouveau, que nous ignorons encore nous-mêmes, et que nous ne connaitrons qu'après la fin de la Diète.

7.

En Janvier 1780.

Voyez, mon cher Comte, ce que je viens d'apprendre de Paris, et la nouvelle de la mort de votre beau-frère ANTOINE DE GEER. J'en suis au désespoir. Voyez ce que vous pouvez dire à votre belle-mère. Je vous prie de me faire savoir, si je ne l'incommoderais pas en allant la voir. Je suis aussi affligé qu'elle, et je crois trouver de la douceur à voir la mère de mon pauvre ami. Mandez-moi un oui ou un non;

8.

Carte d'invitation de la main du Roi à son retour d'Italie en 1784.

Mr. le Duc de Gripsholm a l'honneur de rappeler à Mr. le Comte de Forsby, qu'il

l'attend depuis huit jours, et que son appartement est marqué. Il espère que le Comte de Forsby voudra bien venir dans son château, qui a comme celui de Thunder-ten-trunck des portes et des fenêtres.

9.

Åbo le 29 Novembre 1789.

Je vous ai fait répondre, mon cher Comte, par le Drotzet, n'ayant pas eu le tems de vous écrire. Je vous suis bien obligé des nouvelles que vous me donnez de mon Fils, qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Mes incommodités se calment, et la douceur de la saison est un phénomène tout-à-fait extraordinaire pour ces climats. Les Russes, comme vous savez, ont quitté Porkala, et pour la flotille du Prince DE NASSAU, il l'avait si bien arrangée aux journées du 24 août et 1 septembre, que malgré toutes les belles rélations, les Russes sont hors d'état de rien effectuer. STEDINGK reste toujours dans leur pays, où il prend ses quartiers d'hiver. J'ignore quand je partirai d'ici, et je m'occupe des arrangemens

pour

pour la prochaine campagne. Étant heureusement à couteau tiré avec toute ma société, depuis la dernière Diète, rien ne me donne de l'impatience de retourner. Je dis heureusement, car c'est un service que ces belles dames m'ont rendu. Je devrai ma réputation à leur inimitié:

Mon bonheur m'eut perdu. Mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.

et je n'aurais jamais supporté avec autant de patience l'ennui de ce pays, si j'avais eu à regretter les douceurs de cette société de femmes charmantes et d'hommes aimables dont j'étais entouré, et dont par une illusion aussi douce que trompeuse je croyais être aimé. Leur haine et leur injuste déchaînement m'ont rendu mon devoir doux et aisé à supporter, en me faisant du travail une nécessité et un asile contre l'ennui. Ne pouvant vivre agréablement dans cette vie, j'ai souhaité de vivre honorablement dans l'histoire, et tous mes efforts s'y sont tendus. Je sais bien qu'il viendra un tems où ces belles dames et cette même société regretteront les beaux jours passés, qu'elles voudront se raccommoder; mais il sera pour lors trop tard, l'habitude de la

séparation sera contractée, et vous savez, mon cher STOLPE, ce que c'est que l'habitude pour moi. Voilà toute une dissertation que je vous ai faite sans y penser. Adieu. J'espère vous revoir en bonne santé. Vous ne doutez pas de ma tendre amitié.

10.

Valkiala le 2 Mai 1790.

Voici, mon bon et cher ami, l'enfant prodigue que je vous renvoye; dès que j'ai vu que vous aviez consenti à ce qu'il fut votre gendre, je n'ai attendu qu'un moment favorable pour vous le remettre. Dieu m'a donné la victoire; c'est à moi d'immoler mes ressentimens particuliers, et vous qui me connaissez depuis mon enfance, vous savez qu'il est bien plus doux pour mon cœur de pardonner que de punir. Puisse STJERNELD faire le bonheur de votre fille, aussi vrai que je lui pardonne de tout mon cœur les peines qu'il m'a causées. Vous voir heureux et vous embrasser en vous portant une bonne paix, voilà tout ce que je souhaite. Adieu. *)

*) Cette lettre fut rendue au Comte DE GYLDENSTOLPE par le Baron DE STJERNELD lui-même, qui avait été

11.

Valkiala le 18 Mai 1790.

Je vous ai envoyé l'autre jour l'enfant prodigue. Je vous envoye aujourd'hui le bon enfant, votre fils aîné. J'ai imaginé que cela vous ferait plaisir de le revoir, et comme il fallait un officier qui portât les trophées et les pavillons, je l'ai chargé exprès de cette besogne. Avouez que voilà une campagne qui commence bien. Mon Frère bloque la flotte de Revel; dans peu vous entendrez de mes nouvelles. Adieu, mon cher Stolpe, je finis en vous embrassant, mais je tombe de sommeil.

12.

Amphion à l'ancre à Svensksund le 23 Mai 1790.

Jamais, mon cher Stolpe, je n'eus tant d'envie d'être invisible et de me trouver près de vous qu'au moment de l'arrivée du Baron de Stjerneld, et j'avoue que je me faisais une joie secrète de votre sur-

arrêté à la Diète de 1789, et remis en liberté, sans que le Comte de Gyldenstolpe en fut prévenu. *N. de l'Ed.*

prise. Celle de la clique n'a pas, sans doute, été moindre, et j'aurais voulu être dans un coin parmi eux pour savoir ce qu'on aura dit. Voilà donc cette révolution de 1789, qui devait par l'animosité être si sanglante et si terrible, terminée sans aucune aventure: tout le monde se trouve sur ses jambes, et ils n'ont conservé que la honte d'avoir fait des efforts inutiles et contraires au véritable bien de l'État, pour affermir encore davantage l'autorité royale qu'ils avaient voulu détruire. Qu'ils comparent ce qui s'est passé ici, et ce qui se passe en France, et qu'ils jugent, qui a rendu un service plus véritable à sa nation, et qui a mieux vu, ou ma fermeté inflexible, ou la bonté facile et faible de Louis XVI. Vous me parlez de paix, mon cher Comte. Personne ne la désire plus que moi. Je suis plus ennuyé de la guerre que vous ne sauriez croire, et encore une journée comme celle du 15 mai, la paix pourra bien avoir lieu. J'allais tenter l'aventure de chercher mon bon ami le Prince de Nassau; mais ne voila-t-il pas un vent contraire et fort, qui me fait rester ici malgré moi. Il faut bien qu'il passe, puisque tout passe, et alors j'irai à sa rencontre.

La flotte est devenue si audacieuse qu'elle ne demande qu'à combattre. Le Général Pauli a eu deux belles affaires le 19 et lé 20. Vous en verrez les détails dans les papiers publics de Stockholm. Le commencement de la campagne a été bien vif, et je ne vois pas comment des deux côtés on pourra la soutenir avec la même vivacité jusqu'à la fin. Les ennemis doivent avoir perdu beaucoup de monde, tant en morts que blessés et prisonniers, dans les différentes affaires qui ont eu lieu depuis cinq semaines; mais la perte de leur petite flottille est sans doute la plus essentielle qu'ils aient faite. Adieu, mon cher Comte. Embrassez mon Fils de ma part *). Dans peu vous aurez des nouvelles.

P. S. Laissez mon Fils composer seul ses lettres, sans qu'on l'aide. Je suis curieux de voir comment il s'y prendra. Promettez-moi cela: qu'il barbouille tout ce qui lui passe par la tête. Voici une lettre pour lui. Je lui confie un prétendu secret, sur lequel je lui demande son avis, en lui recommandant fort de le cacher et de ne consulter personne pour la réponse. Mandez-moi comment il s'y prendra.

*) Le Comte de Gyldenstolpe était Gouverneur du Prince Royal.

13.

Svensksund le 8 Juillet 1790.

STJERNELD, après avoir fait une quarantaine à Lovisa, m'est venu voir ici, ou pour mieux dire, c'est moi qui suis allé au devant de lui, et pour cela j'ai fait comme le disent les anciennes chroniques: j'ai passé par le feu. Vous voyez, mon cher Comte, que c'est être plus qu'aux petits soins. Badinage à part, je l'ai trouvé fort bien, et je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu, ayant été traité comme votre gendre. Il vous dira le terrible feu que nous avons essuyé à la manœuvre hardie et courageuse, par laquelle nous avons forcé la flotte ennemie. Me voilà encore à Svensksund, où j'attends une attaque qu'il faudra bien recevoir. La guerre n'est qu'une suite continuelle de succès et de disgrâces. Dieu veuille nous procurer la paix! Mon Frère a été blessé. On m'assure que c'est légèrement, mais j'en suis toujours fort inquiet. STJERNELD, qui passera par Helsingfors, pourra vous en donner des nouvelles plus sûres. Adieu, mon cher Comte. Je ne veux pas retenir plus long-tems votre gendre futur; les amoureux

n'ont pas de patience, et je suis fâché de l'avoir fait déjà attendre si long-tems de toutes les manières. Ma lettre n'est pas gaie, il faut espérer que la prochaine le sera davantage. La constance et la fermeté sont les devoirs de ma place, et je tâche de m'en armer autant que je le puis. Adieu, mon cher STOLPE; je vous embrasse de tout mon cœur.

A Mr. le Baron DE STJERNELD.

Valkiala ce 2 Mai 1790.

Je viens dans ce moment de rendre de solennelles actions de grâces au Dieu des armées, qui m'a fait vaincre les ennemis de l'État; je reconnaîtrais mal les grâces dont il vient de me combler, si je ne pardonnais sincèrement à mes ennemis personnels, et je suis trop convaincu de l'attachement de la nation, pour craindre qu'elle puisse être séduite. En me vouant entièrement à la cause publique, j'ai renoncé à ma société; elle ne troublera plus mon repos. Vous êtes libre; en présentant l'ordre ci-joint, on vous remettra en pleine liberté *). Je n'y mets aucune condition: je souhaiterais pourtant de ne point compter parmi mes ennemis le gendre du Comte DE GYLDENSTOLPE. Allez en diligence surprendre agréablement votre prétendue, qui ignore absolument le plaisir qui l'at-

*) L'ordre du Roi pour la délivrance fut remis au Commandant de Varberg par le prisonnier même.
N. de l'Ed.

tend; j'en sens un sensible de finir son affliction. Voici une lettre pour votre beaupère. Personne ne sait votre délivrance, et puisque les circonstances et vos fautes m'ont forcé, malgré mon naturel, de sévir contre vous, je veux aussi me consoler de la peine que j'ai eu à être si long-tems sévère, en vous persuadant que vous ne devez qu'à moi seul votre liberté. Vous pourrez me faire votre cour, si vous le souhaitez. Le parti que vous prendrez décidera dorénavant mes sentimens pour vous, et vous fera regarder comme le gendre et fils *) d'anciens et bons amis, ou simplement comme le Baron DE STJERNELD. Sur ce je prie Dieu etc.

*) Le feu Felt-Maréchal, père du Baron DE STJERNELD, aujourd'hui grand Chambellan de la Reine Mère, avait de tout tems signalé son attachement pour la Maison royale.

N. de l'Ed.

LETTRES
au Baron de Ramel.

1.

Florence le 9 Décembre 1783.

Je vous suis infiniment obligé, mon cher Baron, de votre lettre du 7 novembre. Tout ce que vous m'y dites; ne peut que me faire un plaisir infini. Je suis charmé d'apprendre que vous vous portez bien, mais la maladie du Comte de Creutz m'inquiète; elle n'est pas dangereuse, mais le peu de soins qu'il prend de lui peut la rendre très fâcheuse. Je vous prie de lui prêcher la morale la plus sévère sur ce sujet. Voici deux jours de poste, où je n'ai point reçu de paquet, pas même de Hambourg. Quand on est à huit cent lieues de chez soi, cela est très inquiétant.

Nous attendons à tout moment l'arrivée de l'Empereur. Il doit être parti de Vienne samedi dernier. Dès que je le saurai arrivé à Pise, je m'y rendrai.

En passant dernièrement par Munich, on m'a dit que j'étais parent de la mai-

son de Bavière, et que par celle de Wittelsbach j'avais des droits à l'héritage de la maison Palatine, si elle venait une fois à s'éteindre. Je crus cette assertion un effet de l'ignorance des généalogistes, et qu'on me croyait descendre du Roi CHARLES X, mais on me soutint que mes droits appartenaient à la famille de Holstein. Je vous prie de faire des recherches sur cette affaire. A la vérité je crois que nous prenons une peine inutile, puisque je ne suis pas heureux en héritage; mais comme cette succession serait cependant plus importante que celle de ma mère, elle mérite au moins une recherche savante. Adieu mon cher Baron, faites mes complimens au Comte DE CREUTZ. Dites-lui que je me porte bien et que le Sénateur SPARRE est tellement rétabli, qu'il fait sa première sortie aujourd'hui.

2.

Naples le 10 Février 1784.

Monsieur le Baron DE RAMEL! Je viens de recevoir vos lettres des 6 et 9 janvier. Je ne suis pas étonné que FREDENHEIM n'aie pas trouvé mon affinité avec la Mai-

son palatine. C'est par celle de Wittelsbach qu'elle doit exister; mais je suis persuadé que par l'ignorance extrême qui règne ici en tout, on a bonnement cru que je suis petit-fils de CHARLES XII. Au reste, j'ai mauvaise grâce à parler d'ignorance sur ces matières, en ayant une honteuse sur tout ce qui regarde ma Maison. Je me suis si bien accoutumé à me regarder comme Suédois d'origine et de sentiment, que cette douce habitude m'a fait négliger les rélations avec ma Maison paternelle. J'espère que le froid que vous devez ressentir à Stockholm n'a pas nui à votre santé. Il fait ici le plus mauvais tems du monde. Adieu. Je vous prie de faire mille complimens à Madame DE RAMEL.

3.

Rome le 16 Mars 1784.

Par votre lettre du 23 janvier et la table généalogique qui y était jointe, je vois que je descends par les femmes de LOUIS de Bavière, mais on veut que je descende encore des Wittelsbach par les mâles. Je vous prie donc de faire remonter les recherches au dessus de LOUIS de Bavière jusqu'à la

tige. Aussitôt que Mr. de Franc me montrera la liste que vous lui avez envoyée, je tâcherai de vous satisfaire. Vous ne pouvez pas douter qu'à Rome ou à Stockholm je n'aie beaucoup d'égard pour les recommandations de mon Chancelier, et la même envie de lui faire plaisir. Je me porte bien, quoique l'air de Rome me convienne moins que celui de Naples. La différence est grande, et je regrette beaucoup ce délicieux pays. Je ne suis pas étonné qu'Annibal y aît oublié sa gloire. Cependant les délices de Capoue ne feraient pas cet effet aujourd'hui. Celles de Naples en seraient plus dignes. Faites bien mes complimens à Madame de Ramel.

4.

Parme le 26 Avril 1784.

En avançant sur mon retour, j'arrivai ici hier, mon cher Baron, et j'y trouvai devant moi un si énorme paquet, que malgré le beau tems et l'envie que vous me connaissez de promener, il m'a fallu rester enfermé pour tout expédier. Je ne vous écrirai donc que pour vous remercier de vos nouvelles du 25 mars, et pour répon-

dre à la demande que vous m'y faites de quelque tems de congé. Lorsque toutes les puissances dont vous dépendez auront émis leur voix pour votre voyage de Clastorp, j'y joindrai aussi mon faible suffrage, et je vous charge de vouloir bien le donner en mon nom au congrès général de famille, qui se tiendra pour votre liberté et le rétablissement de votre santé. J'imagine que le lieu de la conférence sera fixé dans la petite chambre verte et blanche de ma Belle-sœur. J'espère que vos trois semaines seront passées à mon retour, et que j'aurai le plaisir de vous voir ainsi que Madame DE RAMEL à Drottningholm.

5.

Ulricsdal le 10 Janvier 1785.

Je vous renvoye, mon cher Baron, le drame*) que vous venez de faire censurer, et dont la critique me semble encore douce. Je ne l'ai lu qu'en homme d'État, et non en homme de lettres. La pièce est écrite dans

*) *Edla,* mauvaise pièce qui ne fut pas représentée. La censure des pièces de théâtre était du département du Chancelier de Cour.

N. de l'Ed.

cet esprit de démocratie, qui précipita le dernier gouvernement chez nous, et qui eût réussi dans l'intention d'anéantir la noblesse, si la révolution ne fût venue à tems y mettre une barrière. Ces principes sont délayés de brocards et de lardons contre la noblesse, qui feront d'autant plus impression qu'ils sortent de la bouche même de Gustave Adolphe qui fut le protecteur de cet Ordre. J'ai fait un petit extrait sur la feuille ci-jointe, des traits épars qui ont échappé à votre censure, et qui, en les rassemblant, me semblent prouver clairement l'intention de l'auteur. Je sens bien qu'en les supprimant il ne resterait qu'un squelette informe de la pièce; mais cela n'est pas mon affaire, c'est celle de l'auteur; je crois nécessaire de ne point souffrir la propagation de principes diamétralement opposés à ceux sur lesquels le gouvernement actuel fonde la tranquillité de l'État. Je vous prie donc de les élaguer encore. Si après ces corrections l'auteur veut encore donner sa pièce, il en est le maître. Elle vengera ceux qu'on veut attaquer par l'ennui du public. À la juger d'ailleurs en homme de lettres, rien de plus plat. Point d'intrigue, point d'in-

térêt. Le dénouement est déjà fait à la fin du second acte, le troisième n'est plus qu'un hors d'œuvre aussi ennuyeux qu'inutile. Le tout est une mauvaise imitation de la partie de chasse de HENRI IV, qui n'est pas elle-même une pièce bien régulière, mais qui est bien écrite et dialoguée avec grâce et élegance.

6.

Billet.

Stockholm en Septembre 1785.

Le Comte DE CREUTZ vient d'avoir une attaque de goutte remontée, très dangereuse. Je vais dans ce moment aller chez lui. Je crois qu'il est nécessaire que vous, mon cher Baron, ou FRANC veniez m'y trouver au plutôt, pour prendre soin des papiers, crainte d'accident. Comme Madame DE RAMEL est malade, si vous ne pouvez la quitter, envoyez-moi FRANC. Mon ame est remplie de douleur sur l'état du Comte DE CREUTZ. Je vous donne bien le bon jour. À 11 heures du matin.

7.

7.

Upsal le 1 Décembre 1786.

Je vous prie, mon cher Baron, d'être présent lorsque le Baron DE LILJENCRANTZ remettra les papiers de son département entre les mains du Baron DE RUUTH. Comme vous êtes le seul qui en savez tous les secrets, vous voudrez bien vous charger de cette corvée, comme une suite des travaux de votre ancienne place de Chancelier de Cour. Je ne reviendrai à Stockholm que lorsque vous vous en serez acquitté; ainsi c'est entre vos mains que cet événement tant attendu repose. Je vous écris sans complimens comme à un ancien ami que j'aime et que j'estime de tout mon cœur. Je vous embrasse en vous priant de faire bien mes complimens à cette Comtesse qui est toujours invisible pendant les hivers.

8.

Stockholm ce 6 Mai 1789.

Monsieur le Baron DE RAMEL! Dans tout autre tems j'aurais reçu avec bien de la peine la démission de votre place de Sé-

nateur de Suède que vous venez de me remettre. Votre attachement, vos talens et vos vertus m'auraient causé les plus vifs regrets; mais dans un moment où toute l'administration va changer, la démission que vous me demandez change aussi de nature. J'y donne donc mon consentement; mais je ne crois pas devoir renoncer à vos services et à vos conseils, qui me deviennent encore plus nécessaires, et que je recevrai avec la confiance que j'ai toujours eue en vous. Ceci peut-être vous paraîtra obscur, mais je souhaite un entretien avec vous, et que j'espère que vous me donnerez dimanche à Haga, si votre santé vous le permet. En attendant je vais donner mes ordres pour qu'on expédie la démission de la place de Sénateur de Suède que je vous accorde, afin que vous soyez dégagé de tous les liens qui peuvent vous embarrasser. Mon amitié et mon estime vous sont connues, et c'est avec ces sentimens, qui ne sauraient changer, que je prie Dieu etc.

9.

Aix-la-chapelle le 24 Juillet 1791.

Vous ne faites que rendre justice à mes sentimens, mon cher Baron, en ne doutant pas de ma douleur de la mort du Comte Adolphe Lewenhaupt, votre beau-frère, et du soin que j'aurai de ses enfans. Je ne vous cacherai pas même, que la confiance que vous me témoignez me flatte autant qu'elle me fait plaisir, puisqu'elle me prouve que vous rendez toujours justice à mon cœur, et que malgré la retraite à laquelle vous vous êtes voué, vous me conservez encore quelque amitié. Je souhaiterais bien de vous voir, pour prendre avec vous des arrangemens pour l'éducation du jeune Grand-Écuyer [1]), qui m'intéresse doublement, et vous communiquer mes idées sur les deux autres enfans, dont la fille aînée doit bientôt être d'un âge à entrer dans le monde. Comme vous êtes le seul de la famille, qui ayez un établissement, je croirais votre présence nécessaire pour régler bien des choses que notre bon ami Adam [2]) ne peut arranger. Je

1) Fils du Comte Adolphe Lewenhaupt, survivancier de son père.

2) Adam Lewenhaupt, frère de feu le Grand-Écuyer.

vous avoue, mon cher Baron, que dans ce projet il entre un peu d'égoïsme de ma part, mais où ne se fourre-t-il pas, ce sentiment si reçu dans ce siècle? du moins celui-ci est de nature à le déclarer: c'est l'envie que j'ai de vous revoir un moment, de vous embrasser et de causer avec vous dans ces beaux jardins naissans de Drottningholm, ouvrage chéri de mes loisirs et douces retraites de mes peines, qui s'embellissent tous les jours, et de pouvoir m'y promener tranquillement avec vous après tant d'orages passés. Je vous prie en attendant d'assurer la Comtesse de Ramel de toute la part que je prends à sa douleur, de mon amitié constante et inviolable pour elle et pour toute sa maison. Sur ce je prie Dieu etc.

10.

À la Comtesse de Ramel, pendant son séjour à Madrid en 1779.

Madame la Comtesse de Ramel! Votre frère m'a dit que vous souhaitez une caisse de thé, et je m'empresse de vous l'envoyer. J'espère que vous en ferez tant boire

aux *Cameraras Majors*, aux Grands d'Espagne, aux ministres et aux dames du palais, qu'ils persécuteront le Roi d'Espagne pour me rendre mon vaisseau. Sérieusement je souhaite que vous trouviez le thé bon. On m'a dit que c'était une envie, et j'en ai été d'autant plus empressé de vous l'envoyer. Je souhaite que cela soit vrai, et qu'après quelques mois vous ayez un beau garçon, qui dans 20 ans d'ici pourra aussi bien traiter les affaires de mon Fils, que Mr. DE RAMEL traite aujourd'hui les miennes. Vous savez, Madame la Comtesse, combien je m'intéresse à vous et à toute votre famille, ainsi vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais d'en voir l'augmentation. C'est avec ces sentimens que je suis etc.

P. S. Vous avez lu, sans doute, les lettres de Mr. DE VILLARS pendant son ambassade d'Espagne, les rélations des dames de la cour de CHARLES II, et des faits et gestes de ce Prince; comme quoi il regardait la Reine goûter d'un gros chapon, et qu'il trouvait qu'elle mangeait beaucoup. Nous nous attendons à recevoir ici de vous de pareilles rélations de la Cour de CHARLES III, et j'espère que notre attente ne sera pas trompée. Tandis que votre mari

est occupé de la politique, je me flatte que vous voudrez bien, Madame la Comtesse, nous apprendre quelques nouvelles des sociétés de Madrid, et le renvoi du courrier les mettrait à l'abri des curieux de la poste.

LETTRES
à Madame la Comtesse DE LEWENHAUPT, *Dame du palais.*

1.

Sans date.

Madame la Comtesse DE LEWENHAUPT! J'ai appris avec bien de la peine que votre santé n'est pas encore rétablie. Si j'ose le dire, ce n'est que du *spleen*, et vous ne guérirez pas, tant que vous resterez confinée dans votre château. La campagne, et sur-tout une province si éloignée n'est point faite pour vous; vous vous devez à la capitale et à la Cour, où l'on ne cesse de vous regretter. Je m'offre d'être votre médecin, si vous voulez bien vous fier à moi; je vous prescrirai pour régime de venir ici à Drottningholm passer le reste de l'été, et d'y voir tous les jours la comédie française. Nous avons eu une recrue de plusieurs bons acteurs, et entre autres MONVEL de la troupe de Paris; il arrive ici aujourd'hui ou demain. Ces médecins-là, j'en suis persuadé, rétabliront vos maux de nerfs, et j'aurai la satisfaction d'y avoir

contribué pour ma part. En qualité d'ancienne actrice *) il est d'ailleurs en règle que vous veniez recevoir les nouveaux arrivés, pour leur donner votre bénédiction. Je me flatte donc que vous ne vous refuserez point à mes instances, et que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir et de vous assurer de bouche de tous les sentimens avec lesquels je suis etc.

2.

Haga le 22 Septembre 1791.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, ma chère Comtesse, la lettre de la Comtesse DE RAMEL, que vous m'avez confiée. J'y ai reconnu avec bien du plaisir son amitié pour moi, et tous ses sentimens si dignes d'elle et de sa naissance. Je vous avoue que je souhaiterais bien voir votre neveu élevé par le Baron et la Comtesse DE RAMEL. S'il n'y a pas d'inconvéniens, j'en écrirai au vieux Baron; vous voudrez bien me le dire. Je donnerai pour lors à votre neveu une pension sur ma cassette, la même que le comptoir d'État paye à ses sœurs.

*) Madame DE LEWENHAUPT était une des meilleures actrices du spectacle de société que le Roi s'était formé quelques années auparavant. *N. de l'Ed.*

LETTRES
au Comte Clas Ekeblad.

Rome le 16 Mars 1784.

Voici, mon cher Comte, la survivance que vous m'avez demandée de votre place de Capitaine-lieutenant de mes gardes du corps. Je vous l'envoye à vous-même, pour qu'en cas que vous ayez changé de pensée depuis mon départ, vous la supprimiez. Cela me ferait un bien grand plaisir, car quoique j'aime beaucoup le Comte de Horn, qui vous succède, il ne m'est pas moins sensible de vous voir quitter mon service, et peut-être vous-même le regretterez un jour lorsque la chose sera faite. Vous êtes si propre à la Cour et à la société, si cher à vos amis, vous avez passé tant d'années avec eux, que c'est vraiment un meurtre d'aller vous enterrer dans une province; tous vos amis doivent se réunir pour vous en empêcher. Je me mettrai à leur tête, et quoiqu'on dise des amitiés de Cour, je suis persuadé que nous formerons un escadron bien plus nombreux que la com-

pagnie de mes gardes du corps que vous voulez quitter. Si mes ferventes prières et un bon ange vous inspirent l'idée de conserver votre poste, vous pouvez, sans scrupule, supprimer ou garder l'acte que je vous envoye. Personne ne le sait, et pour mieux garder le secret, je l'ai écrit, comme vous pouvez le voir, tout entier de ma main. Mais si, au contraire, vous persistez dans votre résolution, vous voudrez bien l'envoyer au Secrétaire d'État CARLSON, pour qu'il le contresigne et y fasse mettre le sceau, en l'envoyant au Comte DE HORN.

Mon voyage a été aussi heureux qu'agréable. Vous savez déjà, sans doute, toutes mes grandes aventures, et que, non content de trouver des Rois et des Princes, que j'ai été chercher de si loin, j'en ai vu d'autres aussi promeneurs que moi, que j'ai passé deux jours presque seul avec l'Empereur à Florence, et trois jours de même à Rome; que nous avons été ensemble comme de bons enfans aux pieds du trône du Pape, et que tout ceci a occupé un peu les gazetiers et les spéculations des politiques. Je suis revenu de Naples, enchanté de ce paradis terrestre, où il ne manquerait qu'un peu d'ordre et nos femmes aimables, pour

être le vrai pays d'Eldorado. Belles cités, climat doux, peuple gai, chère excellente, toutes les délices s'y rencontrent, et les anciens poëtes n'avaient pas tort d'y placer les champs Élisées. À Rome tout est bien différent, sur-tout le climat, qui est bien moins sain que celui de Stockholm. On ne voit ici que les débris de la grandeur des anciens Romains ou des anciens Papes. Aujourd'hui cette dernière puissance paraît pencher vers sa chûte Dans 30 ans, peut-être, elle n'existera plus, et Rome connaîtra encore de nouveaux maîtres. Je resterai ici jusqu'après pâques; j'espère vous trouver auprès de mon Fils à mon retour à Stockholm au mois de Juillet. Je vous assure que je languis après ce moment, et que je ne sens jamais tant le prix de ma patrie, que quand j'en suis éloigné. Adieu, mon cher Comte! Je m'en vais à St. Pierre faire dire une messe pour toucher votre cœur et vous faire changer la résolution de quitter le service.

2.

Paris le 20 Juin 1784.

Je vois avec bien du regret, mon cher Comte, que vous persistez dans le dessein

de me quitter, et que vous avez fait usage du brevet de survivancier que je vous avais envoyé. J'aime beaucoup le Comte DE HORN, mais l'amitié que je lui porte ne diminue pas la peine que j'éprouve en vous perdant. Mais il faut servir ses amis malgré soi; cependant je sens dans ce moment, que cette première des vertus chrétiennes en est une des plus pénibles à pratiquer. Voici pourtant la conclusion de votre affaire dans tous ses points. Je vous envoye l'ordre pour les seigneurs du sceau de vous expédier les provisions du gouvernement d'Upsal et celui du troc de ce gouvernement avec celui de Mariestad que vous désirez. Vous userez de ces pièces selon votre bon plaisir. Je vous les ai envoyées d'ici, pour ne pas vous tenir en suspens, et pour suivre le proverbe qui dit, que qui oblige tôt, oblige doublement, mon retour à Stockholm pouvant être retardé jusqu'au commencement d'août. Je ne vous dis rien de Paris. Vous connaissez ce séjour; je l'ai trouvé bien changé, et surtout la cour; on y est bien plus poli et plus prévenant qu'autrefois. Je suis infiniment content des amitiés qu'on m'y fait, de la cordialité, de la familiarité et de

l'aisance avec lesquelles je vis avec le Roi. Je vous prie de faire bien mes complimens à Madame d'Ekeblad, et de dire à votre mère combien je prends part à l'état où elle se trouve. C'est avec tous les sentimens que vous me connaissez depuis longtems pour vous, mon cher Comte, que je suis etc.

3.

Stockholm le 6 Janvier 1786.

Vous rappelez-vous, mon cher Comte, ce qui arriva au vieux Comte de Horn, père du Grand-Écuyer? Il ordonna au Chargé d'affaires de Suède à Copenhague de sonder l'Ambassadeur d'une certaine puissance sur une affaire importante, mais de ne pas laisser remarquer qu'il en avait reçu l'ordre. Le Chargé d'affaires alla tout bonnement lire sa dépêche à l'Ambassadeur. Eh bien! je fais comme ce Chargé d'affaires, et c'est pour vous sonder adroitement, que je vous écris ceci. Je prévois qu'une place de premier Gentilhomme de la chambre va être bientôt vacante, et je veux savoir si elle vous agréerait en conservant votre gouvernement de Mariestad. Elle n'exige

que quatre mois de résidence, comme les évêchés de France. Vous auriez ainsi huit mois pour passer dans votre diocèse. Cela m'accommoderait infiniment, puisque j'aurais le plaisir, qui ne m'arrive que trop rarement, de vous voir, sans que cela vous gênât trop. Voilà ma commission faite! Réponse, s'il vous plait. Adieu, mon cher Comte. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Le Roi m'a chargé de vous dire que personne à Stockholm ne connaît ni ne suppose la vacance *) et qu'il vous prie de garder sur tout ceci le plus profond secret pour tout le monde.

4.

Gothembourg le 9 Octobre 1788.

Je viens dans ce moment, mon cher Comte,

*) Elle eut lieu au mois d'avril dè la même année par la nomination du Comte d'Oxenstjerna au Sénat. Le Comte d'Ekeblad accepta la place de premier Gentilhomme de la chambre après lui, mais n'en fit les fonctions que quatre ans après, et lorsqu'il eut quitté son gouvernement de Mariestad après la fin de la guerre, dans laquelle son poste de Gouverneur en Vestrogothie le mit en état de rendre au Roi des services très utiles, et de le suivre dans ses voyages souvent dangereux, à travers un pays rempli d'ennemis.
N. de l'Éd.

de recevoir une lettre du Baron D'ARMFELT. Je souhaite que vous rassembliez des vaisseaux de transport et que vous y mettiez du tabac et de l'eau de vie. C'est pour le transport des troupes qu'il doit commander; mais comme il n'indique pas l'endroit, je vous prie de correspondre avec lui là-dessus. En attendant rassemblez tous vos petits bâtimens à Mariestad sous prétexte de les y tenir à l'abri des ennemis. Si après cela ces vaisseaux ne peuvent servir à l'expédition projetée, ils ne couteront rien puisque on ne les aura rassemblés que pour les mettre en sûreté. Je vous dirai aussi que je viens de signer une trêve de huit jours jusqu'au 16 de ce mois. Cela nous donnera le tems de respirer. Nous n'avons plus rien à craindre pour Gothembourg. Vous connaissez depuis long-tems mes sentimens pour vous.

5.

Gothembourg le 15 Octobre 1788.

J'apprends avec bien du plaisir, mon cher Comte, par votre lettre d'hier, qu'il y a moyen de mettre les galères en mer. Je

vous prie maintenant de hâter la formation du corps franc de Vestrogothie le plus qu'il sera possible. Il faut arranger ce corps de manière qu'il soit composé de troupes régulières et irrégulières. Les fusils venus de Jönköping serviront pour les premières, et les paysans qui sont chasseurs, et qui ont des fusils à eux, pourront être formés en troupes légères. On aurait, par ces moyens, un corps ou brigade formée, qui avec la cavalerie que j'amenerai moi-même, peut nous devenir de très grande utilité. Le premier objet, dans ce moment, est de repousser les Danois, et la promptitude seule fera notre salut. Vous presserez donc la formation de ce corps. Vous savez peut-être déjà, que le canon qu'on nous prit à Qvistrum, a été repris.

6.

Carlstad le 23 Novembre 1788.

Je suis bien fâché que votre indisposition m'aît privé du plaisir de vous voir ici. Je vous aurais montré une partie du bataillon des Dalécarliens dont j'ai arboré l'uniforme,

et

et vous auriez trouvé un paysan de Mora *) en cordon bleu. Je pars aujourd'hui pour voir le bataillon rassemblé; je couche demain à Åmål, et je serai après-demain à Vennersborg. En attendant je vous envoye l'ordre pour l'argent des approvisionnemens, et vous donne bien le bon jour.

7.

Drottningholm le 3 Août 1791.

Je vous vois reprendre, mon cher Comte, avec bien du plaisir, la place de premier Gentilhomme de ma chambre, dont tant d'autres soins empêchaient jusqu'à présent que vous fissiez les fonctions. J'attends avec impatience le moment de vous revoir et de vous assurer de mon amitié. Je viens d'arriver ici, et j'espère que vous viendrez bientôt m'y trouver. Le séjour de Drottningholm vous plut toujours, tout s'y embellit à vue d'œil, le repos y sera encore plus doux après tant de peines et d'orages passés, et je me ferai un vrai plaisir de vous le rendre agréable. Adieu, mon cher Comte.

*) En Dalécarlie.

LETTRES
au Baron DE NOLCKEN.

1.

Copenhague le 9 Novembre 1770.

J'ai quitté le spectacle exprès pour m'entretenir avec mes amis de Suède, et à ce titre vous ne deviez pas croire que j'oubliasse de vous écrire, ni douter combien je suis touché de tout ce que vous me dites sur mon absence et sur vos regrets. Il est heureux pour moi, sans doute, de me voir aimé, mais combien il en coûte d'avoir un cœur sensible, et que de momens douloureux il nous fait passer. Ma famille me manque et mes amis. Quelques-uns des derniers sont avec moi, il est vrai; mais cela ne me suffit point, et je ne puis être content, tant que tout ce qui m'est cher n'est pas auprès de moi. Si la vanité seule pouvait suffire à mes désirs, je serais heureux ici par l'empressement et les attentions qu'on me marque, et par un concours autour de moi plus nombreux même qu'aux plus beaux momens de la Diète de Norrköping. Adieu,

mon ami. Adressez vos lettres par FAXELL à Hambourg, ou plutôt, venez me joindre. Je crois avoir trouvé le moyen de faciliter les fraix de votre voyage. Mes complimens à nos dames. Dites à Mademoiselle . . . pour la consoler, qu'il y a une dame de la Reine Mère de Dannemark encore plus laide qu'elle, et aussi pauvre, qui vient cependant de se marier. Son tour viendra bien aussi, et nous dirons un *ora pro nobis*, en sa faveur. Embrassez mon Chambellan ÖRNFELT de ma part. Je l'aime à présent plus qu'autrefois par la sensibilité qu'il a montrée à mon départ, et dont je ne le croyais pas susceptible. N'oubliez pas le bon STENBOCK, ni le Comte *Celeste*, ni les deux sœurs, et sur-tout *Colinette**) Adieu, mon ami.

2.

Korsör le 8 Décembre 1770.

Les vents contraires me retenant ici au passage du Bält, je profite de ce moment pour vous écrire, mon cher ami, et pour vous dire combien je suis sensible à toute l'amitié que vous me témoignez. De tous

*) Noms de convention.

mes amis, et j'ose croire en avoir laissé beaucoup en Suède, vous êtes presque le seul qui m'ayez écrit. La Reine même paraît m'avoir oublié, et je n'ai eu que deux lettres d'elle depuis mon départ. Jugez donc combien j'apprécie ceux qui se souviennent de moi, car je n'ai pas de momens plus agréables, que ceux où je puis me rappeler à eux moi-même. Ces momens sont rares malheureusement, et voici le premier jour depuis mon arrivée en Dannemark, que j'ai à ma disposition, encore ce n'est que par le rétardement des vents contraires; aussi j'en profiterai en écrivant à tout le monde, et mon paquet sera énorme. Je vous charge de mes complimens pour Fiken et Augusta Fersen, si elle n'est pas déjà Comtesse de Löwenhjelm. Je me rappelle toujours Ekolsund et les momens charmans que j'y ai passés. Je n'en retrouverai jamais d'aussi agréables avant mon retour chez moi, et je sens la vérité de ces vers de Voltaire:

Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi, je suis maître.

Si un autre pays pouvait me faire oublier ma patrie, ce serait celui que je quitte, où l'empressement qu'on m'a montré en

toutes choses pour me faire plaisir, et l'émulation à la fois touchante et flatteuse de me plaire, passent toute expression. Ce qui vous surprendra c'est que ceux qui restent encore de l'ancien ministère m'ont témoigné le plus de soins et d'attentions. Peut-être ont-ils cru que ma présence pourrait opérer quelques changemens dans les circonstances que cependant je laisse telles que je les ai trouvées. La société est fort animée à Copenhague. Il y a tous les jours différens spectacles. Les maisons des grands seigneurs sont superbes, le luxe de la table très grand, la Cour brillante, et le voyageur n'a d'embarras que le choix de ses plaisirs.

3.

Paris le 24 Janvier 1771.

La mort de Madame DE LILJEHORN que vous me mandez, m'a fait une peine infinie. Je vous avoue que ce n'est pas seulement par rapport à son fils qui est avec moi, et qui dort tranquillement dans ce moment, loin de s'attendre à la douleur qui va l'accabler demain matin; mais un

terrible retour sur moi-même me rappelle que j'ai aussi une Mère que je chéris au delà de tout, que j'en suis absent comme il l'était de la sienne, qu'ainsi que lui je ne la retrouverai peut-être pas à mon retour, et que d'un moment à l'autre une pareille nouvelle peut venir me frapper à mon tour. Vous savez combien j'ai le cœur sensible: il est navré de ces tristes réflexions, et j'employe à verser dans le sein de votre amitié les chagrins qui bannissent cette nuit le sommeil de mes yeux.

4.

Paris le 3 Février 1771.

Je rentre en ce moment chez moi, mon cher Nolcken, et je trouve votre lettre, la seule que le courrier de Stockholm m'ait apportée aujourd'hui. Jugez de ma joie de la recevoir par l'intérêt vif que vous me connaissez pour tout ce qui touche mes amis et ma patrie. Mes sentimens envers eux ne peuvent pas changer par les tracasseries qu'on me fait essuyer pendant mon absence même, et je jouis, par les détails que vous me faites, de la consolation de

voir que, si avant que de porter une couronne j'ai déjà pu faire des ingrats, j'ai aussi acquis des amis fidèles, sur le cœur desquels l'absence et l'envie ne peuvent rien. Vous êtes de ce dernier nombre. Je vous assure que je vous en tiens bien compte, et que je vous aime bien. Ce mot n'est pas élégant, mais il est vrai, et vous savez que chez moi rien n'est médiocre en fait de sentimens. J'attends avec impatience vos premières nouvelles. Pour ce qui regarde votre recommandation en faveur de Mr. Gyllengranat, je ferai tout ce qui dépend de moi, pour le faire entrer ici au service.

On ne saurait d'ailleurs être plus content que je le suis de l'accueil que je reçois de la Cour et de la ville. En vous en faisant le détail, je paraîtrais avantageux, et si je n'en parlais pas, je manquerais à la reconnaissance. Le Roi, sur-tout, me comble d'amitiés. Ce Prince respectable, le plus ancien des Souverains du siècle, nous traite mon Frère et moi comme ses enfans, et j'en ai presque les sentimens pour lui. Vous ne sauriez croire avec quelle bonté il vit avec ceux qui l'entourent, et il n'y a pas de maison particulière où l'on vive

avec plus d'aisance et plus de douceur. Il n'ouvre jamais la bouche que pour dire des choses obligeantes, et n'oublie personne de ceux qu'il admet à sa société, qui est tous les soirs de cinquante personnes. J'ai été à Gobelin, où le Roi m'a fait présent d'une belle tenture de tapisserie à mon choix; enfin il n'y a sorte de bontés que nous ne recevions de lui tous les jours. Jugez si je suis chapeau déterminé, moi qui l'étais déjà à toute outrance. Il y a ici des femmes charmantes, mais je vous prie d'assurer les nôtres qu'elles n'auraient rien à craindre de paraître au milieu des plus brillans cercles de Paris. Adieu, mon ami.

5.

Bruxelles le 1 Avril 1771.

Lorsque dans une de mes dernières lettres je vous entretenais, mon cher NOLCKEN, du triste retour sur moi-même que la mort de Madame DE LILJEHORN m'avait causé, je ne m'attendais cependant pas au même coup qui devait me frapper par la mort du Roi mon Père. Je suis parti aussitôt de Paris; je viens d'arriver ici, j'en parti-

rai demain. Dans quinze jours, au plus tard, je serai à Brunsvik, mais je suis incertain si j'irai de là, en droiture à Stralsund, ou à Berlin, et j'attends là-dessus l'avis du Sénat. Si je le reçois avant mon arrivée à Brunsvik, je vous le manderai; sinon, je l'attendrai dans cette ville. Venez me joindre à Berlin où à Stralsund, selon que les circonstances en décideront. En quelque endroit que ce soit, vous êtes sûr de rencontrer votre ami.

6.

Stockholm le 31 Janvier 1772.

Ce n'est que par la dernière poste, mon cher Nolcken, que j'ai reçu votre lettre, dans laquelle était renfermée celle du Prince Henri de Prusse. Je vous prie de l'en remercier de ma part, et de lui dire que je ne tarderai pas à lui répondre. Je souhaite que celle-ci vous parvienne plutôt que celle que je viens de recevoir de vous, et qui a été plus d'un mois en chemin. Il faut qu'on aît été bien curieux de lire ce qu'elle contenait, puisqu'on l'a si long-tems retenue.

Nos affaires sont toujours les mêmes; lenteurs des États, galanteries des belles,

jalousies des maris, intrigue par-tout, voilà le tableau des choses! Les plaisirs, cependant, vont leur train. Il y a spectacle deux fois par semaine, et mardi passé, fête de mon Frère, il y eut le premier bal à la Cour. Aujourd'hui mes Frères joueront la partie de chasse de HENRI IV et les Troqueurs. Nous soupons à Ulricsdal. Au milieu de tout cela les *plena* et le comité secret s'agitent et se querellent. Beaucoup de haines, beaucoup d'animosités sur-tout à la maison des Nobles, et puis l'on va souper ensemble, comme si de rien n'était. Vous reconnaissez ma chère patrie à tout ceci, et je crois que quels que puissent être les plaisirs de Berlin, la société n'y manque pas non plus de ses tracasseries. Au moins celles qui nous occupent sont dignes de notre attention. Que dites-vous de cette pauvre Reine de Dannemark, qui se voit à 21 ans enfermée et déshonorée pour la vie? J'en frémis d'horreur.

7.

Stockholm en 1772.

Voici, mon cher NÖLCKEN, une grande épitre que je vous prie de remettre à mon

Oncle, en le priant très fort de ma part de la brûler, et cela même, s'il se pouvait, en votre présence. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour cette fois, n'ayant pas de nouvelles à vous mander, car vous parler de mes sentimens pour vous n'en serait pas une, et vous savez depuis longtems que mon amitié est aussi durable que juste. Ainsi n'y craignez aucune altération, si j'écris rarement, et que vous en accusiez ma paresse, souvenez-vous que mes retards ne viennent que des affaires, et jamais de quelque autre cause. Tout soupçon différent serait injuste.

8.

Gripsholm le 27 Août 1773.

J'ai fort approuvé votre conduite dans l'affaire du Sr. KÖRNING *), et j'attends de votre zèle que vous me fassiez rendre

*) Mr. DE KÖRNING, Chargé des affaires de Suède à la Cour de Russie, fut enlevé sur le seuil de sa porte, et trainé en prison par un piquet de cossaques. Il fut tout de suite reconnu et remis en liberté, et l'Impératrice, indignée de cette aventure, donna toutes les satisfactions usitées en pareil cas entre les Souverains. Mr. DE NOLCKEN était alors ministre en cette Cour. *N. de l'Ed.*

une satisfaction éclatante par la punition la plus sévère des coupables, qui ont osé violer d'une manière aussi forte la sûreté d'un ministre. Faites que vos collégues du corps diplomatique à Petersbourg s'unissent à vous, puisque cette aventure les regarde tous par l'inviolabilité du droit des gens. Elle regarde encore plus l'Impératrice elle-même, dont la gloire serait compromise de ne pouvoir protéger les ministres publics qui sont auprès d'elle. J'ai ordonné au Sénateur FALKENBERG de faire les mêmes représentations au Comte D'OSTERMAN ici. Mes secrétaires sont partis ce matin, et je pars demain, ainsi je ne puis vous répondre sur votre apostille du 13 de ce mois; mais je n'ai pas voulu différer de faire connaître combien je ressentais vivement ce qui est arrivé à un de mes sujets, ni mon contentement de vos démarches à cette occasion. Sur ce je prie Dieu etc.

9.

Stockholm ce 1 Juin 1777.

Monsieur le Baron DE NOLCKEN! Je puis enfin vous mander que je compte dans

quinze jours ou trois semaines au plus tard vous voir à Petersbourg. Vous savez combien j'ai désiré de faire ce voyage, et combien les contretems, qui ont jusqu'à présent traversé mon dessein, m'ont impatienté. Il n'y en aura plus pour cette fois-ci, et je vous assure que je mets l'accomplissement de ce désir au nombre des choses heureuses qui me sont arrivées. Je verrai donc de près cette Princesse, dont les grandes actions, la gloire et le génie ont, depuis 15 ans, rempli l'Europe d'admiration. Vous savez combien j'ai souhaité cette entrevue, combien j'y compte, et combien j'espère effacer de son esprit toutes les impressions défavorables qu'on a cherché à lui donner sur mes sentimens. Elle est ma plus proche parente, et celle que mon Père chérissait le plus; je me flatte de pouvoir renouveller dans son cœur la tendresse qu'elle avait pour lui, en lui présentant le Fils d'un Oncle qu'elle a tendrement aimé. Voilà le point de vue sous lequel je souhaite que vous présentiez le but de mon voyage à l'Impératrice. Pour la manière de l'exécuter, je m'en rapporte à ce que le Comte Ulrik Scheffer vous en a déjà mandé de ma part. Je n'y ajouterai que deux

mots; c'est que je veux observer le plus rigide incognito, et pour vous en faire un tableau précis, je vous dirai que je veux suivre en tout l'exemple de l'Empereur. Je compte faire passer devant moi les Comtes DE SCHEFFER et DE POSSE, et même jusqu'à mes chambellans. Je veux faire visite à tout le monde; j'irai faire ma cour à l'Impératrice, au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse, mêlé dans la foule comme simple particulier. Je donnerai la main et je reconduirai tout le monde chez moi, comme vous le faites chez vous. J'irai voir avec vous tous les établissemens utiles et brillans que l'Impératrice institue ou perfectionne, ou que ses prédécesseurs ont fondés. Je m'informerai de tout ce qui tient aux sciences et aux arts; les momens que je n'emploirai pas auprès de l'Impératrice elle-même, et qui me seront les plus intéressans et les plus agréables, seront employés à voir les monumens de sa grandeur, et à la connaissance des personnes illustres ou célèbres qui composent sa Cour. Je vous prie donc de prévenir tout le monde sur mes intentions à cet égard, et d'empêcher qu'on me rende aucun de ces honneurs qui désigneraient mon rang et ma personne.

Adressez-vous pour cet effet au Comte DE PANIN. Je suis persuadé que ce digne ministre concourra avec vous pour me conserver cet incognito que je désire, et qui peut seul me donner les moyens de tout connaître sans perdre mon tems à des cérémonies inutiles et fatigantes. Dites-lui que je serai charmé de renouveller sa connaissance, que je suis bien aise de pouvoir lui témoigner moi-même le cas que je fais de la modération, de la sagesse et de la probité qui caractérisent toutes ses actions, et que je veux le remercier moi-même de tous les soins qu'il a pris d'écarter les nuages qui allaient s'élever ces dernières années sur le Nord. Je vous charge encore de marquer au Grand-Duc ma joie de pouvoir me lier personnellement avec lui, et combien je serai content de gagner l'amitié et la tendresse du Chef de ma Maison. J'aurais encore bien des choses à vous dire; mais le courrier presse, et je ne veux pas le retarder. Il faut pourtant vous apprendre que c'est sous le nom de Comte de Gotlande que je vais à Petersbourg, et qu'on m'appelera Monsieur le Comte, et point Votre Majesté. Adieu, mon cher NOLCKEN. Je vous recommande encore mon in-

cognito, comme la chose qui me tient le plus fortement au cœur.

10.

Sveaborg à bord du Turoma Björn Jernsida le 10 Juin 1777.

Je n'ai que deux mots à vous dire, mon cher NOLCKEN, c'est que j'espère vous voir en deux ou trois jours à Petersbourg, si les vents me secondent, comme ils l'ont fait depuis Stockholm, que j'ai quitté samedi passé. Je réserve pour mon amitié les questions innombrables que je vous garde, et pour me mettre à même de les commencer, venez à ma rencontre aussi loin que vous le pouvez, et amenez avec vous le jeune Comte DE WACHTMEISTER, mais personne autre. Je vous écris à la hâte, et seulement pour vous prier d'arranger mon logement de manière que je puisse avoir les personnes nécessaires pour mon service près de moi. Je ne me soucie pas d'un grand logement; une chambre à coucher, une antichambre et un cabinet pour moi, voilà tout ce qu'il me faut. Sur-tout je ne voudrais pas que Madame DE NOLC-

KEN

KEN fût dérangée dans son appartement. Elle pourrait me prendre pour un vrai ostrogoth.

11.

Drottningholm le 2 Août 1779.

Voici, mon cher NOLCKEN, un paquet pour l'Impératrice que vous lui présenterez. J'y joins la tabatière pour Madame DE RIBAS et une autre pour ce peintre, dont j'ai oublié le nom. Je souhaite que la santé de Madame DE NOLCKEN se rétablisse, et je vous prie d'ajouter quelques fois à vos lettres politiques un peu des nouvelles de la Cour et de la société. Vos lettres sont devenues si laconiques, que depuis votre prédécesseur le feu RIBBING, je n'en ai pas vu de plus courtes, si ce ne sont celles du prudent ZÖGE qui ne dit rien, pour ne pas trop dire, et qui craint de se noyer dans un verre d'eau.

12.

Helsingfors le 8 Juillet 1788.

J'ai reçu vos deux dépêches du 4 et 5 de ce mois, les dernières que je recevrai

sans doute de Pétersbourg. Vous allez ainsi quitter ce séjour et vous voilà donc hors de Cour. Je vous en fais mes très-humbles excuses, mais vous n'y perdrez rien au préalable. Le Baron DE RUUTH est chargé de vous envoyer un petit lénitif. Mais pour parler sérieusement de votre départ de Pétersbourg, en conformité avec celui de l'envoyé de Russie de Stockholm, je vous dirai, que comme je regarde le premier de tous les droits, celui de chaque Souverain, d'être maître chez soi, je ne veux pas que vous imitiez le Comte DE RASUMOFFSKY en bravant la Cour où vous êtes, et mon intention est que vous vous rendiez auprès de ma personne. Votre Chargé d'affaires le Sieur SCHLAFF restera jusqu'à ce qu'on le chasse. Vous prendrez les précautions nécessaires pour les archives de la mission. Comme vous ne pourrez plus présenter la note, dont le capitaine DE LA MULE était chargé pour vous, le Sr. SCHLAFF demandera une audience au Comte D'OSTERMAN, et la lui présentera, avec cette différence qu'il la signera au lieu de vous, en mettant au dessous de son nom les mots: *comme seul appartenant à la mission du Roi de Suède à Pétersbourg,* et demandera

une réponse cathégorique et définitive, qui décidera de la paix ou de la guerre. Mais en cas qu'on lui refuse audience, il communiquera la copie de cette même note au corps diplomatique. Si l'on vous permet de passer par la Finlande, je vous prie d'examiner, chemin faisant, tout ce qui s'y passe. Vous me trouverez alors ici ou à Lovisa. Si Mr. DE SPRENGTPORTEN est encore à Pétersbourg, je vous prie de lui faire dire de se souvenir de ce que nos lois dictent à l'égard de ceux qui portent les armes contre la patrie, et qu'ainsi il ferait bien pour son honneur de se rendre à l'armée, où se trouve sa brigade, sans songer à revenir en Suède au cas qu'il pût en avoir le dessein, ce qui ne sera jamais souffert sous aucun prétexte. Adieu, mon cher NOLCKEN. J'espère bientôt vous revoir.

13.

À Madame la Comtesse DE NOLCKEN.

Gripsholm le 7 Février 1782.

Madame la Comtesse DE NOLCKEN! J'ai été bien aise de recevoir de vos nouvelles, et je vous prie d'être persuadée de l'inté-

rêt que je prendrai toujours à vous. Le jeune Peyron m'a dit que vous regrettez la Suède, et que vous en parlez avec intérêt. J'en suis d'autant plus flatté, que vivant à la Cour d'une Princesse, qui est aussi aimable dans la vie privée qu'elle est grande à la tête de son empire, chaque moment doit contribuer à vous faire oublier un pays, où l'on n'a d'autre mérite que de rendre justice au vôtre. Vous devez être bien persuadée du regret que vous y avez laissé, et pour moi je puis vous assurer que, le premier moment où mes affaires pourront le permettre, je le saisirai, pour me procurer le plaisir de vous revoir, en permettant à Mr. de Nolcken de faire un voyage dans sa patrie. Sur ce je prie Dieu etc.

RÉPONSE

à la première lettre du Prince Royal, écrite en français.

Rome le 24 Mars 1784.

Rien ne m'est plus agréable, mon cher Fils, que d'apprendre que vous vous portez bien, et que vous devenez sage et raisonnable. Votre écriture m'a fait un grand plaisir. Continuez à vous appliquer et à suivre les avis des personnes que j'ai mises auprès de vous. Respectez votre Mère: aimez-la: tâchez de plaire à vos Oncles et à vos Tantes par la tendresse que vous leur témoignez, et qu'ils méritent par celle qu'ils vous portent. Soyez poli et affable envers tout le monde, et songez qu'on ne peut assez mettre de soins à gagner les cœurs; que le bonheur des Princes consiste à les acquérir, et qu'on n'est aimé des autres qu'autant qu'on les aime. Vous mériterez par-là toute ma tendresse, et je sentirai un double plaisir quand je vous reverrai, de vous trouver encore plus instruit, et

encore plus aimable que je vous ai laissé. Je vous écris en français, croyant que vous savez déjà assez de cette langue pour comprendre ma lettre. Je vous embrasse de tout mon cœur, étant etc.

A S. E. Mr. le Comte de Brahe.

Rome le 15 Février 1784.

Mon Cousin! Personne ne s'intéresse plus à votre bonheur et à votre satisfaction, que moi, et vous ne devez jamais douter de ces sentimens. J'ai reçu avec plaisir votre lettre du 9 janvier, sur la nouvelle année. Si elle est aussi heureuse pour vous que je le souhaite, vous serez comblé de prospérités. Je vous prie de témoigner mes amitiés à Madame de Brahe, et de lui dire que j'espère à mon retour lui trouver un garçon gros et bien portant. Je crois que c'est le souhait le plus agréable que je puisse lui faire; s'il s'accomplit, il le sera infiniment pour moi, m'intéressant bien sincèrement à tout ce qui vous regarde tous les deux.

Quoique je n'approuve pas les mésalliances quand elles sont trop disproportionnées, je consens néanmoins, sur les raisons que vous me donnez, au mariage du Baron de Hjerta. Vous pouvez le lui annoncer. Vous serez, peut-être, surpris du

nouveau protocole de cette lettre; mais j'ai trouvé dans la bibliothèque du Vatican des brouillons des lettres de la Reine CHRISTINE au Comte PIERRE BRAHE et aux autres grands Seigneurs, où elle les titre de même, et vous ayant rétabli dans les honneurs de vos ancêtres, je ne crois pas devoir vous refuser en 1784 ce que votre ayeul recevait en 1684. Sur ce je prie Dieu, mon Cousin, qu'il vous aît en sa sainte et digne garde, étant etc.

P. S. Depuis 10 jours que je suis ici je n'ai trouvé aucune trace du beau climat qu'on m'a tant vanté; le tems y est affreux.

LETTRES

à Mr. le Comte DE BOSE, *c. d. Envoyé Extr. de la Cour de Saxe auprès du Roi.*

1.

Stockholm le 12 Juillet 1785.

J'ai à vous remercier, Monsieur le Comte, des soins que vous avez pris de l'affaire en question, et je suis infiniment sensible à l'intérêt que l'Électeur votre Maître y veut bien prendre pour faire arrêter le criminel S . . . lorsqu'il passera par ses États. J'ai la nouvelle qu'il se trouvait le 2 juin à Jena, d'où il comptait retourner à Leipzig et ensuite à Dessau, pour faire imprimer son journal, et que le nommé DABELON, qui voyage avec lui, doit être un homme de lettres, si toutefois cette personne n'est pas un être fantastique. C'est avec bien du regret que je vous ai vu partir de ma Cour, ainsi que Madame la Comtesse DE BOSE. Je souhaite que vous en emportiez tous les deux un souvenir assez

agréable pour y revenir un jour. Du moins vous pouvez être persuadé qu'on vous y a vu avec bien du plaisir, et que moi en particulier je m'en ferai un véritable de vous témoigner toujours les sentimens d'estime aveo lesquels je suis etc.

2.

Stockholm le 28 Octobre 1785.

Je viens dans ce moment de recevoir votre lettre. Je suis infiniment sensible à l'amitié de l'Électeur et à la nouvelle preuve qu'il vient de m'en donner par l'arrestation de S . . . si heureusement faite à ma demande, ainsi qu'aux soins et au zèle que vous m'avez témoignés en cette occasion. Je lui en marque ma reconnaissance moi-même, et vous remets les deux lettres ci-jointes, l'une pour l'Électeur, et l'autre pour son digne ministre, que je remercie des peines qu'il s'est données dans cette fâcheuse affaire. J'espère qu'on voudra bien garder l'oiseau, jusqu'à ce que j'aie pu consulter les gens de loi, et je demande à l'Électeur l'extradition de ses papiers saisis à Jena et à Leipzig. Au reste, Monsieur

le Comte, je n'ajoute rien. Vous connaissez depuis long-tems mes sentimens pour vous, et le service que vous m'avez rendu ne peut que les augmenter. J'espère toujours vous revoir en Suède pour vous les marquer encore plus particulièrement. Je suis enchanté de voir que le voyage n'aît pas nui à votre santé, et j'espère que le printems prochain vous ramenera chez nous, ainsi que Madame la Comtesse, à qui je vous prie de faire bien mes complimens, en lui présentant les vœux que je fais pour le rétablissement de sa santé. C'est avec l'estime la plus véritable que je prie Dieu etc.

3.

Drottningholm ce 17 Avril 1786.

Monsieur le Comte DE BOSE! Voici ma réponse à la lettre de l'Électeur, et mes remercimens pour la reception des papiers que vous m'avez procurés. Ils sont criminels, mais non encore de nature à être transmis aux tribunaux de Suède, avant que toute la suite des premières friponneries de S . . . soit découverte, pour procéder à l'autre examen, et pour voir quand

il sera tems de faire passer le coupable en Suède. Nous avons des nouvelles alarmantes du Comte Charles de Scheffer. Il s'est livré entre les mains d'un charlatan à Hambourg, et sa santé dépérit de jour en jour. Je crains bien de perdre ce digne et respectable vieillard. C'est avec effroi que j'attends la poste à tout moment. Je connais tout l'intérêt que vous prenez à lui, et vous savez toutes les obligations que je lui ai. C'est avec bien du regret que je me vois privé du plaisir de vous revoir à ma Cour. Sur ce je prie Dieu etc.

Au Comte Clas de Horn, *Capitaine-lieutenant des gardes du corps du Roi.*

Drottningholm ce 6 Août 1785.

Vous ne vous doutez pas, mon cher Comte, de l'inquiétude que m'a causé votre maladie, et de la peine que j'ai ressentie d'être privé du plaisir de vous voir. Votre père m'a rassuré, et m'a dit que vous étiez entièrement hors de danger. Je vous conjure de vous ménager, et de ne pas quitter votre régime avant votre parfait rétablissement, aimant mieux, quels que soient mes regrets de votre absence, vous revoir en pleine santé, que de craindre que votre empressement de vous rendre auprès de moi ne vous occasionnât une nouvelle indisposition. Vous connaissez trop mon amitié pour vous pour ne pas savoir, que vous serez extrêmement bien venu quand vous pourrez arriver. Nous célébrons demain le mariage du Baron d'Armfelt, et le soir on publiera le carrousel au bal des noces. Il se présentera des chevaliers in-

connus; il y en a un parmi eux qui s'est adressé à moi pour être admis sans que l'on puisse se douter d'où il vient. Il lui faut un billet avec un répondant. S'il en présentait de quelqu'un d'ici, on soupçonnerait aisément qui il pourrait être; c'est pourquoi j'ai imaginé de vous demander un tel billet. Je vous en envoye la formule que vous voudrez bien copier de votre main, et signer en y mettant votre cachet sous votre nom, et me l'envoyer au plutôt. Adieu, mon cher Comte.

LETTRES
au Baron Émanuel de Geer, *Chambellan de la Reine.*

1.

En Mars 1786.

Votre lettre m'a fait voir que je ne suis point trompé dans l'opinion que je m'étais faite de votre caractère, et c'est cette opinion qui m'avait déterminé à vous tirer de la retraite que vous vous étiez prescrite. Votre lettre est noble, franche; et c'est ainsi que j'aime que l'on me parle quand je me confie à quelqu'un. Je vais vous répondre de même, et c'est avec cette franchise que je compte dorénavant vous traiter. Mon intention n'a jamais été de vous faire Chancelier de la Cour. Si je vous l'ai proposé, c'était pour m'assurer si vos liaisons domestiques vous permettaient de sortir de votre retraite. J'étais trop fier pour vouloir essuyer un refus en offrant une des premières dignités de mon royaume, et vous ayant toujours voulu du bien, je ne voulais pas vous exposer, ni m'exposer moi-

même à un refus et à une démarche que je ne vous aurais jamais pardonnés. Mais j'étais bien sûr que lorsque vous acceptiez un poste secondaire, vous recevriez avec reconnaissance une dignité de l'État, qui naturellement fait l'objet du désir de toute la Noblesse. Vous m'avez prévenu, et je ne vous en sais pas mauvais gré. C'est donc une place de Sénateur que je vous destine, et c'est la seconde de la chancellerie et du ministère. Ainsi c'est à l'un de mes ministres que je vais parler, et il me doit, dès ce moment, un secret inviolable sur ce que je vais lui dire. Vous ne pouvez pas douter que ce ne soit qu'après de mûres réflexions que je me suis déterminé dans les choix que je vais faire. La vacance si longue du Comte DE CREUTZ, pendant laquelle j'ai géré moi-même, en est une preuve. Je me suis consulté, et j'ai consulté l'intérêt de l'État. J'ai trouvé qu'il me fallait réunir deux personnes, dont l'une*), par sa douceur, tempérât ma vivacité, et l'autre, par son caractère ferme, mît du nerf et de la force dans les affaires. J'ai cru trouver ces deux qualités dans les deux personnes à qui je vais confier

*) S. E. le Comte OXENSTJERNA.

confier les affaires ministérielles. Mais comme je ne veux point les exposer à une chute d'autant plus fâcheuse que le rang est plus élevé, je compte créer seulement deux Sénateurs, auxquels les affaires seront provisoirement confiées jusqu'à la nomination d'un Président de la chancellerie. Je déclarerai en même tems que j'ai destiné cette place et celle de Sénateur Conseiller d'État, mais que, pour des raisons particulières, je ne peux pas encore annoncer mon choix, et que, ne doutant nullement que je n'aie tout lieu d'en être content, bientôt une pleine confirmation achevera ce que ma prudence croit devoir suspendre. Vous reconnaîtrez une délicatesse què vous devez respecter, et qui en même tems, doit vous rassurer, sur-tout, vu la franchise avec laquelle je vous parle. C'est par une suite de cette délicatesse que je mettrai un intervalle de cinq à six jours entre votre nomination à la dignité de Sénateur, et celle du Baron DE RAMEL, qui par-là, va quitter les affaires de la chancellerie, que je vais confier à vous deux. La nomination du Baron DE RAMEL se fera samedi prochain, et comme la semaine sainte appro-

che, et que les conférences ne pourront se tenir cette semaine, votre confrère et vous serez nommés dans le courant de celle de pâques, ou plutôt, si cela se peut. Voilà, Monsieur le Baron, ma confession! Elle est simple, vraie et franche, comme la vôtre. Mais je ne veux pas finir celle-ci, sans vous témoigner mon contentement de pouvoir faire entrer dans mes conseils un homme pour qui j'ai toujours eu de l'estime dès ma première jeunesse, et qui, j'en suis sûr, fera honneur à mon choix, et rendra service à l'État. Mandez-moi ce qu'il faut faire avec votre mère et vos parens. Je ne veux pas vous causer de tracasserie avec eux, mais j'exige le secret jusqu'au jour de votre nomination.

2.

Au Camp de Pari le 14 Juin 1787.

Monsieur le Baron DE GEER! Au moment de vous voir quitter la place où ma confiance pour vos talens m'avait engagé à vous appeler, je ne veux pas vous laisser rentrer dans la retraite que vous avez quittée, sans vous donner un témoignage de mon contentement. Recevez donc, je vous prie,

la boîte avec mon portrait, que mon Secrétaire d'État SCHRÖDERHEIM est chargé de vous remettre de ma part, puisque vôtre prompt départ m'a privé moi-même de ce plaisir. Je vous prie de la conserver, comme un témoignage des bontés que je vous conserverai toujours. Comme les dépenses attachées à votre premier établissement ont pu vous occasionner quelques embarras, je n'ai pas voulu me reprocher de vous les avoir causés; je vous prie de recevoir le faible allégement que je joins à cette lettre, et qui vous aidera dans votre nouvel établissement. Puissiez-vous y goûter la paix et toute la satisfaction que je vous souhaite. Je vous prie de faire bien mes complimens à Madame DE GEER. Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRES
à Madame la Comtesse de Hastfer, *née Comtesse* de Bonde.

1.

Sans date 1786.

Madame la Comtesse de Hastfer! Je me hâte de vous marquer la sensible part que je prends à ce qui est arrivé à Mr. le Baron de Hastfer *) pour vous tranquilliser à son sujet, et pour vous assurer que je tâcherai d'arranger cette affaire autant qu'il dépendra de moi. J'ai déjà commencé, par lui faire expédier un congé d'un an pour rester hors de Suède, ce qui lui conserve la charge qu'il a dans mon armée comme Lieutenant-colonel du régiment d'Åbo. Je serais bien fâché de perdre un aussi bon officier, et dont l'attachement pour moi m'est si bien connu; mais si le malheur, dis-je, l'obligeait à quitter le service, je vous assure que je ré-

*) Son mari, sur le point d'être forcé à une cession de biens, était sorti du royaume; mais la cession n'eut point lieu. *N. de l'Ed.*

serverai pour vous la somme que la vente de sa place lui vaudrait. La haute considération que je porte à la mémoire de feu Mr. votre père, et l'estime que j'ai pour vous, me feront chercher tous les moyens possibles de vous montrer l'intérêt particulier avec lequel je suis etc.

2.

Helsingfors le 8 Juillet 1788.

Madame la Comtesse DE HASTFER! J'ai le plaisir de vous envoyer la lettre incluse de Mr. DE HASTFER, votre époux. Il est en parfaite santé, et remplit dans ce moment avec succès et intelligence l'honorable soin de couvrir la province, dont la garde lui a été confiée. L'entreprise qu'il a si heureusement exécutée sur Nyslott, et le défilé qu'il vient d'occuper, couvrent de ce côté la province de l'invasion des ennemis, en portant la guerre dans leur pays. Je sais bien, Madame, que votre cœur et votre tendresse pour votre mari doivent souffrir dans ce moment, mais je ne doute pas que, joignant à des sentimens si naturels et si respectables ceux du courage et du patri-

otisme, dignes de votre illustre naissance, vous ne goûtiez en même tems la satisfaction de voir votre époux remplir avec honneur son devoir. Pour moi, je crois n'avoir pas besoin de vous assurer de l'intérêt que je prendrai à vous et à vos enfans, ainsi que des sentimens avec lesquels je prie Dieu etc.

A Mr. de Rehausen, *Chargé des affaires du Roi à la Cour de Dannemark.*

Le 1 Avril 1788.

Ceci est un vrai poisson d'avril.

Je vois bien, mon cher Rehausen, que pour avoir de vos lettres, il faut en écrire aussi. Voici de ma prose pour obtenir de vous un renouvellement de correspondance. J'ai été très content de vos lettres, et je vous prie de continuer de m'en écrire, même sans recevoir des miennes, car je suis un peu paresseux, et ce n'est qu'aux grandes occasions que je me donne du mouvement. Vous vous ennuyez où vous êtes, et je n'en suis pas surpris. Je vous l'avais prédit, et que cela était pire que les veilles du corps de garde; mais cela ne vous a pas arrêté, et puisque vous voilà dans un aussi beau chemin, il ne faut pas vous dégoûter pour des choses qu'on vous avait prédites d'avance. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas le plaisir de vous voir. Vous savez les grandes nouvelles de la so-

ciété: elles sont déjà si vieilles que je n'ai pas besoin de vous les apprendre. La présentation du Baron D'ESSEN avec sa nouvelle épouse M:lle DE GEER, s'est faite dimanche, et hier toute la famille a soupé à l'opéra. Voici une commission savante dont je vous charge. Il se trouve à Copenhague un Chambellan ou Conseiller de conférence, nommé SUHM, membre de l'açadémie des inscriptions et belles lettres à Stockholm, très savant, et sur-tout très versé dans l'histoire de son pays. Je vous prie d'obtenir de lui les anecdotes qu'on a pu conserver en Dannemark sur l'entrevue de GUSTAVE ADOLPHE et de CHRÉTIEN IV, qui se fit à Halmstad; ce qui se passa entre ces deux Rois; si CHRISTINE MUNK, femme de CHRÉTIEN IV, y fut présente, les noms des principaux seigneurs danois qui y furent présens, les anecdotes qui peuvent les concerner, enfin ce qui regarde les affaires qu'on y traita; si ce fut alors, avant ou après, que CHRÉTIEN IV envoya sa fille à Stockholm pour la faire élever à la Cour de Suède; si cette fille était un enfant de CHRISTINE MUNK, ou une fille naturelle, et ce qu'elle devint. Tout cela pourra nous servir en cas que

le Prince Royal vienne à Stockholm, et il ne faudra qu'une petite anecdote pour bâtir toute une pièce. Voilà une commission qui n'est pas diplomatique, mais plutôt académique. Pour me servir des termes consacrés par vous autres diplomates, les conjonctures et les circonstances embarrassées de l'Europe ne permettent pas de s'étendre plus au long sur le cours des événemens présens, il faut suspendre son jugement, et envisager sous ce point de vue les différentes combinaisons qui vont se former. Eh bien, n'ai-je pas assez bien attrappé le langage des ministres chez qui vous êtes? Si vous y comprenez un mot, vous êtes bien habile: pour moi qui vous écris ces belles phrases, je n'y comprends rien. Cependant voilà une grande partie du profond savoir de ces messieurs. *Jeune homme, formez-vous. Ainsi soit-il.*

A Mr. Gaspare Mollo.

Haga le 11 Juin 1788.

Monsieur de Mollo! J'ai reçu dans ce moment même votre tragédie de la mort de Conradin, que vous avez bien voulu me dédier. Je ne doute pas que la beauté des vers ne réponde au sujet, qui est un des plus tragiques de l'histoire napolitaine, et je me rappelle avec bien du plaisir vos talens poëtiques et l'étonnement mêlé de plaisir qu'ils me causèrent chez le Duc de Belmonte. Cette tragédie sera ma lecture pendant le trajet que je ferai en Finlande, où je compte d'emmener une partie de mon armée dans deux jours. C'est au milieu du tumulte des armes que l'on apprécie mieux le délassement que procurent les muses, et c'est pour vous autres poëtes que nous travaillons et souffrons les fatigues les plus pénibles. Je vous remercie de votre dédicace, et vous prie d'être persuadé de mon estime. Sur ce je prie Dieu etc.

Au Général Michelson *).

Helsingfors le 3 Juillet 1788.

Monsieur le Général Michelson! Le Comte de Posse, à mon arrivée ici, m'a remis la lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire, et dans laquelle vous me marquiez votre intention de faire un voyage en Suède, et de me voir. C'eut été une vraie satisfaction pour moi de faire la connaissance d'un officier de votre mérite, et qui a rendu des services si importans à sa Souveraine; mais les circonstances où les deux États viennent de se trouver depuis votre lettre me forcent, avec regret de renoncer à la satisfaction de vous témoigner de bouche mon estime pour vous. Je ne vous dissimulerai pas même, par une suite de ces sentimens, que j'aimerais mieux vous voir en ce moment par tout ailleurs qu'où vous êtes, étant sûr que vous déployerez contre nous les talens qui vous distinguent; mais quoiqu'il en soit, nous tâcherons de vous inspirer pour nous la même estime que nous avons pour vous. Sur ce je prie Dieu etc.

*) Il commandait l'armée russe contre le Roi en 1788.

A l'Amiral Comte Clas de Wachtmeister *).

Helsingborg le 22 Juillet 1788.

L'intérêt que j'ai toujours pris à vous et à votre maison, Monsieur le Comte, redoublé par les dangers que vous venez de courir pour votre patrie, ne me laisse pas goûter tranquillement le plaisir que me donne le succès de mes armes, tant que je suis incertain de votre sort. J'envoye un vaisseau parlementaire pour m'en informer. Qu'il me sera doux d'apprendre, qu'après la courageuse défense que vous avez faite, vous vivez. Je vous prie de me donner des nouvelles du sort de vos braves compagnons, et de leur témoigner ma satisfaction et ma reconnaissance de leurs services. Sur ce je prie Dieu etc.

*) Qui fut fait prisonnier de guerre avec son frère à la bataille sur mer d'Hogland le 18 Juillet 1788, où il commandait l'avant-garde de la flotte suédoise.

N. de l'Ed.

Au Général Comte HUGO DE HAMILTON.

Gothembourg le 29 Novembre 1788.

Je n'ai reçu, Monsieur le Comte, votre lettre du 28 octobre qu'hier à mon retour d'une tournée que j'ai faite à Carlstad, Åmål, Vennersborg, Uddevalla et Kongelf. Les Danois étaient déjà partis avec leur courte honte, et la trêve prolongée jusqu'au 15 mai 1789; cela équivaut à une paix. Je vous sais bien gré de votre bonne volonté et des offres que vous me faites. Nous n'avons plus rien de guerrier à faire ici pour six mois au moins, et je souhaite que vos quartiers d'hiver soient aussi tranquilles en Finlande qu'on le sera ici. Pour ce qui regarde les chasseurs, dont vous me parlez, je crois, par le peu que j'ai vu cette année, que c'est la troupe la plus utile qu'on puisse employer, et il me semble que mon Frère a pensé à ériger de ces corps. Comme je lui ai confié toute mon autorité pendant mon absence, vous voudrez bien vous adresser à lui. Il con-

naît votre zèle et votre attachement, et il sait combien j'ai été content de vous dans ces critiques circonstances. L'Impératrice ne veut pas de paix, et je crois qu'il faudra bien faire encore une campagne. Je ne doute pas qu'elle ne soit menée tout autrement que celle que nous avons terminée, et qu'elle ne me fournisse des occasions de vous témoigner mes sentimens pour vous. Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRES
au Comte D'UGGLAS. *)

1.

Kymenegård le 20 Août 1789.

J'ai reçu votre lettre, mon cher UGGLAS, avec les incluses qui ne contenaient que ce que j'avais prévu. Ce que L... a fait à la bataille sur mer du 14 août est si incompréhensible, que je n'en reviens pas encore. Je me porte bien, et j'espère de pouvoir bientôt recommencer, aussitôt que les renforts me seront arrivés. Je vous remercie de votre fidélité et de votre attachement inviolables, et je vous assure que je suis toujours etc.

2.

Lovisa le 3 Septembre 1789.

Je vous remercie, mon cher UGGLAS, de votre lettre du 25. J'espère que depuis que H... dirige le cours du procès, on ne

*) Toutes ces lettres sont traduites.

pourra plus se plaindre d'un dénis de justice. Je crois que L... a craint de tomber dans les mains des Russes, et d'être abandonné de sa division de la flotte, et que c'est là l'explication de l'énigme de sa manière d'agir au combat du 14 août; mais sa conduite n'en a été que plus mal calculée; puisque, quelle qu'eut été la haine des Russes contre lui, il n'eut jamais pu éprouver, comme prisonnier de guerre, un sort aussi désagréable que celui qu'il paraît ne pouvoir plus éviter, et quelle que soit l'issue du procès, il ne pourra plus laver la honte qui le couvre. Le Général Platen a fait une très belle retraite de Högfors, et nous sommes de nouveau sur notre frontière. Si la grande flotte arrive, nous pourrons nous remettre sur l'offensive. Les mécontens feront sans doute un grand étalage de ce qui vient d'arriver, mais militairement tout a été bien fait, et la retraite de Högfors est une opération qu'on ne saurait trop louer. Nous verrons ce qu'il plaira à l'ennemi de faire. On répare la petite flotte qui pourra bientôt sortir. Il est nécessaire à présent de songer de bonne heure aux ressources pour la prochaine

campagne.

campagne. Je vous prie d'y employer vos soins, avec votre ancien attachement à mes intérêts. Pour ce qui concerne l'armée, elle obéit et se bat bien. Ma santé est bonne, mais je m'ennuye beaucoup; si nous ne pouvons pas avancer, et qu'il faille se disputer ainsi continuellement les deux bords de la rivière, le tems me paraîtra bien long avant qu'on puisse entrer dans les quartiers d'hiver, et avant ce tems je ne puis ni ne dois songer à retourner en Suède. Adieu. Je me flatte d'être bien en crédit chez les habitans de Stockholm. Ils sont toujours contens quand on se bat bien. J'espère que vous vous portez bien.

3.

Lovisa le 17 Septembre 1789.

Je vous remercie bien, mon cher UGGLAS, de votre lettre du 12 que j'ai reçue hier. Je doute fort de pouvoir arriver à Stockholm dans le mois de novembre, mais je serais charmé de m'y trouver au moins à noël. J'ai vu ARMFELT une demie journée; il n'avait pas encore reçu votre let-

tre. Il est allé à Strömsby, pour y conduire sa troupe. Le Baron DE . . . m'a écrit sur l'impossibilité de trouver des ressources pour la prochaine campagne, et j'ai répondu que pour avoir la paix il faut se mettre en état de faire la guerre. Le traité avec la Porte est conclu, et quoique nous puissions faire, ce n'est plus qu'*armata manu* que nous pouvons traiter de la paix avec les Russes. Voilà pourquoi tous les bons citoyens et mes amis doivent s'occuper des moyens de fournir aux besoins de la patrie. Car à moins que de devenir un État tributaire de la Russie, ce n'est que par les armes qu'on peut se réconcilier. Je souhaite la fin de la guerre autant que qui que ce soit. Si les succès de cette campagne avaient été aussi brillans que notre défense a été honorable, je désirerais la paix pour ne pas m'exposer à perdre dans une autre campagne ce que j'aurais gagné dans celle-ci; mais n'ayant pas été aussi heureuse qu'elle eût mérité de l'être, j'ai d'autant plus de raison de continuer la guerre; par la même raison l'Impératrice ne voudra pas la finir, et depuis qu'elle a réfusé la médiation de la Prusse et de l'Angleterre, ce n'est plus que par une nouvelle campa-

gne qu'elle pourra prendre d'autres sentimens. Mais dans tous les cas il est indispensable de pourvoir aux besoins de l'armée, et de former des magasins à tems. Cela doit se faire en Finlande, car entre nous, les entrepreneurs pourraient vexer sur les denrées qu'on acheterait en Suède pour les envoyer ici. Tous les comestibles s'y trouvent plus facilement qu'à Stockholm, et les mois d'octobre et de novembre sont les plus favorables pour former ici les magasins, et pour la facilité des transports. Ajoutez-y que les billets d'Etat sont reçus et circulent ici aussi bien que les espèces, et vous verrez par toutes ces raisons, la nécessité absolue d'appuyer et de soutenir le projet de Klingspor. Ce fut cette négligence à former les magasins, qui nous empêcha d'ouvrir cette campagne avant la fin de juin, et si nous l'eussions commencée à la fin de mai, nous en serions déjà peut-être aux préliminaires de la paix. J'en écris moi-même aujourd'hui à Ruuth. Demandez qu'il vous fasse part de ma lettre, et donnez vos avis. Tout est tranquille ici. La flottille sort demain, toute réparée et prête à combattre. Nous avons pris un chebec russe avec 2 canons de

24 et huit de 8 livres. Adieu, mon cher UGGLAS.

4.

Borgo le 28 Octobre 1789.

Recevez mes remercimens, mon cher UGGLAS, de votre dernière lettre. J'expédie à présent les patentes pour la formation du bureau de discompte *). Le plus essentiel dans ce moment pour l'armée est d'empêcher que l'argent destiné à ses besoins ne soit distribué partiellement par les préposés. Je rappelle ce que j'ai déjà dit, que tout se trouve ici sur les lieux, et que, si le comité des vivres achete à Stockholm

*) Ou d'emprunt sur des billets cautionnés, et ensuite sur des biens fonds, institué par le Roi pendant la guerre, pour fournir aux particuliers des moyens de trouver des emprunts, sans essuyer les vexations des usuriers ou du change, dans la disette d'argent qui augmentait tous les jours. Mr. D'UGGLAS, placé par GUSTAVE III à la tête de cette direction, en rendit ses comptes au Roi régnant à la fin de l'octroi, et reçut de S. M. l'approbation de son administration. Elle est mentionnée en termes honorables dans le procès verbal tenu à cette occasion devant S. M. le 29 Mars 1803.

N. de l'Ed.

les denrées de ce pays même, pour les y renvoyer ensuite, c'est un détour que je n'ai pas besoin de paraphraser. J'en ai écrit au Baron DE RUUTH, qui pense comme moi. Faites qu'il vous montre ma lettre. L'Impératrice est malade. On dit qu'il y a des inquiétudes dans l'intérieur de la Russie; mais cependant il n'y a pas de paix à attendre, car nous avons chacun notre tête, et aucun ne veut céder. Sa situation cependant est telle, qu'elle sera obligée de faire la paix dans le courant de la prochaine campagne, quel que soit le succès de ses armes. À cette occasion il faut que je vous communique, mon cher UGGLAS, un rapport assez singulier qui m'est arrivé, et qui pourrait peut-être en quelque manière influer sur les opinions, s'il venait à la connaissance des ministres étrangers à Stockholm, comme il l'a fait à Pétersbourg, d'où il m'est revenu par des voies indirectes. On a dit que la paix se négociait secretement entre la Suède et la Russie, que le Prince DE NASSAU avait envoyé un gros paquet au Roi de Suède en mains propres, que le Roi n'avait pas répondu, mais qu'il avait envoyé du camp de Jämminge en Savolax au Commandant

de Nyslott une lettre pour l'Impératrice; qu'un officier russe déguisé était venu me trouver, qu'il avait eu une longue conférence avec moi, que P... célèbre par les régistres du Conseil de guerre, et dont le frère possède une terre dans ces cantons où j'ai logé quelques jours, m'avait été présenté comme prisonnier, et était ensuite allé secrettement à Viborg et à Pétersbourg, pour y entamer des négociations. Je voudrais que ce bruit se répandît à Stockholm dans le corps diplomatique, s'il ne l'est déjà. Il servirait peut-être à faire dévoiler ses sentimens secrets. Adieu. Je me porte très bien. J'ai eu le plaisir de voir ARMFELT ici un moment, après que les Russes ont abandonné Porkala.

5.

Svensksund le 18 Juillet 1790.

Je reçus votre lettre, mon cher UGGLAS, en arrivant ici, et j'ai cru ne pouvoir mieux y répondre, qu'en vous donnant une nouvelle occasion d'exercer votre emploi de hérault d'armes du royaume, puisque je ne pouvais pas vous en laisser remplir les fonctions la dernière fois en publiant la

paix *). Je ne peux vous affirmer si elle est proche ou éloignée. Tout est encore incertain, et je peux dire avec le grand-prêtre de Thétis et Pélée: *c'est un secret qu'on ne saurait comprendre*. Mais ce qui est sûr, c'est que je suis si fatigué de la guerre, malgré mes victoires et toute la gloire que j'ai peut-être pu acquérir pendant cette vive campagne, que la paix me sera toujours chère, pourvu qu'elle soit sûre et honorable. Il est certain que la Russie est plus embarrassée que nous, et sur-tout si le Roi de Prusse entre en Livonie, l'Impératrice sera contrainte de céder. Le plus fâcheux de tout est la situation du comptoir des dettes de l'Etat. Je ne sais comment y remédier; mais je m'en repose sur vous, mon cher UGGLAS, et sur les bons avis que vous donnerez. Cependant j'ai écrit à la Régence de délibérer sur ces objets, ne pouvant m'en occuper moi-même. Si elle se trompe dans ses mesures, il me sera plus facile d'y remédier par la suite. Je n'approuve pas le projet qu'un autre m'a donné, d'employer le créditif que les États, à la dernière Diète,

*) Mr. D'UGGLAS fut fait Commandeur de l'étoile polaire immédiatement après. *N. de l'Éd.*

m'ont laissé sur la banque. C'est en bon suédois fabriquer un nouveau million de riksdalers, qu'il serait très onéreux par la suite de réaliser. En premier lieu, cette démarche ne serait pas strictement conforme au contrât avec les États; secondement, les soi-disant billets d'État déjà émis, étant regardés comme moins sûrs, comment les nouveaux seraient-ils reçus? Enfin, ou nous aurons la paix, ou nous ne l'aurons pas. Dans le premier cas, cette ressource serait inutile: dans le second, nos alliés nous fourniront des moyens. En un mot, comme je connais les circonstances, je ne me hâte pas de me décider. Cependant le besoin est pressant, réfléchissez à tout, et donnez vos bons avis. La terreur de la journée du 3 juillet a été grande, sans doute, à Stockholm; mais STJERNBLAD ayant dû s'y trouver le 14, l'inquiétude n'a pu durer plus que 3 jours, et la victoire de Svensksund, qui succéda à ces événemens, a dû en être d'autant plus agréable. Depuis la bataille de Narva, la Suède n'a jamais remporté de si grande victoire. Ma rélation est bien au-dessous de la réalité, puisque nous ne savons pas même encore au juste ce qué nous avons pris. Si

cette lettre arrive avant le *te deum*, vous aurez l'honneur de porter à l'autel le pavillon impérial même. Adieu, mon cher Ugglas. Portez-vous bien, et croyez-moi toujours votre etc.

LETTRES

à S. E. le Baron de Stedingk, *Lieutenant-Général, Ambassadeur en Russie, etc.*

I.

Strömsholm le 6 Octobre 1778.

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 7 septembre. Je suis bien aise de savoir que vous vous portez bien. J'approuve fort votre envie de faire la campagne malgré votre petite santé; mais il y a par-tout porte-close, et le Roi de Prusse aussi bien que l'Empereur ne veulent plus accepter ni recevoir des volontaires dans leur service. Ma raison en est fâchée, mais mon cœur en est charmé. J'allais être abandonné de tous mes amis, et j'étais obligé même de les en louer. Le Roi de Prusse et l'Empereur me les conservent; je leur en ai une véritable obligation. Je vous envie le plaisir d'être avec Madame de Boufflers. Ce n'est qu'elle et quelques amis que je crois avoir laissés en France, qui me feraient souhai-

ter de revoir Paris; tout ce qu'on m'en dit d'ailleurs m'en dégoûte infiniment. Plus de décence, plus de politesse. Ces aimables Français ont-ils oublié qu'ils en étaient autrefois les modèles? Je suis charmé de l'idée dont vous faites part à Madame DE SPARRE, de porter aux fêtes de la Reine nos habits nationaux. Adieu. Conservez votre santé, et revenez quand elle sera rétablie, si Mars ou l'Amour n'en ordonnent autrement.

2.

Stockholm ce 2 Mars 1779.

Si je n'ai pas répondu plutôt à votre lettre du mois de décembre, ce sont les affaires de la Diète et les occupations qui ont suivi la séparation des États, qui m'en ont empêché. Je vous donne carte blanche pour ce qui regarde vos affaires militaires en France. Si vous pouvez effectuer quelque chose pour votre fortune, j'en serai bien aise, étant assuré que vous préférerez toujours à tout autre parti celui qui vous permettra de revenir dans votre patrie quand il vous offrira un avantage égal. Je crois qu'il n'y aura pas d'inconvénient d'accepter

le brevet de colonel qu'on vous offre; il sera un témoignage honorable de vos services, et pourra vous devenir très utile, si vous vous trouvez dans le cas de servir en France; et si l'on y attache une pension, je ne puis vous déconseiller d'accepter un grade nécessaire à votre fortune. Dans l'un ou l'autre cas vous pouvez toujours être persuadé que je vous verrai revenir avec beaucoup de plaisir, et que vous me retrouverez toujours ici le même pour vous. Faites, je vous prie, bien mes complimens au Baron DE STAËL. Dites-lui que je lui écrirai avec MEUNIER qui est encore ici; dites-lui en même tems que je suis fâché de l'avoir connu cet été, par le regret qu'il m'a laissé de ne plus le voir auprès de moi. Faites aussi bien mes complimens au Baron DE GEER [1]) et au Comte DE FERSEN [2]). Dites-leur que j'ai une grande impatience de les revoir, et que les délices de Paris ne leur fassent point oublier Gripsholm et Ekolsund.

1) ANTOINE DE GEER, Chambellan de la Reine, mort à Paris l'année suivante.

2) AXEL FERSEN, fils du Sénateur et Felt-Maréchal DE FERSEN, maintenant Grand-Maréchal de la Suède.

5.

Gripsholm ce 1 Octobre 1779.

Monsieur le Baron DE STEDINGK! J'ai été infiniment content du compte que mon Ambassadeur m'a rendu de la manière distinguée avec laquelle vous vous êtes conduit à la prise de Grenade. C'est avec bien de la satisfaction que je vous témoigne le plaisir que ce récit m'a fait, et la croix de mon Ordre de l'épée que je vous envoye, vous sera une preuve de ce sentiment. J'écris au Comte D'ESTAING pour le prier de vous recevoir Chevalier en mon nom, et sur ce je prie Dieu etc.

P. S. Vous connaissez trop mon amitié pour vous, pour ne pas être sûr du plaisir que j'ai eu en apprenant tous les éloges qu'on a fait de vous. Je vous prie de me mander ce que vous souhaitez pour vous ici. C'est une satisfaction bien grande pour moi de voir que ceux qui sont de ma société intime se distinguent comme vous l'avez fait. Dites à votre frère que je suis très content de lui, et qu'il aura la croix avec les autres Suédois qui viennent de la mériter; mais j'ai voulu vous envoyer la vôtre à vous-même, pour que vous

l'eussiez le premier. J'ai fait insérer dans la gazette de Stockholm la rélation de l'affaire de la Grenade, et les noms de tous les Suédois qui s'y sont distingués. Le vôtre n'y est pas oublié, comme vous le croyez bien.

4.

Stockholm le 10 Décembre 1781.

Les détails que vous m'envoyez sur l'accouchement de la Reine de France m'ont fait un plaisir infini. Personne ne pouvait s'y intéresser plus que moi, et je vous assure qu'on a eu autant de joie à Drottningholm de la naissance du Dauphin, qu'on en a pu avoir à Versailles. Vous m'avez transporté un instant dans ce dernier château, et votre récit m'a rappelé un moment pareil et aussi heureux pour moi, il y a trois ans. Je n'ai pu m'empêcher de rire de la manière galante avec laquelle vous avez annoncé à Madame que son mari avait perdu l'espérance d'être Roi de France. Il est si naturel d'être attaché à la Reine de France, et elle vous a si particulièrement comblé de bontés, que vous ne pouviez moins vivement partager un événement si heureux

pour elle, sans manquer à la reconnaissance que vous lui devrez, et comme Suédois et comme particulièrement honoré de sa bienveillance. Madame DE BOUFFLERS m'a écrit à votre sujet. Elle m'a demandé pour vous une pension de six-mille francs, pour que vous puissiez rester encore quelque tems en France. Vous connaissez trop nos usages ici pour ne pas savoir qu'une pareille pension est bien difficile à accorder, sans s'attirer les plaintes de tous ceux qui en demandent journellement. Mr. DE SPARRE vous aura, sans doute, mandé, il y a déjà un an, que je m'étais occupé de vous, et je tâcherai encore de voir ce que je pourrais faire; mais je dois vous dire avec franchise, que je m'occuperais avec beaucoup plus de plaisir des moyens de vous établir dans votre patrie, que de ceux qui vous fixeraient dans l'éloignement où vous êtes dans ce moment. Vous ne devez pas être fâché de ce sentiment de ma part. D'ailleurs, si vous réfléchissez au solide et à la perspective de l'avenir, vous trouverez qu'avec un moindre numéraire vous pouvez vivre en Suède avec plus d'aisance, qu'avec les appointemens dont vous jouissez maintenant en France, et qui vous

assujetissent à des dépenses qui les excèdent. Je sais bien que les agrémens de Paris, les bontés de la Reine de France, les plaisirs de la plus aimable société, sont un attrait bien vif et bien séduisant; mais aussi, d'un autre côté, depuis que vous n'êtes plus employé en Amérique, la perspective pour vous en France devient bien bornée par votre qualité d'étranger et par votre religion. Et puis au fait, un homme de condition est toujours mieux chez lui que dans l'étranger. Réfléchissez à tout cela, et mandez à Mr. DE SPARRE vos vues, rélativement à votre patrie, et si je puis vous aider, je m'y prêterai avec plaisir, d'autant plus, qu'ayant fait la guerre, et ayant été blessé, vous reviendrez avec des mérites qui me donneront toutes les facilités possibles de vous favoriser.

5.

Rome le 26 Mars 1784.

Monsieur DE STEDINGK! Je viens de recevoir votre lettre du 2 de ce mois. L'aveu que vous m'y faites avec franchise de la faute que vous avez commise, en vous

décorant

décorant sans ma permission de l'Ordre de Cincinnatus, me prouve la confiance que vous avez en moi, et mérite aussi de ma part l'indulgence que mon amitié pour vous m'aurait également inspirée. J'aurais pu vous dire, qu'ayant déjà mon Ordre de l'épée, et étant Suédois, vous ne deviez pas ignorer que par les statuts de l'Ordre, et par les lois du royaume il est également défendu de se décorer d'aucune marque d'honneur, sans la permission du Grand-Maître et du Souverain. Mais à tout pécheur miséricorde. Mon Ambassadeur a dû vous notifier mes intentions, et je ne doute pas que vous ne vous y soyez conformé, en quittant sur-le-champ les marques cincinnatiennes que vous n'auriez jamais dû accepter. Je ne me suis pas mépris à la dénomination: le nom ne fait rien à la chose, mais quel qu'il soit, ou de société ou d'Ordre, il n'est ni de mon intérêt, ni de ma sagesse, de permettre à mes sujets, et sur-tout à des personnes distinguées par leurs places et par mes sentimens particuliers, de porter et de se croire honorées par une marque publique du succès d'une révolte de sujets contre leur Souverain lé-

gitime, et sur-tout d'une révolte, dont la cause et les motifs étaient si injustes et si peu fondés. Je sais bien qu'aujourd'hui l'Amérique est regardée comme indépendante et même mon alliée, mais le succès qui a pu légaliser cette entreprise, ne peut cependant la justifier. Trop nouvellement sortis nous-mêmes de nos troubles, pour qu'il n'existe, sans doute, encore des germes de nos anciennes divisions, il est de mon devoir d'écarter tout objet qui pût réveiller de pareilles idées. Telles sont les raisons pour lesquelles je vous ai fait défendre, ainsi que je l'ai défendu au Comte de Fersen, de recevoir et de portèr cette marque et cet Ordre de l'armée américaine, et c'est dans ces termes que j'ai déjà fait prévenir le Roi de France par le Cardinal de Bernis, de mes intentions sur cet objet. J'ignorais alors que vous étiez les deux seuls de mes sujets qui aviez reçu cette marque. Je vous aurais fait part alors par mon Ambassadeur de mes motifs, dans la certitude que vous n'en abuseriez pas; mais cette confidence ne pouvait avoir lieu pour le grand nombre. Vous devez être tranquille maintenant sur l'impression que votre précipitation a pu faire sur mon es-

prit. Je vous assure qu'elle vous est très fort pardonnée, et que je suis bien fâché du petit désagrément qu'elle vous cause, en vous mettant dans le cas de quitter une décoration que vous avez portée. Mais cela ne changera jamais rien aux sentimens d'amitié avec lesquels je prie Dieu etc.

6.

Helsingfors le 8 Juillet 1788.

J'ai reçu hier au soir, mon cher Stedingk, votre lettre et vos bonnes nouvelles. Le porteur, à la vérité, n'a pas fait diligence, mais il a fait un grand détour. On vous envoie 4 canons avec les deux obus que vous avez demandés; ils voyageront avec des chevaux de poste, mais malgré cela ils viendront à pas de tortue. J'écris une lettre à Brunow, qui m'a coûté plus de peine que toute une scène de Siri Brahe, par ma politesse naturelle et l'impolitesse de mon protocole suédois. Je ne vous dis rien à vous, parceque vous connaissez depuis long-tems mon amitié et l'intérêt que je prends aux succès de mes amis: cet intérêt est encore renforcé aujourd'hui par

l'intérêt public. Je vous charge de faire mes complimens à votre brave troupe et à vos officiers.

7.

Peypola le 18 Juillet 1788.

Ehrenstolpe m'a apporté avant-hier votre lettre, mon cher Stedingk, dont je vous remercie. Nos premières armes ont été heureuses. Mon Frère a pris deux belles frégates russes, qui combattent en ce moment contre leurs compatriotes. Armfelt est déjà à un quart de lieue de Fredrikshamn, maître de ces défilés de Kymene, si difficiles à franchir, et je passe ce soir le Kymene à Anjala. Notre avant-garde occupe déjà tous les passages. On a tué ou pris beaucoup de cosaques, et ils ont un effroi si grand des dragons de Nyslott et de ceux de Broberg, que l'autre jour 17 des nôtres ont mis en fuite plus de 50 des leurs, en ont tué plusieurs, et fait prisonniers les autres. J'attends à tout moment la nouvelle de l'issue de la bataille navale donnée par mon Frère. Nous savons qu'elle s'est donnée à la hauteur de Hogland, et les rapports nous sont favo-

rables; cependant je n'ose pas me livrer trop légèrement à cet espoir. Vous avez maintenant du canon, de la bonne artillerie et de bons officiers: je ne doute pas que Nyslott ne soit pris. J'ai fort examiné la carte, et voici ce que je vais proposer: je dis proposer; car dans l'éloignement où je suis, je crois dangereux d'ordonner; nombre de petites circonstances ou d'accidens imprévus peuvent déranger le meilleur plan, et alors les ordres deviennent des obstacles qui peuvent être funestes à la chose publique. Les 6000 Russes destinés pour la méditerranée, mais qu'on a débarqués à Cronstadt pour agir contre nous, m'incommodent, et je voudrais les occuper. L'armée, où je me trouve dans ce moment, campera ce soir à Likala, ayant sa droite à 5 werstes de Fredrikshamn, et sa gauche en avant de Keltis. Nous serons demain devant Fredrikshamn, et nous occuperons le Général MICHELSON, qui sera plus embarrassé de nous, que nous de lui. La flottille commandée par ROSENSTEIN ayant 4 galères, 1 turoma, 4 poyamas, 1 hemmema et 12 chaloupes canonières, s'approche de Fredrikshamn, et sert d'avant-garde à toute la flottille de galères et d'au-

tres bâtimens armés. Vous n'êtes qu'à 15 lieues de Kexholm, vous avez du canon, et vous en trouverez à Nyslott. Mon idée est que vous marchiez droit sur Kexholm, en rassemblant toutes vos troupes dispersées. Si vous pouvez prendre cette place par la frayeur que votre marche rapide aura causée, ce sera tant mieux, et dès-lors les chemins vous sont ouverts. Une fois arrivé à Kexholm, vous pouvez prendre votre parti selon les nouvelles que vous recevrez alors de l'armée de Finlande. Si dans ce moment elle est maîtresse de Fredrikshamn et de Wilmanstrand, vous serez le maître de vous unir à elle pour marcher sur Wiborg, ou pour tourner cette place. Essen a deux chevaux pour vous qu'il fait aller à l'armée de Finlande. L'impossibilité de vous les faire tenir est la seule raison pour laquelle on n'a pu vous les envoyer. Je suis obligé de partir, ainsi je finis en vous souhaitant mille bonheurs. Envoyez cette lettre au Baron de Hastfer. Je lui écris en deux mots, que ma paresse ne me permet pas de copier deux fois la même chose.

8.

Högfors ce 11 Août 1788.

Je viens, mon cher STEDINGK, de recevoir votre lettre du 4 août. J'ai bien partagé votre indignation de la lâcheté des officiers. Si vous saviez ma douleur profonde de voir une nation si valeureuse et si renommée autrefois, se couvrir d'une honte éternelle, vous sentiriez combien j'aime ma patrie. La ville de Stockholm a manifesté son indignation d'une manière d'autant plus énergique, que la douceur et la tranquillité du peuple rendent ces sortes d'événemens plus remarquables. Le peuple a insulté des officiers qui sont revenus, les a appelés poltrons, et a porté le même esprit et la même fureur contre des personnes qui ont voulu les appaiser. J'écris à HASTFER sur ce qui s'est passé. Si j'avais été aussi bien secondé par tout le monde que par vous et lui, l'Impératrice eut déjà demandé la paix, mais l'ascendant de sa fortune est plus fort que toutes les combinaisons possibles. Je suis content de voir S . . . entrer à mon service; s'il se rend à votre corps, il sera le bien venu. Dans un tems où les officiers quittent leurs drapeaux, il est

bien naturel de recevoir ceux qui veulent servir.

Les troubles de France continuent. Les 10 députés de Bretagne ont été mis à la bastille, et le Duc DE PRASLIN, Mr. DE LA FAYETTE, et un autre seigneur, dont le nom m'est échappé, ayant signé la requête de la Noblesse bretonne, ont été privés par le Roi de leurs pensions et de leurs charges. Voici des gazettes que je vous envoye. Elles ne sont pas complettes; peut-être qu'à force de voyager, il y en a eu plusieurs d'égarées; mais à Nyslott j'imagine que tout ce qui vient du midi est intéressant.

9.

Kymenegård ce 19 Août 1788.

Je viens de recevoir vos deux lettres, et le Comte DE FERSEN a reçu votre paquet. Non, je ne baisserai pas la tête sous le joug de l'Impératrice. Toute négociation dans ce moment est impossible que par une Cour tierce, et s'il faut que je sois accablé, j'aime mieux l'être par mes sujets que par mes ennemis. Je ne regarde pas les choses comme désespérées. Il faut se

tenir à Nyslott tant qu'on pourra, tout comme je tiens ce poste malgré tout le monde. Pour vous, mon cher STEDINGK, il ne faut pas nous abandonner. La dernière des fautes est de désespérer de la patrie, et si vous quittez la Finlande, ce doit être pour nous amener des Allemands qui savent obéir. Les grands États ne se détruisent pas, et vous verrez que du sein des maux il sortira un bien. En tout cas l'honneur exige de rester ferme tant qu'on le pourra, et je dirai alors comme FRANÇOIS I: tout est perdu, hors l'honneur. On pense d'ailleurs trop bien en Suède, pour y avoir le mauvais esprit qui règne ici. Le Comte RASUMOFFSKY est parti le 8. À la fin il a fallu qu'il obéît. On a envoyé de Lovisa de l'argent qui vous sera arrivé avant ma lettre.

10.

Kymenegård le 23 Août 1788.

Je sens vos inquiétudes, et j'y compâtis, mon cher STEDINGK; mais le mal n'est pas encore général. La déraison est plus grande à Anjala que la trahison, et on y

crie tout haut contre ceux qui veulent accuser ceux-ci d'idées de séparation d'avec la Suède. Ce qui arriva chez vous est l'ouvrage de G . . .: s'il revient, il faudra l'arrêter. En attendant je reconnais votre fidélité et celle de mes vrais serviteurs. Tâchez de tenir ferme où vous êtes; je vais envoyer un régiment suédois à votre secours. L'idée de séparation révolte les Suédois, et a fait un bon effet. Pour moi je suis décidé à soutenir mon caractère jusqu'au bout et à ne point céder à la fortune. Adieu. Ne doutez pas de mon amitié.

11.

Drottningholm le 7 Septembre 1788.

Les armemens du Danemarck m'ont forcé à revenir en Suède. J'ai laissé le commandement à mon Frère, le Duc de Sudermanie: c'était un fort mauvais présent que je lui ai fait. Dans la déstruction totale de tout ordre, tant civil que militaire, dans le bouleversement de l'État, je ne puis cependant voir qu'avec plaisir votre zèle et votre fidélité. Je vais faire tous mes efforts pour résister aux malheurs qui

menacent l'État; mais sans être secondé, et perpétuellement trahi, je n'aurai d'autre consolation que d'avoir fait mon devoir.

12.

Gothembourg le 4 Décembre 1788.

J'ai reçu, mon cher Stedingk, votre lettre du 15 novembre, et une autre que le Sénateur Charles Sparre m'a envoyée du 13 du même mois. Je sens, comme je le dois, votre attachement, et encore plus vos sacrifices. C'en est un bien grand que de rester où vous êtes. Nous sommes délivrés des Danois. Je n'ai pas tiré un seul homme de la Finlande, et si l'armée de ce pays-là avait obéi, les opérations contre la Russie n'auraient été dérangées en rien par l'invasion des Danois. Elle n'a servi qu'à réveiller l'esprit national, et à me procurer des troupes que le pays m'a fournies. J'écris au Baron de Ruuth et au Sénateur Sparre pour vous faire avoir des souliers, des habits, et du blé. Mr. de Törne, dont vous me parlez, nous a instruit de bien des choses. Il a eu horreur des trames formées contre sa patrie. Mr. de Sparre

vous en parlera avec plus de détail. Sur tout ce qui s'est passé, mon avis est qu'il faudra arrêter les chefs, et publier une amnistie générale pour le reste. Il y aura beaucoup de régimens vacans, et je ne vous oublierai pas en les donnant. Mandez-moi seulement lequel vous désirez, à condition cependant de finir la campagne dans le corps où vous êtes, puisque vous pouvez y faire plus de service, et acquérir plus de gloire que dans le commandement d'un régiment, où vous ne seriez que simple colonel. Je crois vos nouvelles de Russie un peu exagérées, n'étant guères possible que l'Impératrice aît tant de troupes contre nous, pendant que les embarras que lui donnent la Pologne et le Roi de Prusse doivent l'obliger d'entretenir de grandes forces de ce côté-là. Pour moi, qui dans les momens les plus funestes, n'ai jamais désespéré un moment, je me crois bientôt au dessus de mes affaires, et j'y serais déjà, sans la maladie funeste et inattendue du Roi d'Angleterre, qui y a causé du retard. Vous savez, sans doute, que le Prince POTEMKIN revient, à ce qu'on dit, à Pétersbourg, après avoir perdu 5000 hommes à un assaut infructueux d'Oczakow. On dit

aussi que le Général ROMANZOW a quitté l'armée. Je ne vous dis rien de cette pauvre France qu'on anglise d'une manière si étrange. Pour commencer à la guérir de ses maux, on lui a donné la fièvre des Notables, et on va lui donner le transport au cerveau par les États Généraux. Le Tiers-État et la Noblesse sont aux prises en Bretagne, et c'est encore pis, dit-on, en Guienne. Voilà bien des subversions, mon cher STEDINGK, et lorsque nous nous reverrons un jour, vous ne reconnaîtrez plus rien en Europe que mon amitié que je vous conserverai toujours.

13.

Gothembourg le 9 Décembre 1788.

Quoique je vous aie écrit, mon cher STEDINGK, avec le Lieutenant LANG, je ne veux pas laisser passer cette occasion sans vous assurer de mon amitié. Je vous envoye, pour vous désennuyer, les discours tenus à l'ouverture de l'assemblée des Notables. Il semble déjà que le crédit de Mr. DE NECKER baisse. On a voulu faire revenir le Cardinal BERNIS de Rome pour

le faire présider au clergé, mais il s'en est excusé. Je joins à ces discours toutes sortes de pamphlets et d'écrits qui vous délasseront un moment. Je vous prie de ménager ces écrits républicains qui ne sont pas de saison chez vous.

14.

Sans date.

Je reçois en ce moment votre lettre du 28 octobre, dont je vous suis bien obligé, surtout pour le manifeste de l'Impératrice Élisabeth. Je connaissais cette pièce de réputation, mais elle était devenue si rare que je ne l'avais pu trouver. Elle me sera utile dans ces circonstances. L'Impératrice a rejeté avec hauteur la médiation des trois alliés. Elle doit récapituler dans sa réponse tous les services rendus à la Prusse par la Russie, et puis la diatribe contre moi, semblable à peu près au manifeste déjà publié. Vous pouvez montrer celle-ci au Baron de Hastfer, pour lui dire que je suis content s'il donne la croix aux deux officiers dont vous me parlez, au cas qu'ils se soient distingués d'une manière remarquable. Je suis très chiche de croix: c'est

une affaire d'opinion, et par conséquent il faut être extrêmement avare d'une monnaie pareille.

P. S. Si votre premier chirurgien est content d'un titre d'assesseur, il sera fort à votre service; je ne donne jamais des titres qui tiennent à la Cour. Adieu, mon cher STEDINGK. Portez-vous bien, et ennuyez-vous aussi peu qu'il sera possible.

15.

Stockholm ce 29 Décembre 1788.

La lettre que vous m'avez écrite, mon cher STEDINGK, m'a sensiblement affligé. Après avoir passé les plus belles années de ma vie dans la paix et la concorde que j'avais cru rétablies, je me vois tout d'un coup au milieu des factions des tems de ma jeunesse, et presque environné de la guerre civile et de trahisons que, même dans ces tems malheureux, on ignorait. C'est sur-tout quand je vois des personnes qui m'avaient bien servi, et qui appartiennent aux plus illustres de mes sujets, oublier à la fois tout ce qu'elles se doivent à elles-mêmes, à leur patrie et à leurs parens, que mon

cœur est le plus vivement affecté. Mais aussi, plus leurs fautes sont grandes, plus elles relèvent la vertu et la fidélité de ceux qui, comme vous, sont restés inébranlables dans leur devoir. La douleur du Comte DE WACHTMEISTER [1]) et du Comte DE BONDE [2]) de la conduite de HASTFER est extrême; mais elle est telle qu'elle doit être chez des personnes d'une vertu éprouvée comme la leur. Ce sont eux-mêmes qui, par leurs prières, ont fait décider l'ordre que vous porte le Major SANDELS d'arrêter le Baron DE HASTFER, et que je vous prie d'exécuter avec toute l'exactitude possible, sur-tout pour les papiers qui découvriront enfin certainement la trame entière. Je vous envoie en même tems l'ordre de prendre le commandement, et vous n'avez besoin pour cet effet que d'ouvrir le paquet cacheté que je vous remis ce printems [3]). Je joins à celle-ci un ordre à

1) Le Drotzet.

2) Grand-Maréchal de la Cour, tous deux proches parens du Baron DE HASTFER.

3) En quittant le Roi, le Baron DE STEDINGK en reçut un paquet cacheté, qu'il ne devait ouvrir qu'après l'ordre reçu, et dans lequel le Roi lui confiait le commandement des troupes qui couvraient la fron-

Mr. DE HASTFER que vous lui remettrez après qu'on l'aura arrêté. Je vous autorise à prendre les lettres de chevaliers, qu'il a entre ses mains, et qui sont en blanc, et à les remplir des noms de ceux de votre corps qui se seront distingués, et qui n'ont pas signé l'écrit d'Anjala. J'espère cependant que vous y mettrez l'économie qu'une pareille distinction exige. C'est au mérite militaire et non à l'âge, que j'ai pour principe de les donner, lorsque je ne fais pas une promotion générale. SANDELS, que vous m'avez envoyé, pourra avoir une croix, si vous l'en trouvez digne. Il m'a témoigné beaucoup de zèle; comme il désire de venir à Stockholm, il pourrait en même tems y conduire HASTFER. Ce prisonnier ne pourrait être confié en de plus sûres mains. Mr. DE SPARRE s'occupe à arranger tout ce qu'il faut pour vos troupes. Je suis de retour ici depuis vendredi, et ne

tière de Finlande du côté de Savolax et de toute la cavalerie, en cas de quelque accident imprévu. Il paraît que le Roi avait pressenti la conduite de HASTFER, qui, au commencement de la guerre, avait le commandement de toute cette force, dont Mr. DE STEDINGK n'avait qu'une division.

N. de l'Éd.

puis assez m'étonner de l'honorable réception qu'on m'a faite, qui n'aurait pas pu être meilleure, si j'étais revenu vainqueur de Pétersbourg. Il semble que la bourgeoisie de Stockholm veuille me consoler par son dévouement, de toutes les trahisons que j'ai éprouvées; tout le peuple des provinces par où j'ai passé, a témoigné le même sentiment: j'ai donc tout lieu de croire que l'esprit public influera sur l'esprit des États, et que la Diète sera heureuse et avantageuse. Je voudrais pouvoir faire le même pronostic pour le résultat de l'assemblée des États Généraux de France, qui se tiendra vers le même tems; mais je crains bien pour ce pauvre pays, ce beau royaume si mal administré, et qui penche vers sa ruine. Mon Frère est malade; mais dès qu'il sera rétabli, il partira pour la Finlande. Je vous envoie, mon cher STEDINGK, pour étrennes les œuvres posthumes du Roi de Prusse. Je voudrais vous faire un présent plus magnifique, mais du moins je ne puis vous rien envoyer de plus intéressant, et qui puisse mieux vous désennuyer dans les déserts de Savolax. Il faut veiller sur les démarches de SPRENGTPORTEN, et si vous pouvez vous emparer de Nyslott, ne

pas en perdre l'occasion. Je vous envoie des croix de l'Ordre de l'épée, en cas que vous n'en ayez pas assez. Dès que HASTFER sera arrêté, vous m'enverrez un courrier. Il faut vous dire encore qu'il y a une affreuse émeute à Grenoble. On a levé la hache sur la tête du Duc DE CLERMONT-TONNERRE qui y commandait, on l'a forcé de se mettre à genoux, et on a voulu le pendre à son lustre, après avoir saccagé sa maison. En Bretagne, même histoire. Le clergé se déclare pour les parlemens, tout est dans la plus grande confusion. Les troupes suisses et allemandes sont en marche. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas secouru la Hollande. Adieu, mon bon ami.

16.

Stockholm le 5 Avril 1789.

Voici votre grand mémoire, et Mr. WADMAN qui vous apporte de l'argent! Je vous garde, en attendant que vous vous soyez décidé, le régiment du Baron DE WACHTMEISTER. L'acte de *sûreté* a été signé avant-hier, et probablement cette éternelle Diète sera terminée la veille de pâques. La santé du

Roi d'Angleterre est rétablie, et les nouvelles étrangères sont très favorables. Le pauvre Baron CHARLES SPARRE est fort mal; je crains bien qu'il n'en revienne pas. Cela sera une véritable perte pour la ville de Stockholm et pour moi. Mr. D'EHRENSVÄRD est maintenant à Sveaborg; il vous enverra sûrement les officiers que vous souhaiterez. Une gazette, je crois celle de Leyde, s'est avisée de vous nommer parmi les officiers arrêtés et amenés ici de Finlande. J'ai enjoint, par une lettre à tous mes ministres, d'exiger un ordre pour une rétractation formelle de cette abominable calomnie; ainsi si vous la trouvez dans quelque gazette, vous en verrez bientôt le démenti formel, et vous ne devez point vous inquiéter des suites que cela pourrait avoir. Je vous souhaite bien de la santé et du bonheur, et vous prie d'être persuadé de l'intérêt que je prendrai toujours à vous.

17.

Stockholm le 8 Avril 1789.

Je ne vous écris que deux mots pour vous dire que nos affaires vont bien, et que la

Diète approche de sa fin. Les États ont garanti les anciennes dettes et celles pour les fonds de la guerre. Deux Ordres ont déjà résolu les dons gratuits et les aides pour la guerre. Je vous ai envoyé de l'argent par le dernier courrier, et le comptoir d'État s'occupe à de nouvelles remises. Mr. DE SPARRE a pris la résolution courageuse de se faire tailler de la pierre, il en a subi l'opération avec la plus grande fermeté. Il se trouve aussi bien qu'on peut le souhaiter dans son état. L'Empereur, dit-on, se meurt, et en France tout est dans la plus étrange confusion. J'attends de vos nouvelles avec impatience, et je me flatte d'apprendre vos succès. Personne n'y prendra plus de part que moi pour mille raisons, dont les sentimens que je vous ai toujours conservés ne sont pas les moindres.

18.

Stockholm en 1789.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher STEDINGK, dont l'une m'est venue par le capitaine WADMAN, et l'autre par SANDELS qui est arrivé avec le Baron DE HASTFER. Vous savez, sans doute, les grands événe-

mens qui se sont passés ici, et les extrémités où je me suis vu réduit. L'union qui règne entre moi et les trois Ordres rend tout ce que j'ai été obligé de faire légal, et j'espère que vers le 15 ou le 20 la Diète sera terminée. Ce qui regarde la guerre l'est déjà. On envoie aujourd'hui une grande somme, et dans quinze jours les fonds seront tellement établis que l'argent ne manquera plus. Je suis fort de votre avis de ne rien tenter avant que d'ouvrir la campagne entièrement, depuis que la Diète a pris une tournure décidée, et que les États réunis ont résolu de me soutenir en tout, pour forcer l'ennemi à la paix. Je crois qu'en attendant il suffit d'être sur vos gardes, mais qu'il est superflu d'escarmoucher sans rien faire d'essentiel. Mais je ne doute pas que l'on ne vous attaque, si on le peut, et si les affaires de Pologne ne font pas trop de diversion. Veillez, en attendant, sur vos troupes, et si vous appercevez du mauvais esprit chez les officiers de quelque corps, tâchez de les disperser et de mettre d'autres officiers à leur place. Les tems de ménagemens sont passés; il faut marcher droit à la besogne et écarter les malveillans. Je ne sais en-

core quand je pourrai rejoindre l'armée; mais dès que la Diète sera finie, je me hâterai de m'y rendre. Je ne puis vous envoyer des lettres de chevalier, Essén, qui est Secrétaire de l'Ordre, étant à la campagne; envoyez-moi les noms de ceux qui sont nommés et reçus, et je vous ferai expédier leurs patentes. Adieu, mon cher Stedingk. Je suis si accablé d'affaires que mon stile se ressent du travail dont je suis surchargé; mais mon amitié et ma reconnaissance pour mes bons serviteurs ne s'en ressentira jamais.

P. S. Voyez si le régiment de Wachtmeister, qui vient de vaquer, vous accommode! Je n'en disposerai qu'après votre réponse. Il n'y a rien à débourser pour vous.

19.

Haga le 14 Mai 1789.

Morian veut absolument que je vous écrive pour vous assurer qu'il n'a pas été du parti de l'opposition contre moi. Je lui ai dit que je croyais cela très inutile, et que vous connaissiez déjà ses sentimens, mais enfin pour le satisfaire, je vous écris et vous le recommande, car outre sa fidélité, il a le

désir de vous aider à battre les Russes aussi bien qu'il m'a souvent gagné aux échecs; il a été un de ceux qui ont bien voulu avoir encore la bonté de vivre avec moi. Vous vous rappelez les tems où cela était regardé comme une grande faveur; aujourd'hui c'est tout différent. Voilà comme les jours se suivent et ne se ressemblent pas. En vérité, j'ai honte de toutes les folies que je vous écris, sur-tout quand vous vous attendez à des ordres importans; mais je vous les réserve par le courrier, et je ne veux en ce moment que vous rappeler Haga et ces lieux tranquilles où nous nous promenions gaîment autrefois. Je me crois délivré des Danois, et dès que je serai sûr d'eux par de bons parchemins, je me rendrai bien vîte dans vos régions chercher l'hiver et les Russes nationaux, qui s'y trouveront encore ensemble lorsque l'été et la fin de la Diète auront chassé d'ici l'hiver et les Suédois russes. Battez-vous bien et tenez-vous gai: ce sont les meilleurs conseils que je puisse vous donner. Je suis bien sûr que vous suivrez le premier point; l'autre est plus difficile dans ce meilleur des mondes possibles. Adieu, bon soir! car il est minuit.

20.

Haga le 20 Mai 1789.

Votre officier que je vous renvoie, mon cher STEDINGK, vous apporte mes réponses officielles par lesquelles vous voyez que j'ai accordé tout ce que vous demandiez. Je suis bien aise que le régiment que je vous ai offert, vous convienne; mais je serais bien fâché de vous tirer du commandement que vous avez et dont vous vous acquittez si bien. Je vous avertis que le Comte MEYERFELT a eu ordre de commencer la campagne, et probablement vous aurez reçu l'ordre de commencer en même tems de votre côté. Si je ne me trompe vous avez 6000 hommes auprès de vous; les Russes ne sont pas plus forts. Le Prince POTEMKIN, qui a été fait Généralissime, tire toutes les forces de l'empire contre les Turcs et vient d'obliger l'Impératrice de faire rebrousser chemin à toutes les troupes de l'intérieur qui étaient destinées contre nous. Notre flotte sera prête à sortir à peu près au même tems que l'année passée. Le grand ouvrage de l'intérieur est achevé ici. L'acte de *sûreté* est publié, et le Corps du Sénat en-

tièrement dissous, quoique les individus soient conservés. La pauvre France éprouve toutes les commotions de la guerre civile. L'événement du 27 avril a été violent et sanglant. Les provinces n'ont pas été plus tranquilles; enfin elles commencent de gaieté de cœur, à peu près où nous sommes prêts à finir. Adieu. Le porteur presse et je ne vous écris que pour vous assurer de mon parfait contentement et de mon amitié.

21.

Borgo le 15 Juin 1789.

La fortune n'est pas toujours à notre suite, mon cher STEDINGK, mais avec de la constance on sait la braver. C'est ce que j'ai tâché de faire dans le courant de ces derniers mois, et ce nouveau malheur *) est au nombre de ceux que je suis certain que vous réparerez. Ce sera d'autant plus de gloire pour vous de ramener la victoire où vous êtes. La conduite de SPRENGT-

*) Au combat de Kyro, où les Suédois furent obligés de se retirer. SPRENGTPORTEN avait fait le plan de l'attaque, qui fut conduit par les Généraux MUSSIN-PUSCHKIN, MICHELSON et plusieurs autres.

N. de l'Ed.

PORTEN est indigne; je n'en dis pas davantage. Ceux même qu'il sert dans ce moment nous vengeront une fois, et l'Impératrice est trop grande pour estimer un traitre. Il faut l'abandonner au mépris que tout traitre à la patrie mérite chez tous les peuples. L'armée cependant s'assemble, et nous viendrons bientôt à votre secours. Je vous assure que ce n'est pas ma faute que tout aît été retardé; songez qu'il n'y a qu'un mois que la Diète est finie et que ce n'est que depuis ce tems qu'on a pu mettre la main à l'œuvre. Je n'ai encore aucun détail de l'affaire de Kyro, mais ce que je crois indispensable, si vous avez chez vous des personnes dont les sentimens sont suspects, c'est de les employer autre part et de les éloigner de manière à les empêcher de vous nuire. Vous trouverez aisément des prétextes pour les occuper dans des postes séparés, et il est essentiel dans ces cas de vous débarrasser de ces sortes de personnes dans un moment où nous faisons presque une guerre civile. Par ces précautions vous éviterez deux malheurs, à eux celui de se perdre, et à moi, celui de punir. Je vous envoie la grâce des deux soldats, que vous m'avez demandée, et que vous

auriez reçue plutôt, si les gens de justice n'avaient pas résidé à Lovisa; il fallait que la résolution fût en forme légale. J'envoie un détachement pour couvrir l'aile gauche de l'armée. Les gardes marcheront demain. Tranquillisez-vous et ne doutez pas de l'intérêt que je prendrai toujours à vous.

22.

Borgo le 17 Juin 1789.

Mille complimens pour vos officiers et pour leur bravoure. Pour vous-même je vous embrasse de tout mon cœur. Je ne vous écris que trois lignes. Je ferai partir dans une heure un second courrier, qui vous portera des lettres officielles. Vous connaissez dès long-tems mon amitié pour vous, et votre glorieuse journée de Parasalmi ne peut que la redoubler. Je vous envoie un bataillon de Helsingois avec du canon et des obus. C'est avec un sensible plaisir que je vous ai nommé chevalier grand-croix de l'épée. Vous êtes le premier de l'armée de terre qui recevez ce grade. Mon Frère fut le premier de tous qui le reçut. Puissiez-vous le porter long-tems pour la satisfaction de vos amis et la gloire de la pa-

trie! J'y joins un brevet de pension de mille écus, mais dont je vous prie de me garder le secret encore quelque tems. Je voudrais vous en donner davantage, mais le Béarnois est pauvre quoiqu'il ait un bon cœur. La croix et le brevet vous seront apportés par le second courrier. Je fais donner une gratification aux soldats et aux officiers. Adieu.

23.

Borgo de la même date.

Voici, mon cher Stedingk, avec ce second courrier que j'expédie, une lettre en suédois *) pour vous, que je vous prie de

*) Dont voici la traduction. Monsieur le Colonel Stedingk! Nous avons appris par vos rapports la glorieuse victoire que votre valeur et votre prudence vous ont fait remporter sur les ennemis, ainsi que le courage et le zèle des officiers et des soldats que vous commandez. Nous y avons reconnu le caractère de ce peuple intrépide qui fit anciennement respecter et craindre son nom en Europe, et lorsque Nous voyons ses glorieux exploits revivre chez ses descendans, notre devoir le plus cher est de leur en marquer notre estime et notre reconnaissance. Nous vous chargeons aussi de leur exprimer ces sentimens de notre part, et Nous sommes assurés que ces témoignages leur seront d'autant

faire lire à vos officiers et aux soldats pour leur témoigner ma satisfaction. Vous avez sauvé le Savolax par votre valeur et votre bonne conduite. Quelle satisfaction pour celui qui par sa place, son intérêt personnel et sa gloire, doit s'intéresser si vivement au succès des affaires, d'y joindre encore l'intérêt particulier qu'il a toujours pris à vous. Les Helsingois sont en marche avec du canon pour vous renforcer. Nous allons aussi nous mettre en mouvement de notre côté, et pourvu que vous puissiez résister jusqu'à la fin de la semaine, je vous promets de vous délivrer. Mandez-moi ce que vous souhaitez pour vos officiers; j'y mettrai mon bon. AMINOFF, mon aide de camp, va partir pour servir sous vos ordres; son attachement suppléera à son expérience. Je frémis de l'idée que vous me faites entrevoir de votre perte; mais comme malheureusement il faut tout prévoir à la

plus chers, qu'ils leur seront communiqués par leur chef, digne lui-même des plus grands éloges. Aussitôt que nous aurons une rélation plus détaillée des mérites d'un chacun, nous aurons soin de leur marquer notre bienveillance. Nous vous envoyons en attendant une gratification en argent pour vos bas-officiers et vos soldats, priant Dieu qu'il vous aît etc.

guerre, j'ai pensé à beaucoup de monde et j'ai été bien embarrassé, mais je vous manderai dans peu le parti que j'aurai pris. J'espère toujours qu'il sera superflu, et que j'aurai le plaisir de vous embrasser encore une fois, et de vous dire de bouche combien je vous aime.

P. S. Dites au vieux GRIPENBERG que tout lui est pardonné. Quand on se bat bien, et qu'on se repent de ses fautes, il serait injuste et barbare à moi de m'en souvenir.

24.

Le Camp de Kovalla le 1 Juillet 1789.

J'ai reçu deux jours de suite vos courriers, mon cher STEDINGK, et je vous les renvoie ensemble. L'impossibilité de vous faire tenir mes lettres m'a empêché de vous écrire. La rentrée de l'ennemi dans le Savolax, avec des forces supérieures, auxquèlles le corps avancé de MORIAN ne pouvait faire tête, puisqu'il n'avait pas reçu les renforts promis, est un grand malheur, sans doute, mais qui ne doit pas nous abattre. Vous avez défendu cette province avec courage et intelligence. Vous avez tout récemment battu

des forces supérieures, vous vous êtes retiré en ordre, et vous avez sauvé votre corps entier. C'était tout ce qu'on pouvait demander de vous, lorsque l'armée qui devait vous renforcer et vous soutenir, n'était pas en état d'agir, par une suite des dissensions qui ont mieux servi nos ennemis que leurs armées. Votre réputation n'en peut souffrir, et ma confiance pour vous n'en diminuera pas. Il s'agit maintenant de conserver ce qui vous reste, et voici ce que je crois devoir vous recommander: 1° de ne point séparer vos forces; 2° de harceler l'ennemi, et de l'occuper, pour qu'il me laisse encore agir librement jusqu'à ce que je puisse devenir maître du poste de Högfors, et s'il s'avance du côté de Heinola ou de Wilmanstrand, de tâcher de le suivre, pour inquiéter ses derrières. Nous avons passé le 25 la rivière avec l'armée, et le 28 j'ai attaqué un corps de près de 5000 hommes, qui venait de Davidstad, et quoique nous n'en eussions que 1500, il a été battu, mis en déroute et poursuivi jusque dans son camp. Si j'avais eu plus de cavalerie, la victoire eut été complette. Ils se sont retranchés

à

à Kaipias. Le Capitaine LOFFMAN, qui vous en fera le détail, me trouva au moment de la fin de l'action sur le champ de bataille. Nous nous sommes emparés hier de Wiala, et nous marchons avec le reste de l'armée. Dès que je serai maître de Högfors, je marcherai à votre secours. C'est sur l'immense artillerie que je mène avec moi, que je compte le plus; c'ést elle qui m'a fait remporter la victoire à Uddismalm. Ceux qui vous apporteront cette lettre, vous diront d'ailleurs la situation des affaires. Les troupes ici se conduisent à merveille et avec un courage très distingué. On vous envoie de l'argent, et ARMFELT vous aura déjà envoyé des officiers. Adieu, mon cher STEDINGK! Ne vous laissez pas abattre, et souvenez-vous que la réputation se relève souvent par la mauvaise fortune quand on a le courage de la braver. Remerciez de ma part les officiers de leur bonne conduite, et donnez-moi une liste de ce que vous souhaitez pour eux, ainsi qu'une rélation de votre dernière affaire, pour la faire imprimer à Stockholm. Cette ville est pour vous, car pourvu qu'on se batte, on y est content. Portez-vous bien; n'ayez

pas la fausse modestie de ne pas porter l'Ordre que je vous ai donné, et souvenez-vous de ce grand capitaine qui disait tranquillement: «Je battis hier les ennemis, et aujourd'hui je suis battu.» Je vous envoie un chiffre, dont cependant je ne me servirai pas avant que vous m'ayez mandé que vous l'avez reçu.

25.

Memmelä le 3 Juillet 1789.

Le Major JÄGERHORN vous dira tout ce qui s'est passé ici, ce que j'ai tâché de faire, le peu de forces avec lesquelles j'ai passé le fleuve de Kymene, et la manœuvre hardie que j'ai faite en quittant le pont de Wärälä pour m'emparer des défilés de Memmelä, dont le pont vient d'être achevé. Si j'en crois le rapport du Général KAULBARS, que je reçois dans ce moment, mes marches viennent de vous dégager. L'ennemi se rassemble à Samanijemi et a quitté St. Michel et Christina. Je crois qu'il est nécessaire de vous renforcer le plus qu'il sera possible, pour que vous tombiez sur l'ennemi à dos. C'est pourquoi je donne ordre à CARPELAN de vous envoyer les

troupes qu'il a en Carélie. Cela vous rendra à peu près aussi fort que nous l'étions; et comme les Russes, à ce que vous me mandez, font à présent la guerre comme les autres nations, et que la Carélie est un pays ouvert, nous ne risquons rien, quand même ils y entreraient. En attendant nous les mettrons entre deux feux. Vous marcherez sur eux avec vos forces réunies, et vous favoriserez ainsi mes opérations. Comme les chemins ne sont pas sûrs, JÄGERHORN vous dira de bouche tout ce que je compte faire. Adieu. Je marche contre Likala.

26.

Au Camp de Likala le 7 Juillet 1789.

J'ai reçu l'avis, que le corps ennemi posté à Kaipias sur le chemin de Wilmanstrand, a fait des démonstrations, comme s'il avait le dessein de passer le fleuve de Kymene à Keltis, et de prendre par-là le poste de Wärälä à dos. On a cru même que les troupes ennemies, qui se sont rétirées de Savolax, ont pu se joindre déjà à ce corps, et qu'elles agissent à présent de concert avec lui. Quoique tout ceci ne soit pas

encore bien éclairci, et que dans les circonstances actuelles, il ne paraisse pas probable que l'ennemi tente une entreprise si difficile; j'ai pourtant cru devoir ordonner au Général-Major DE KAULBARS de hâter sa marche vers la frontière avec le corps qu'il commande, et au Colonel D'ESSEN, qui commande à Wärälä, de repasser le pont pour se garantir de toute surprise. Je veux en même tems vous représenter de nouveau, de quelle nécessité indispensable il est pour vous de faire votre possible pour poursuivre l'ennemi dans sa retraite, et de le harceler continuellement, afin de partager son attention et de l'empêcher de songer à d'autres choses qu'à se défendre. J'attends bientôt de vous de bonnes nouvelles. Mr. DE MEYERFELT était ce matin maître de Kuppis Broby. Nous croyons Kymenegård et Högfors évacués, et dès qu'il sera maître de Högfors, nous marcherons sur l'ennemi.

27.

Likala le 11 Juillet 1789.

Le Comte DE MEYERFELT vient de se rendre maître de l'île de Suttula, après une

furieuse canonade. Il ne lui reste qu'à prendre Kymenegård et Högfors, et voilà le nœud. *Mais il faut en faire deux pour que cela tienne,* comme dit THIBAUT dans la comédie. En attendant, je suis bien aise de vous savoir hors d'affaire. Je regarde comme inutile de protéger le Savolax déjà saccagé par les Russes; il faut avancer si l'on veut des avantages, et c'est en attaquant qu'on s'acheminera vers la paix, que je ne ferai cependant que de concert avec mes alliés. Il est donc nécessaire de ne pas séparer vos forces dans l'espoir de défendre une province déjà dévastée, dont les maux ne peuvent être réparés que par la paix, mais de seconder nos opérations de ce côté-ci. Si Mr. DE SCHULTZ est encore dans vos contrées, il faudra marcher contre lui, l'attaquer et le battre. S'il s'est retiré, vous devez marcher sur St. Michel, comme vous me le proposez, sans même attendre vos chaloupes. En laissant occupé le poste de Jorris, qui couvre la Carélie, vous mettrez les magasins de cette province en sûreté. En marchant sur Saivitaipal, Davidstad ou Wilmanstrand, vous ne risquez pas d'être coupé, vous avez votre retraite sûre par Heinola, et vous pouvez, en poussant

l'ennemi, qui est entre vous et le Général KAULBARS, vous joindre à sa division. Mais vous pouvez compter que l'ennemi n'osera pas vous attendre. Si Pumala n'eut pas été évacué, je me serais avancé sur Davidstad, après le gain de la journée d'Uddismalm; mais voyant l'ennemi si fort, et vous si éloigné, je n'osais pas quitter le bord de la rivière, et j'ai marché sur Fredrikshamn pour aider le Comte DE MEYERFELT à reprendre Pyttis et Kymenegård, ce qui a réussi en partie. J'attends ici un renfort de 6000 hommes qui sont partis de Stockholm hier. Ce sont de très bonnes troupes, une superbe infanterie, et des troupes allemandes les suivront immédiatement. Avec ce secours je me trouverai plus fort que l'ennemi. En attendant il faut faire le Fabius *cunctator:* rôle qui, comme vous le savez, m'impatiente beaucoup, et que je quitterai dès que j'en verrai le moment. Si au lieu de marcher sur Christina et Saivitaipal, vous préférez d'attaquer Pumala, pour prendre ensuite le chemin de Wilmanstrand, vous le pouvez; mais outre que je crois l'autre chemin plus court, vous concentreriez plus mes forces, en vous approchant du Baron DE KAULBARS, dont

vous serez secondé. Je vous prie de m'envoyer la liste de ceux pour qui vous demandez des croix et des grades. Je vous répète que je suis très économe des croix militaires, et pour vous donner un exemple et une règle auxquels vous voudrez bien vous conformer, je vous dirai qu'à Uddismalm, où je commandais en personne, et qui fut ma première action de guerre, où les troupes essuyèrent un feu d'enfer pendant 5 heures, je n'ai donné qu'une croix et un grade par corps, et une croix de surplus aux chasseurs qui s'étaient beaucoup distingués; cette croix même fut donnée à un Brunow, célèbre par le procès d'Âbo, où il fut inculpé. Vous voyez par là, mon cher Stedingk, qu'il ne faut pas régler votre promotion à la française, où l'on prodigue les croix; je ne les accorde qu'aux officiers qui se sont vraiment distingués, et aux chefs des corps qui ont donné. Pour les grades, c'est autre chose. Comme c'est une affaire réelle, et non d'opinion, on peut être plus libéral; mais il faut se souvenir que la guerre n'est pas finie, et qu'elle peut donner lieu à beaucoup de récompenses. Je ne puis vous procurer vos obusiers qu'après votre jonction

ou approche du corps du Général KAULBARS. Dans la dislocation de vos arrangemens à St. Michel, je fis retourner le train d'artillerie qui vous était destiné à Heinola; j'en ai une partie ici, et le Baron DE KAULBARS a le reste. Mr. D'ESSEN vous écrira sur ce sujet, et Mr. DE KLINGSPOR sur les subsistances. J'expédie l'ordre à Mr. DE CARPELAN d'envoyer les troupes qu'il a, à son frère en Carélie. Faites bien mes complimens au Lieutenant-colonel GRIPENBERG. Voilà un bien brave homme, et qui s'est distingué d'une manière bien honorable. On dit ici que SPRENGTPORTEN est mort. Si vous en savez quelque chose, mandez-le moi. J'ai reçu un livre publié par la Comtesse DE LA MOTTE, qui est la chose la plus terrible et la plus scandaleuse contre cette pauvre Reine de France, qui vient de perdre le Dauphin. Adieu, mon cher STEDINGK. Je vous souhaite bien du succès.

28.

Likala le 15 Juillet 1789.

J'ai gardé votre courrier pour pouvoir vous mander des nouvelles. Je suis dans le plus grand étonnement de ce que cette armée

russe, dont vous me parlez, a disparu tout-à-coup. Il faut qu'elle n'ait pas été aussi forte qu'on vous l'a dépeinte, ou qu'elle ait furieusement souffert des combats différens qu'elle vous a livrés. Nous savons pour sûr par les déserteurs, dont il nous arrive 3 ou 4 par jour, que Fredrikshamn est sans garnison, et que toutes les troupes russes, qui sont contre moi et le Comte DE MEYERFELT, sont les mêmes qui m'ont été opposées tout l'hiver, ce qui ne fait pas 3000 hommes en tout. En attendant vous saurez que le Général KAULBARS a passé avant-hier le pont de Wärälä, qu'il campa hier au soir à Uddismalm, et qu'à l'heure qu'il est il doit être à Kaipias. J'ai détaché le Baron DE FRIESENDORFF par Hervilla et Enajärfvi, pour lui prêter la main. Je reçois dans ce moment le rapport qu'il a délogé d'Enajärfvi, deux compagnies de chasseurs, sans compter quelques centaines de cosaques et de calmoucks. Ainsi il paraît sûr que le Baron DE KAULBARS sera bientôt maître de Kaipias. Pour les cosaques nos troupes n'y font aucune attention. Elles en font beaucoup plus aux chasseurs, sans cependant les craindre. Elles sont d'une constance et d'un courage

merveilleux. Je les ai vues à Uddismalm conduire leurs camarades blessés aux chirurgiens, retourner après cela tranquillement au feu, qui dura 5 heures sans discontinuer. Nous n'avons pas besoin de serre-files, ni de personne pour les faire avancer. À l'attaque de Likala les gardes ont manœuvré comme au Ladugårdsgärdet à Stockholm. Ils ont gravi une montagne en ligne, faisant feu de rang et alignés comme à l'exercice. Le régiment de Cronoberg, qui les soutenait, a fait de même, enfin il faut l'avouer, ils se sont comportés comme des gens accoutumés au feu. Notre cavalerie, malgré qu'elle soit un peu lourde, est cependant d'une bravoure exemplaire. Je m'attends maintenant que vous marcherez sur l'ennemi par le chemin de St. Michel et Christina. Dès que Mr. DE KAULBARS saura que vous vous approchez, il vous prêtera la main pour aller à Davidstad et Wilmanstrand. Je souhaite que vous y mettiez la plus grande célérité. Quelques notions que vous puissiez en avoir, j'ai bien de la peine à me figurer que Mrs. DE REUTERFELT et DE SCHULTZ aient plus de 3000 hommes à Randasalmi. Je commence à être tellement fait à l'amplifi-

cation que les Russes ont le talent d'employer pour agrandir leurs forces, que je ne crois plus à la moitié de ce qu'on en dit. Nous en avons été dupes ici, mais nous ne le serons plus. Après que vous vous serez fait jour, en battant les Généraux Reuterfelt et Schultz, c'est à vous de voir, mon cher Stedingk, comment vous pourriez emporter Kiernakoski, ou si, en vous concertant avec le Général Kaulbars, il vaudrait mieux prendre Wilmanstrand à dos par le lac, comme l'endroit faible de la place. Depuis que Pumala est perdu, je crois qu'il n'y a que ce plan à suivre, si nous avons le bonheur de prendre Wilmanstrand; il faudra bien après cela forcer Pumala, si l'on ne peut s'en passer entièrement, ce qu'on jugera mieux alors. Mais l'essentiel est que vous avanciez au plus vite. Si vous trouvez de la mauvaise volonté dans vos troupes, ou des trahisons, punissez militairement et avec sévérité. Il est tems qu'un exemple mette fin à ces horreurs. Il paraît que les confédérations sont devenues à la mode. Celle d'Anjala, cependant, n'était pas faite, par son mauvais succès, pour encourager. Vous verrez, par l'imprimé ci-joint, l'horrible confusion

où va tomber la France. Voilà l'effet des conseils d'un ministre démocrate, citoyen d'une petite république, et qui croit que l'empire français peut être gouverné par les mêmes principes que la ville de Genève: principes qui cependant l'ont bouleversée elle-même. Le vieux LAUDON, couvert des lauriers, qu'il arracha de la tête triomphante du grand FRÉDÉRIC, vient d'être trois fois battu par les Turcs. Il a tout d'un coup abandonné la Croatie, et s'est jeté par une marche forcée en Esclavonie. Le Maréchal HADDICK n'a guères été plus heureux à une reconnaissance où il a eu un cheval tué sous lui et a pensé être pris. On assure encore qu'un autre Général de l'Empereur a eu un échec si considérable qu'il a été défendu sous peine de la vie d'en parler. Le Grand-Seigneur, dit-on, ira à l'armée. La néutralité du Danemarc est sûre, et notre flotte, forte de 21 vaisseaux de ligne et de 12 grosses frégates, est sortie avec un bon vent le 6 de ce mois., sous les ordres de mon Frère. Comment se porte MORIAN? Faites-lui bien mes complimens, donnez-moi bientôt des bonnes nouvelles, et ne doutez pas de mes sentimens pour vous.

29.

Au Camp de Wärälä le 25 Juillet 1789.

Le Major Enehjelm est arrivé hier, mon cher Stedingk, et m'a apporté les bonnes et glorieuses nouvelles dont vous l'aviez chargé pour moi. Ce n'est donc plus le malheureux Stedingk qu'on doit vous appeler, c'est le victorieux, et cela à d'autant plus juste titre, que vous êtes le premièr, après le Comte de Stenbock, qui enrichissiez mon arsénal de trophées. Vous avez sauvé le Savolax, et vous avez imprimé à mes ennemis la terreur qu'ils avaient portée dans nos provinces. Vous nommer Major-Général, après un exploit si brillant, c'est moins vous récompenser que vous mettre à même d'acquérir une nouvelle gloire. Si je n'ai pu répondre à deux de vos lettres, c'est que j'ai été trop occupé ces jours-ci, et bien désagréablement. Depuis le succès brillant de mes affaires, et venant encore de reprendre Högfors, les fautes ou les malheurs étranges du Général K... auraient pensé me perdre avec toute l'armée, sans la faute des ennemis et la promptitude de nos manoeuvres. Je n'ai ni le tems ni le cœur de vous en faire le détail, mais je

vous l'enverrai. Il suffit de vous dire, qu'après avoir fait une tentative infructueuse sur Kaipias, K . . . s'est retiré de l'autre côté du pont de Wärälä, qu'il l'a retourné sans m'en avertir au moment que le Général Platen marchait à son secours; qu'enfin il a abandonné son poste à la merci de l'ennemi, sans brûler le pont par où il avait retourné, et dont l'ennemi s'est servi pour passer; ce qui m'a forcé de quitter Likala, de repasser le pont d'Anjala, et de marcher sur l'ennemi qui, à mon approche, a repassé le pont. Voilà en substance ce qui s'est passé; mais j'ajouterai que je suis obligé de laisser ici un corps très considérable pour défendre le pont que nous n'avons pu retourner ayant un bout, et les ennemis l'autre; ils possèdent encore toutes les hauteurs; cependant, comme je suis maître de Högfors, je marche demain avec les gardes pour renforcer le Comte de Meyerfelt. J'attends un renfort de Suède sous les ordres de Taube, et qui sera porté à 17,000 hommes d'infanterie, ainsi je ne m'inquiète pas infiniment de l'embarras survenu, puisque je vais par Högfors pénétrer sans difficulté dans le pays ennemi, et je re-

garde même cette position comme avantageuse dans ce moment, puisqu'elle occupe l'ennemi et vous laisse les bras libres. C'est le Comte MUSSIN-PUSCHKIN qui est vis-à-vis de moi, et qui a, dit-on, 7000 hommes. À Davidstad et à Wilmanstrand c'est peu de chose. Ainsi si vous ne pouvez prendre Nyslott, comme j'en doute, et que vous ayez Pumala, il sera, peut-être, plus facile de reprendre Kernakoski, et même Wilmanstrand, qui doit être ouvert du côté du grand lac Saimen. Mais tout ceci n'est que conjectures, et après une bataille gagnée, je ne veux pas donner des ordres à une si longue distance. Je suis bien aise que l'histoire de Pumala ne soit pas vraie. Le Général MICHELSON a fait un rapport officiel extrêmement honorable de toutes les affaires qu'il a eues contre vous. Il s'est battu en duel contre le Général DENISOW, qui l'a blessé au bras; il a été conduit à Pétersbourg, où il est, dit-on, disgracié. La démocratie vient de triompher en France, et à votre retour à Paris un jour, vous trouverez le Roi à peine aussi puissant que celui de Suède en 1771. J'aurai le plaisir de vous répondre au plutôt sur les grâ-

ces que vous me demandez, et vous devez être assuré que tout ce que je pourrai vous accorder, sans déroger aux règles que je me suis prescrites, ne vous sera pas refusé. Vous avez été très bon et trop galant, peut-être, de rendre aux officiers russes leurs équipages que vous auriez pu partager à vos troupes. Les Russes n'en usent pas ainsi. Ils brûlent de gaieté de cœur les maisons des particuliers, ils tirent sur mes trompettes, et ils dévastent inutilement les pays par où ils passent. Au reste, l'Impératrice me refusant jusqu'au titre de Roi, comme elle vient de le faire par le manifeste de Mr. DE MUSSIN, il me semble qu'il faut bannir ces galanteries des guerres de chevalier à chevalier, et des Anglais contre les Français. Après cette sortie, je dirai pourtant que peut-être, à votre place, j'aurais fait comme vous. Si la galanterie n'eut pas été méritée de leur part, elle eut été digne de moi. Pour ce qui regarde Mr. DE TOLL que vous avez fait prisonnier, je vous en laisse le maître; cependant j'espère que vous ne lui accorderez pas une liberté entière. Si par son moyen, vous pouvez entamer la négociation d'un

cartel

cartel pour les prisonniers, vous me ferez bien du plaisir. Examinez bien les papiers du Général SCHULTZ; peut-être y trouverez-vous beaucoup d'éclaircissemens et de vérités, et même sur l'affaire de HASTFER. En attendant de l'argent de Stockholm, je vous en enverrai de ma caisse particulière, dès qu'elle m'arrivera de Kymenegård, où je l'avais fait transporter avec mes voitures. Adieu, mon cher STEDINGK. Nous avons fait chanter le *te deum* pour votre victoire, et elle va être célébrée dans toute la Suède.

30.

Kymenegård le 29 Juillet 1789.

J'ai reçu votre lettre du 24 juillet. À la manière dont vous y allez, je ne saurai bientôt quelles récompenses vous donner. Vous battrez les Russes plus facilement que vous ne leur apprendrez à vivre. Envoyez-moi une seconde liste pour vos officiers; j'ai perdu la première. Tous les renforts sont partis de Stockholm; il n'y a que le vent contraire qui les retarde. Je vous envoie de l'argent avec ce même courrier.

Nous avons, l'ennemi et moi, chacun un bout du pont de Wärälä. Il faudra voir combien cela durera. Je vous envoie des jetons d'argent que j'ai fait frapper pour les distribuer aux soldats et aux bas-officiers qui ont fait quelque acte de valeur. Veuillez y mettre beaucoup de sobriété, pour y attacher plus de prix. Lorsque dorénavant vous m'enverrez des courriers pour annoncer vos victoires, ayez soin en même tems de me mander si ces officiers se sont distingués eux-mêmes, et s'ils ont mérité la croix. J'ai été incertain là dessus à l'égard de celui que j'ai reçu. Je vous envoie copie de la rélation officielle du Général Michelson de l'affaire de Kyro. Elle fait honneur à nos troupes. Cette rélation n'a pas été surprise, et je l'ai reçue par la voie ordinaire.

31.

Kymenegård ce 1 Août 1789.

Après vous avoir écrit avant-hier, et vous avoir envoyé de l'argent, j'ai gardé Durietz pour pouvoir vous mander ce qui pourrait arriver. N'ayant rien à vous dire de-

puis ces deux jours, je ne veux plus retenir votre courrier, et je renvoie cet officier chez vous. Le Gouverneur RAMSAY est allé à Heinola, pour vous faciliter le transport des munitions pour vos chaloupes canonnières, et j'ai donné à Mr. D'EHRENSVÄRD les ordres ultérieurs sur cet objet. Jusqu'au moment que je pourrai recommencer d'agir, je ne veux, ni ne puis vous prescrire des opérations, et j'attends, pour vous informer de mes projets, l'arrivée du renfort de Suède, qui doit venir incessamment. Les troupes qui manquent d'officiers chez vous ne sont pas seules dans ce cas; beaucoup qui ont été faits prisonniers, et beaucoup de tués, font sentir ce besoin. Le régiment d'Ostrogothie est dans ce cas. Le Baron DE KLINGSPOR, qui fait une course à Sveaborg, est chargé de voir s'il peut vous en envoyer de la garnison. Les galères étaient, il y a deux jours, à Korpo. J'ai nommé le Major JÄGERHORN Lieutenant-colonel, le jour de la bataille. Les choses en France vont de mal en pis. Les gardes françaises et même les gardes du corps ont fait une déclaration dans le goût de celle que fit l'armée suédoise, l'année dernière. On a cassé

des gardes du corps. Le Roi fait marcher toutes les troupes allemandes vers Paris et Versailles. Le Maréchal DE BROGLIE a été déclaré Généralissime. Avec tout cela on ne sait pas quel parti le Roi prendra. Tantôt il suit les avis des Princes ou de la Reine, et tantôt ceux de Mr. DE NECKER. Le pis dans ces occasions désespérées est de ne pas prendre de parti du tout, et c'est ce qui paraît que le Roi de France fera. Tout cela me fait de la peine. Quoiqu'on m'aît abandonné, moi le plus ancien allié de la France, à la merci de mes ennemis, je ne puis quitter l'habitude de m'intéresser à ce pays et à son Roi. Un sentiment entretenu pendant 45 ans ne s'efface pas si vîte. Adieu, mon cher STEDINGK. Croyez que quelques désagrémens qu'il y aît dans votre situation, il est plus heureux de combattre et d'acquérir de la gloire en Savolax, que d'être à Paris dans ce moment. J'espère que vous n'avez pas relâché le Lieutenant-colonel TIGERSTEDT que vous avez pris dans le camp même des Russes. Il faut faire dresser un procès verbal attesté par vos officiers comme témoins de sa prise, et l'envoyer avec cet acte au parlement d'Åbo.

P. S. Je n'ai qu'un interprète pour traduire le russe écrit; encore faut-il saisir le bon moment où il est à jeun, ce qui est véritablement rare. Envoyez-moi donc les papiers du Général SCHULTZ; je les ferai traduire et vous en enverrai la traduction.

32.

Kymenegård le 3 Août 1789.

J'ai donné des ordres pour vos munitions et pour tout ce que vous avez demandé au Comte D'EHRENSVÄRD. Ici tout est tranquille. J'attends à tout moment mon renfort de Suède. La France se bouleverse de plus en plus. Mr. DE NECKER exilé: Mr. DE BRETEUIL, Principal Ministre et Président du Conseil des finances. Le Maréchal DE BROGLIE Ministre de la guerre, le Duc DE LAVAUGYON Ministre des affaires étrangères, et un nouveau Contrôleur-général dont j'ai oublié le nom obscur. Avec tout cela, une émeute affreuse à Paris, le feu aux quatre coins de la ville, l'arsenal pillé et les armes entre les mains du peuple, le tocsin de Notre Dame sonne sur les troupes du Roi, les Allemands cam-

pent au champ de Mars, livrant bataille dans la ville où il y a eu beaucoup de monde tué: voilà ce que nous apprenons aujourd'hui par la poste. Je ne sais ce qui s'est passé aux États Généraux à Versailles; c'était le moment du départ du courrier. Je crains bien qu'il n'y aît eu des scènes sanglantes, car les gardes françaises et même les gardes du corps sont démocrates. Voilà ce qu'on fait dans la délicieuse France; voilà le fruit de la faiblesse et de l'irrésolution. Adieu. Portez-vous bien! J'espère bientôt vous consoler par des bonnes nouvelles. En attendant, tenez le Général SCHULTZ cerné, et ne vous laissez pas effrayer par les cent mille rapports qu'on vous fera. Lorsque mes renforts seront arrivés, j'aurai 20,000 hommes de bonne et nouvelle infanterie.

33.

Kymenegård le 7 Août 1789.

N'ayant pas de nouvelles à vous mander d'ici, je puis au moins vous donner celles que je viens de recevoir de la victoire de mon Frère *) sur la flotte russe, sortie de

*) S. A. R. M:gr le Duc de Sudermanie, Grand-Amiral.

Cronstadt, qu'il a remportée le 26 juillet à 12 lieues sud-ouest de l'île d'Oeland. Il me mande qu'ayant signalé la flotte le 25 au matin, il l'avait vue se ranger en bataille, mais que le vent et le gros tems l'empêchèrent de l'attaquer. Il la vit toute la nuit jusqu'au lendemain 26. À une heure et demie, le Duc engagea la bataille avec son arrière-garde qui se trouvait à la hauteur de l'ennemi, et après 6 heures de combat, et que 4 vaisseaux russes furent désemparés, le désordre se mit dans leur flotte, et elle prit la fuite. Mon Frère la poursuit à toutes voiles. C'est en la poursuivant qu'il m'écrit, et finit par me faire espérer de plus grandes nouvelles. Sa lettre est datée »du vaisseau amiral Gustave III, chassant la flotte russe entre la Courlande et l'Oeland.« Cette nouvelle est arrivée à Stockholm 6 heures après celle de votre victoire de Parkumäki. J'apprends par un courrier de Hangö, l'arrivée des galères et du premier transport de mes renforts de Suède. Puissiez-vous vous maintenir encore quinze jours, et tout prendra une face nouvelle. Vous ne sauriez croire l'effet que vos succès ont produit ici sur l'armée. Vous ferez chanter le *te deum* chez

vous, comme je le ferai demain ici. Je viens de réjouir le Général suédois: je vais affliger le Colonel français attaché à la Reine et à la France. Rien de plus affreux que ce qui s'y est passé du 12 au 15 juillet: les invalides forcés, le canon et les armes employés contre la bastille: cette forteresse prise d'assaut, le Gouverneur, Mr. de Launai traîné par la populace à la place de Grêve, décapité, sa tête portée en triomphe autour de la ville, le même traitement fait au prévôt des marchands, la formation d'une milice bourgeoise de 48,000 hommes, les gardes françaises et suisses réunis avec le peuple; Mr. de la Fayette proclamé Commandant général de la milice parisienne, les cocardes bleues et rouges arborées au lieu des blanches, les États, déclarant les Ministres du Roi et les agens civils et militaires de l'autorité, responsables à la nation; le Roi, enfin, seul, accompagné de Monsieur et du Comte d'Artois, allant à pied, sans suite, au milieu de l'assemblée des États, faire presque amende honorable, et demander leurs secours pour appaiser les troubles; voilà ce qui s'est passé, et voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une imprudente violence vont

renverser le trône de Louis XVI. Des lettres de Hollande disent que Necker est rappelé. Je suis encore si affecté de ces nouvelles que je crains que ma lettre ne s'en ressente. Adieu, mon cher Stedingk. J'attends avec crainte et impatience de vos nouvelles, mais si vous avez des revers, souvenez-vous qu'après votre retraite de St. Michel, vous avez battu les Russes à Parkumäki, et que dans peu je vous dégagerai pour la seconde fois, ce que j'espère pourtant n'avoir pas besoin de faire.

34.

Kymenegård le 23 Août 1789.

Voici mon accouchement fait pour vos promotions. J'y ai donné la date du 19 août, pour qu'il y eut une raison au retard. Je vous envoie les croix et les pouvoirs nécessaires pour reçevoir ceux qui sont nommés. Demain le Baron de Taube arrive avec le premier renfort. Le régiment de Skaraborg est déjà ici depuis deux jours, et le Général Pollet arrivera le 29; ainsi dans peu de jours je me mettrai en mouvement. Mon premier soin sera de déga-

ger la rivière, après quoi je pourrai agir avec mes forces réunies, et vous faire avoir autant de secours de troupes, que vous en pourrez nourrir. La seule chose qui m'embarrasse est que la flottille du Prince DE NASSAU est supérieure à la mienne, puisque, par l'occupation de Porkala, elle n'a pu se réunir. Cependant il faudra bien y trouver du remède. Je ne crois pas à la description qu'on m'a faite des galères que les Russes doivent avoir dans le Saïmen, ni qu'elles soient fort dangereuses. Ce sont des chaloupes canonnières, moins maniables que les nôtres, et portant de plus petits canons. On m'assure qu'il n'y a eu que peu de troupes détachées contre vous, et qu'ainsi, si la petite flotte peut résister, nous pourrons bientôt agir de concert. En attendant je vous prie de bien ménager Mr. DE . . . C'est un bien brave homme, mais une tête singulière, et comme il a la plus parfaite connaissance du pays, je crois utile pour le bien général et pour le vôtre, de l'entretenir en bonne humeur. Si je ne vous connaissais pas aussi intimement que je le fais depuis ma jeunesse, je ne vous écrirais pas avec cette sincérité. Je craindrais de gâter les affaires plutôt que

de les servir, mais je connais trop votre zèle et votre sagesse, pour ne pas vous mander tout uniment et sans réserve ce que je pense. GRIPENBERG est bien heureux et bien brave: jusque dans les contretems qu'il éprouve, il a même du succès. Je suis bien aise que MORIAN aît eu l'honneur de prendre des canons ennemis. Cela le consolera du revers de Sulkawa. Les Russes font mine de vouloir passer à Pilkama, mais je crois que ce ne sont que des démonstrations. On m'a assuré que votre dépôt à Heinola est bien fourni, et que vous pouvez en tirer tout ce qu'il vous faut de munitions. C'est aujourd'hui qu'on chante le *te deum* par tout le royaume pour votre victoire.

35.

Kymenegård le 25 Août 1789.

Je ne dois pas vous laisser ignorer ce qui s'est passé ici. La flottille russe attaqua la mienne sous les ordres du Comte D'EHRENSVÄRD hier à 10 heures du matin, et la bataille dura jusqu'à 9 heures du soir, sans discontinuer. J'étais alternativement dans ma chaloupe et sur un rocher qui couvrait

notre aile droite. À 7 heures l'escadre russe, venant d'Aspö, et plus forte du double que la nôtre, était battue: trois vaisseaux pris sous mes yeux, et le reste fuyant dans la plus grande confusion. Les détroits qu'on avait fermés avec des bateaux coulés, devaient empêcher l'autre escadre ennemie d'avancer sur nous, mais vers ce tems elle eut l'adresse ou le bonheur de passer les endroits fermés. Nous n'avions plus de munitions, deux de nos vaisseaux ont donné sur des fonds, et il a fallu abandonner nos prises. La nuit a séparé les combattans. Ne pouvant ainsi avancer de ce côté, je vais porter à votre secours toutes les forces qui m'arrivent de Suède. Ainsi tenez-vous ferme. Le 14 septembre je serai chez vous avec plus de dix mille hommes d'infanterie; je fais tous les arrangemens nécessaires pour cela. Je vous demande le secret. Vous en sentez l'importance.

Que dites-vous des troubles affreux de Paris et de la France? Ce sont les proscriptions de Sylla. Voilà le Baron DE BESENVAL, le Duc DE LAVAUGYON et le Prince DE LAMBESC entre les mains du peuple, et le vieux Maréchal DE NOAILLES massacré dans son château.

36.

Lovisa le 10 Septembre 1789.

Selon le rapport que j'ai reçu, et que je vous envoie, vous devez être bien sur vos gardes, vu les forces qu'on attribue aux ennemis de votre côté. Je vous envoie le bataillon d'Elfsborg sous les ordres du Lieutenant-colonel Edenhjelm, officier aussi brave que bien intentionné, avec des pièces d'artillerie. Notre flottille est presque prête; elle sortira de nouveau dans peu de jours. Nous n'avions en tout à la bataille, que 41 bâtimens grands et petits. Nous ressortirons avec le même nombre, et je suis décidé à tout tenter pour vous délivrer. Ainsi ne perdez pas courage. Prenez toutes les précautions, mais ne fléchissez pas. Je suis dans l'opinion que celui qui attaque, a toujours un grand avantage, même à forces inférieures; ainsi il serait fort avantageux que vous pussiez étonner l'ennemi par une brusque attaque. Ce qui serait le plus fâcheux, ce serait qu'il entrât par St. Michel et par Christina, au moyen de quoi il nous prendrait à dos. C'est à quoi j'espère que vous pourvoirez afin de l'empêcher. Si j'en crois les nouvelles de Stock-

holm, mon Frère sort aujourd'hui de Carlskrona, où il était rentré pour réparer la flotte après la bataille. Adieu mon cher STEDINGK. Tout, de ce côté, est dans la plus grande tranquillité.

37.

Lovisa le 19 Septembre 1789.

Je vous ai écrit avant-hier, mon cher STEDINGK, il ne s'est rien passé depuis. Le Prince de Nassau s'est avancé hier avec sa flottille jusqu'à Kungshamn. La grande flotte russe est devant Porkala, et le Baron D'ARMFELT a débarqué aujourd'hui à Strömsby avec 8000 hommes. Ma flottille sera prête à sortir mercredi. Je ne crains guères celle du Prince de Nassau. La tempête affreuse qu'il fait, et qui selon l'expérience dans ces parages, durera quelques jours, le rend inactif, quels que soient ses projets. Cependant ce mouvement me fait croire que le détachement qu'on disait envoyé contre vous, ou n'est pas si considérable qu'on le supposait, ou n'existe pas du tout, et que c'est un faux bruit que l'ennemi a fait répandre pour nous dégarnir ici. En tout cas,

veillez à n'être pas surpris, et défendez le pays le plus que vous pourrez, en attendant que dans peu je puisse tenter une diversion.

38.

Lovisa le 2 Octobre 1789.

Une indispositon qui m'a retenu au lit pendant deux jours, m'a empêché de répondre plutôt à deux lettres que j'ai reçues de vous. Je vois avec plaisir, mon cher Stedingk, que vous vous maintenez encore dans votre poste. Je suis absolument de votre avis qu'il faut prendre vos quartiers de cantonnement, et même vos quartiers d'hiver, dans le pays ennemi. Je vous ordonne donc de vous en occuper, et de faire cantonner et hiverner vos troupes aussitôt que vous le croirez favorable. Votre aile droite sera renforcée par les brigades dalecarlienne et wermelandoise, dès qu'elles pourront quitter les rives d'Ingo et de Barösund qu'elles défendent contre les Russes qui voulaient y faire des descentes pour brûler nos vaisseaux de transport. Dès que, lassés de ces vaines tentatives, ils laisseront nos côtes, ou que ma flottille les y for-

cera, cette brigade ira prendre ses quartiers dans les paroisses de St. Michel et adjacentes, et vous mettra à même, par-là, de retirer à vous, la partie de vos troupes qui s'y trouve à présent. Je sais qu'on a voulu vous faire croire que l'intention était de vous dépouiller de votre commandement en faveur d'un autre; mais pour couper court à toutes tracasseries ultérieures qu'on pourrait vouloir me susciter avec vous, je vous dirai, sans chercher de belles phrases, que cela est entièrement faux, et que, lorsqu'on a gagné une affaire aussi considérable que celle de Parkumäki, on doit être bien sûr de conserver le commandement des troupes avec lesquelles on a vaincu. Je vous expliquerai de bouche mes projets pour la prochaine campagne quand j'aurai le plaisir de vous voir, comme je l'espère, dans peu. Je vous exhorte cependant, à prendre toutes les mesures possibles pour reprendre Pumala. Ce port est trop important pour le laisser aux ennemis, et peut nous être d'une grande utilité dans la campagne suivante. Je vous prie encore de ne pas détester les Turcs que vous secondez si bien par la diversion

que

que vous faites en leur faveur contre l'ennemi commun; songez que mon traité est signé avec eux. J'ai écrit à C . . . pour le mettre bien avec vous, et lorsque je vous verrai l'un et l'autre, j'espère faire la paix entre vous. J'espère vous retrouver bientôt en bonne santé et en bonne humeur, et vous assurer de bouche combien je suis etc.

39.

Lovisa le 14 Octobre 1789.

Je viens, mon cher STEDINGK, de recevoir votre lettre du 10. Je me hâte de vous renvoyer le courrier, et je pars pour vous rencontrer demain. J'ai ordonné au bataillon de Jönköping de marcher à St. Michel, afin que celui d'Elfsborg puisse vous renforcer. Le pont d'Anjala étant rompu par nous, et les Russes s'étant retirés de ce poste, j'ai pu détacher ces troupes du corps du Comte DE MEYERFELT, mais il ne pourra être à St. Michel que le 29 de ce mois, ayant 18 lieues de marche à faire, et des chevaux harassés. Je suis bien aise que vous ayez repoussé l'en-

nemi, et je souhaite fort que vous mettiez tous vos soins à vous maintenir dans son pays. J'ai lieu de croire que la saison mettra fin aux projets du Sr. KOKSAKOW qui, je crois, est frère d'un des anciens favoris de l'Impératrice. Comme les gelées commencent, j'espère qu'il ne pourra rien effectuer davantage. Il est assez extraordinaire que les Russes aient surpris une batterie en plein jour, et qu'ils l'aient attaquée à une heure où tout est en vue. Voilà comme ils firent leur attaque sur Hervikoski. Cependant vous avez eu la gloire de les battre et de les repousser. Ne vous arrêtez pas en si beau chemin, et soutenez la besogne jusqu'au bout, comme je le ferai de mon côté. Je suis persuadé qu'en soutenant encore une campagne, la paix sera avantageuse, tout comme elle l'eut été sans cette malheureuse bataille du 24. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous voir, et de vous assurer de bouche de toute mon amitié. Vous ne m'avez pas mandé si l'ajournement personnel du parlement d'Åbo contre SPRENGTPORTEN, et que je vous ai envoyé, a été remis par un de vos trompettes. Adieu.

40.

Åbo le 25 Novembre 1789.

J'ai reçu, mon cher Stedingk, vos deux lamentables lettres de ce mois, et je suis bien fâché qu'on vous aît rempli la tête de tous ces sots propos qui se débitent et s'oublient également vîte à Stockholm. Quand on a fait une campagne aussi belle que la vôtre, qu'on a gagné deux affaires majeures, et qu'enfin on a pris ses quartiers d'hiver dans le pays ennemi, il me semble qu'on peut se mettre au dessus des propos de quelques caillettes qui, privées du nombre ordinaire de leurs adorateurs, et fâchées contre la guerre et les guerriers, s'en prennent à tout pour satisfaire leur mauvaise humeur; ou bien de quelques héros de caffé, qui après avoir fait les braves sur le pavé de Stockholm pendant la paix, ont, véritablement pour le bien de l'État, quitté le service au moment de la guerre, ne croyant pas qu'ils faisaient vraiment un acte de patriotisme, en délivrant l'armée et la patrie de leur chétive existence. À présent qu'ils sont en sûreté, ils contrôlent ceux qui s'exposent au danger. Ce ne sont pas des gens pareils qui décident des ré-

putations, et malgré eux, l'histoire marquera toujours que vous avez arrêté l'ennemi à force inégale, que vous l'avez repoussé à Porosalmi, et qu'à Parkumäki vous avez pris son camp, ses canons et ses équipages. Ce sont là des faits incontestables. Pour le reste, tout homme public y est exposé; et soit Prince, Général, Ministre, Auteur, jusqu'au Comédien, quiconque se présente au public, doit s'y soumettre. Mais la postérité fait justice, et c'est à elle qu'on doit appeler. Voilà un beau traité de philosophie, qui se terminera, comme vous le voyez déjà, par vous dire, que ces mêmes propos dont vous vous plaignez, deviennent une raison de plus pour vous de garder le commandement, puisqu'en le quittant dans ce moment, vous donneriez gain de cause à ces dépriseurs, et vous sanctionneriez plus véritablement et bien plus volontièrement encore leurs propos, que le Roi de France n'a sanctionné la monstrueuse constitution française. Le pauvre Prince! Il est véritablement aujourd'hui la vive image du Roi petaud, chez qui l'on faisait tout ce qu'on voulait. C'est pourquoi je m'attend que vous restiez malgré tous les ennuis, et qu'en preux chevalier vous mettiez

à fin l'aventure commencée. Vous ne devez non plus être surpris, et encore moins attribuer à une moindre confiance la rétractation du droit de donner des brevets aux officiers. Je l'avais accordé vu le moment, mais c'était une chose toute nouvelle, et qui ne s'était jamais faite. Je viens de retirer cette permission également aux Barons DE CARPELAN et D'ARMFELT, et je vous dirai que je ne compte plus en donner, ou du moins très rarement. Pour ce qui regarde l'entreprise sur Pumala, je vous en laisse entièrement le maître. Je vous dirai seulement que je regarde sa reprise comme très essentielle pour les succès de la campagne prochaine. Je vous prie de peser toutes ces considérations, et de prendre vos arrangemens en conséquence. Je serai content de ce que vous ferez, étant trop éloigné pour rien statuer de positif. Je pars dans ce moment pour la Suède.

41.

Stockholm ce 2 Mars 1790.

Je vois par vos lettres et les rapports du Comte HAMILTON que les ennemis se ren-

forcent du côté de Pumala. Je ne crois pas que c'est crainte de notre attaque, mais que c'est de ce côté-là que la campagne doit s'ouvrir; quoique je doute qu'ils pensent à la commencer avant le départ des neiges et des glaces, d'autant plus que selon les avis de Pétersbourg, les commandemens des armées viennent d'être décidés. Le Comte DE SOLTIKOFF, que vous avez connu à Spa, commandera contre nous, ayant sous ses ordres le Prince d'Anhalt Bernbourg et le Général IGELSTRÖM. Le Prince de Nassau commande la flottille, ayant avec lui un corps de troupes séparé sous le Général NUMSEN, et tout cela indépendant de Mr. DE SOLTIKOFF. Vous jugez combien un commandement ainsi séparé doit nuire aux succès des opérations. Delà je présume aussi que SOLTIKOFF agira vers le Savolax et ses cantons, et que le Prince de Nassau suivra la côte. Mais les Généraux qui doivent commander, sont encore à l'armée du Prince POTEMKIN; ainsi il leur faudra du tems pour venir, et l'armada du Prince de Nassau ne pourra agir avant la belle saison. Si l'ennemi se renforce de votre côté, c'est donc apparemment pour être plus sûr de Pumala; ou si les

mouvemens qu'on dit qu'il a faits, et qui l'ont éloigné de Kymene, sont vrais, il paraît que c'est pour tirer ses troupes plus près de Pétersbourg, afin d'être à portée d'en détacher en Livonie, où les mouvemens du Roi de Prusse donnent de l'inquiétude. D'ailleurs ils n'auront pas de renforts, le Prince POTEMKIN ayant non seulement refusé de détacher un seul régiment de son armée, mais demandant encore de nouveaux secours pour lui-même. Toutes ces considérations, et encore d'autres que je ne puis vous communiquer en ce moment, m'affermissent dans la résolution de précipiter l'ouverture de la campagne, et de prévenir, par une attaque brusque, le rassemblement des forces ennemies. Je vous exhorte donc à mettre tous vos soins à cet objet; comme il y a eu un peu de contradiction dans les rapports de Savolax et de Borgo, j'envoie le Baron OTTO DE WREDE pour m'éclaircir entièrement. J'espère qu'il me rapportera des connaissances parfaites de tout, après lesquelles je volerai pour vous joindre. Les affaires de l'Empereur s'embrouillent de plus en plus, et celles de la France vont encore plus mal. On a encore fait faire à ce pauvre Roi

une démarche fausse et honteuse, qui ne le délivrera pas plus de sa prison, et qui achève de lui faire perdre le peu de considération dont il jouissait parmi le petit nombre de partisans qui lui restait, et qu'il a totalement abandonné. Je gémis comme vous sur le sort de cette pauvre France, et je vous assure que mes anciens sentimens ne sont pas éteints; mais je les conserve au Roi de France, à la France, et non plus au Roi des Français qu'à l'assemblée démagogue du soi-disant peuple français, qui n'est qu'un peuple de cannibales. Pour ce qui vous regarde personnellement dans ce pays, vous n'avez encore rien à craindre de votre absence; ce qu'on vous a écrit n'est pas vrai. On n'a encore rien statué sur les régimens allemands, et j'écris à mon Ambassadeur de veiller à vos intérêts, pendant que vous veillez aux miens. Mais quand même ces régimens ne seraient pas supprimés, il faudra vous attendre à un long retard de payement, les finances étant dans le plus affreux désordre. Vous vous plaignez de n'avoir pas eu part de mes desseins lorsque j'eus le plaisir de vous voir cet automne; mais le plan n'a été formé qu'après mon retour à Borgo, et il était

nécessaire de concentrer la formation des magasins dans un seul endroit, pour que les prix ne fussent pas enchéris par plus de concurrens. Le faible hiver que nous avons eu, a sans doute retardé les transports, et c'est l'article des foins qui est le plus embarrassant. Ne peut-on pas nourrir les chevaux en Savolax avec du blé, comme les Isvotschiki russes nourrissent les leurs à Pétersbourg? Vous savez, sans doute, la mort du Sénateur STOCKENSTRÖM; il avait 92 ans. Les prisonniers de Fredrikshof vont bientôt être jugés. À vue de pays, HÄSTESKO paraît le plus coupable, et HASTFER le plus déshonoré. Le Baron DE TAÜBE est toujours fort mal de sa contusion. Je vais m'informer de la vacance que vous me demandez pour votre chirurgien.

42.

Borgo le 3 Avril 1790.

Je suis arrivé ici, mon cher STEDINGK, hier au soir, et je compte aller vous voir mardi ou mercredi. J'espère vous trouver en bonne santé, et les glaces sûres, comme vous m'en avez répondu, jusqu'au 24 avril. Badinage à part, je veux voir par moi-

même, si nous ne pourrons pas déloger ces maudits Moscovites de Pumala. Les arrangemens sont pris pour faire une campagne vigoureuse. Comme le Baron D'ARMFELT sera probablement arrivé, vous apprendrez de lui les bonnes nouvelles que nous avons de Constantinople. Je n'ose les confier au papier. Je vous prie de ne pas douter de mes sentimens pour vous.

43.

St. Michel le 13 Avril 1790.

Je vous envoie ce courrier, mon cher STEDINGK, pour démêler une obscurité que j'ai cru trouver dans vos deux dernières lettres, et décider de la résolution définitive à prendre. Vous me marquez par votre lettre d'hier, que dans quinze jours l'expédition pourra se faire sur Pumala, et par le plan que vous m'avez envoyé aujourd'hui, vous me marquez que l'affaire pourra se faire quatre jours après l'ordre reçu. Je souhaite donc de savoir si vous comptez les 4 jours après les 15, ce qui ferait 19, qui nous meneront au 1 mai, ou si après 4 jours d'aujourd'hui vous pou-

vez attaquer. Votre réponse décidera ma résolution définitive que je vous manderai par UTFALL et ADELCRANTZ. Bon jour! J'attends votre réponse pour régler ma marche.

44.

St. Michel le 14 Avril 1790.

Après vottre lettre reçue, j'ai pris mon parti, qui est motivé sur-tout par la nécessité de me rendre la semaine prochaine à Sveaborg. Nous marchons cette nuit. Je vous remercie de la carte et de la note qui nous seront d'un grand secours. Dans six jours le Baron D'ARMFELT vous secondera pour votre attaque, ou plutôt même, si vous le voulez. Nous ferons notre possible pour vous envoyer les pièces de douze, ainsi que des chirurgiens; et pour des bandages, il doit s'en trouver à Uleåborg, d'où vous pourrez les commander. Je joins ici vos provisions pour le régiment de Gothembourg; je souhaite que vous puissiez longtems posséder ce régiment, et jouir du fruit des travaux que vous avez si courageusement soutenus. Le 15 mars le traité entre la Prusse et la Pologne a été signé à

Varsovie. Tout cela paraît préparer à la guerre. Adieu, mon cher STEDINGK. Je vous souhaite mille succès, et sur ce je prie Dieu etc.

45.

St. Michel le 16 Avril 1790.

Kernakoski est pris avec deux canons de bronze, et un grand butin valant peut-être cent mille roubles. Peu de blessés, aucun de tué. Ce sont les Dalecarliens, TAVAST et VEGESACK, qui se sont distingués le plus. Adieu. À vous le dé.

46.

Sackjärfvi le 26 Avril 1790.

Je suis sensible, mon cher STEDINGK, à l'intérêt que, dans votre dernière lettre du 22, vous me témoignez au bien général; mais je n'approuve pas votre résolution. Je ne vous permettrai pas de jouer le rôle de Moyse, mais bien celui de Josué, et de faire tomber les murs de Nyslott, comme lui ceux de Jérico. La perte de vos cent hommes me fait de la peine, mais elle ne change guères à la situation, et du moins

cela leur apprendra à se tenir une autre fois mieux sur leur garde. Vous saurez déjà qu'Armfelt est très affermi dans Sonamiemi et Kernakoski, et comme l'armée va l'appuyer, il n'y aura rien à craindre. Si le Baron de Wrede peut arriver à l'endroit désigné, les ennemis seront mal dans leur position, et il faudra bien enfin que Pumala tombe. Je ne conçois rien à l'affaire de l'officier qui vous remettra cette lettre. J'ai envoyé les papiers qui le concernent, à mes jurisconsultes. S'il est innocent, comme il me le paraît, je ne vois pas de quel droit ses camarades de service ont pu le chasser avant qu'il fût jugé, et alors il est tout simple qu'il rentre à son régiment. Ne fût-ce que pour détruire cet espèce d'esprit de corps, que je regarde comme un esprit de mutinerie, il faudrait qu'il retournât. En attendant, employez-le comme vous le jugerez à propos, et quand je serai de retour à Borgo, je vous ferai savoir par une lettre officielle ce que j'en aurai statué. Vous savez déjà que les Comtes de Wachtmeister ont été relâchés sur leur parole. Le courrier d'Espagne, qui m'a apporté cette nouvelle, m'a dit qu'il avait rencontré en chemin le Lieutenant-

colonel PETROWITSCH, que nous surprîmes à Kernakoski, et qu'on menait dans un kibitk, les fers aux mains, à Pétersbourg. Cela était bien mérité, étant impardonnable d'être surpris à 3 heures de l'après-midi. Adieu, mon cher STEDINGK. Portez-vous bien, et chassez-moi votre humeur noire.

47.

Borgo le 7 Mai 1790.

J'attends, mon cher STEDINGK, que vous nous payiez le service que nous vous rendîmes l'année passée. Les ennemis ont pénétré par Anjala, ayant surpris les batteries suédoises. Nous avons été forcés de quitter Walkiala, pour venir au secours du Général PLATEN. Je me suis rendu ici pour monter sur la flottille qui est toute prête à sortir. Le Général POLLET longeait hier la côte; il était à Keltis, et doit prendre les ennemis à dos. Votre bon ami le Général SCHULTZ avait pénétré par Hervikoski; mais les Dalecarliens et le régiment de la Reine mère l'ont repoussé de l'autre côté de la rivière. Mon Frère est sorti le 30. aveo la grande flotte pour aller dans le golfe; voilà où nous en sommes. Vous

voyez que la fortune balance, et que Pharsale n'a pas encore décidé cette grande querelle. Je souhaite qu'ARMFELT fasse une diversion; si vous ne pouvez pas à l'instant pénétrer vous-même dans le pays ennemi, mettez-vous sur la défensive et augmentez de tout ce que vous pourrez le corps d'ARMFELT, pour qu'il puisse nous dégager. Dès que le vent le permettra, j'en ferai de même avec la flotte. Le Baron DE WREDE et Mr. DE CARPELAN ont ordre de venir vous secourir avec leurs troupes. Au reste je suis sûr que vous aurez mille mauvaises nouvelles qu'il ne faut pas croire. Vous connaissez ce pays-ci, et j'espère que vous inspirez votre propre courage aux ames incertaines. Adieu, mon cher STEDINGK.

48.

Borgo le 9 Mai 1790.

Rien ne pouvait venir plus à propos pour me consoler dans mes contrarietés, mon cher STEDINGK, que la nouvelle de vos succès. Vous avez vu par ma dernière lettre ce qui était arrivé à Anjala, et que je croyais plus fâcheux que les suites ne l'ont

montré. Les Russes ne feront guères de progrès ultérieurs, et leur plus grandes forces seront jetées sur leur flottille. Lorsque les troupes du Prince de Nassau seront embarquées, il faudra bien que le Général Igelström détache de son corps pour couvrir la frontière, et aussitôt que par ce moyen, Armfelt se trouvera en cas d'agir, les ennemis seront obligés à le laisser faire ou à se dégarnir contre vous. En attendant, l'action du 4 au 5 vous fait un honneur infini, ainsi qu'à vos troupes. Je vous prie de me proposer les grâces que vous souhaitez, et je vous envoie à vous-même une épée, que vous voudrez bien troquer contre une d'or, quand elle sera faite. Vous savez trop bien vous en servir contre l'ennemi, pour qu'un pareil présent ne soit pas bien placé entre vos mains. Puissiez-vous la porter long-tems pour mon service et votre gloire! J'envoie une épée au Colonel Aminoff, et une au Comte de Cronstedt, que vous voudrez bien leur donner de ma part. J'ai donné à mon bon ami J. Frédéric Aminoff le régiment de Björneborg; il en recevra le brevet incessamment. J'ai donné la croix au

Major

Major UTFALL et au Capitaine KJELLSTRÖM dont vous avez loué la valeur, et j'ai nommé GYLLENBÖGEL capitaine dans l'armée. Pour des médailles, vous en aurez quand on m'en enverra de Stockholm. J'ai donné toutes celles que j'avais ici. J'ai fait lieutenant votre petit courrier; mais il me faut de tout cela une relation officielle à imprimer, car ma bonne ville de Stockholm ne demande pas autre chose; et puis une liste des officiers tués et des blessés. Toutes les notions que nous avons par nos prisonniers portent que l'armée russe ne se monte en tout qu'à quinze mille hommes, et qu'il n'y a d'autre cavalerie que des cosaques. Le Prince de Nassau a si bien persuadé à l'Impératrice, qu'il nous écraserait sur mer, qu'on a négligé tout le reste. Cependant il n'aura en tout que 120 à 150 bâtimens, quand tout ce qu'on a construit à Wiborg, Petersbourg, Cronstadt et Revel sera rassemblé. J'en aurai 310, quand les miens seront réunis. Il y en a ici 90 sur les lieux. L'escadre de Stockholm est déjà entre Hangö et Helsingfors, celles de Gothembourg et de Stralsund sont sorties depuis long-tems, et approchent. Mon Frère

est sorti avec la grande flotte le 30 du mois dernier. Avec ces moyens j'espère tenir tête à ma superbe ennemie. Vous aurez du renfort de la Carélie par Mr. de Carpelan, et j'espère que vous ne vous fâcherez pas de ce que je vous ai prié de renforcer Armfelt. Il n'est pas bon de fâcher un vainqueur comme vous, sur-tout après avoir été obligé moi-même de repasser la rivière; mais c'est la position d'Armfelt qui exige ce renfort, puisqu'il a déjà l'entrée ouverte dans le pays ennemi, au lieu que votre position vous empêche d'y pénétrer, ayant Pumala d'un côté, et Nyslott de l'autre. J'ai fait grâce à tous les officiers du régiment de Björneborg, impliqués dans l'affaire de la conjuration d'Anjala. Je vous envoie les croix et les épées avec un constitutorial pour recevoir les chevaliers. Adieu, mon cher Stedingk. Tout me dit que cette campagne sera vive et glorieuse, et qu'au bout nous aurons la paix.

P. S. À propos: vous me demandez sérieusement pardon d'avoir voulu attaquer l'ennemi à forces inégales. Mais savez-vous bien, mon cher Stedingk, que votre action du 4 et celle de Kernakoski du 30, rendent cette excuse extrêmement superflue?

49.

Sur l'Amphion à l'ancre à Pitkepass près de Wiborg, le 28 Mai 1790.

Après ma victoire du 15, je me suis avancé jusqu'ici, et la grande flotte est sur mon aile droite. J'ai brûlé des magasins que les Russes avaient sur la côte, et fait sauter 15 pièces de 36 qu'ils chariaient de Wiborg à Fredrikshamn. Nous savons par les prisonniers que les ennemis se dégarnissent du côté de Savolax, pour tirer leurs troupes à Wiborg, dont je ne suis éloigné que de 6 lieues. Je souhaite que vous poussiez du côté de Nyslott. Vous masquerez simplement la garnison, et vous vous avancerez sur Kexholm ou sur Wiborg, pour vous réunir et agir de concert avec le Baron de Wrede. J'ose ajouter qu'il faut ici de la hardiesse, et non de la prudence. Laissez Pumala se morfondre; marchez en avant avec ce que vous avez, et jetez les yeux sur la carte; voyez où je suis, jugez ce que je vais tenter, et calculez les embarras des ennemis. En un mot, soyez un Général de Charles XII. Il y a des occasions où la témérité même est une vraie prudence. Je suis peu éloigné de Wiborg;

j'espère avancer encore. La grande flotte suédoise est sur mon aile droite entre Cronstadt et Hogland. Si vous n'avez pas à manger, il faut le chercher dans le pays ennemi. Adieu, mon cher STEDINGK. Marchez en avant.

50.

Sur l'Amphion à la voile entre Pitkepass, Wiborg et Björkö, le 2 Juin 1790.

L'histoire de votre courrier est plaisante, mon cher STEDINGK. J'avais répondu à tous, excepté au vôtre, comptant le renvoyer le lendemain. Il ne se trouvait qu'un bateau, et mes aides de camp jugèrent spirituellement, que tous étant venus ensemble, ils devaient s'en retourner de même, de manière qu'à mon réveil je ne trouvai plus personne, et ne pus ainsi vous répondre. Le Comte DE MEYERFELT a eu ordre d'envoyer la nouvelle de la bataille à toutes les directions avec l'ordre pour le *te deum*. Avec votre lettre j'en reçus une du Baron DE WREDE qui me mande qu'il marche pour vous joindre. J'aurais mieux aimé qu'il eût pu inquiéter les Russes sur Sor-

dawalla et Kexholm; mais dans l'état actuel des choses, je suis très content que vous l'envoyiez au Baron D'ARMFELT. En formant ainsi un grand corps, nous nous réunirons à la fin. Vous voyez par la date de celle-ci que je suis bien avancé, ayant toujours la grande flotte à ma droite. Celle des Russes a paru me suivre, mais n'est forte que de 17 vaisseaux de ligne et de 2 frégates. Celle du Prince de Nassau est incognito. Nous ignorons si elle se cache à Wiborg, à Cronstadt ou à Petersbourg. Je vous suis bien obligé du renfort que vous avez donné à ARMFELT. C'est me renforcer moi-même, car s'il peut dégager le Kymene, je pourrai transporter sur les galères, des détachemens de la grande armée, qui me rendraient assez fort pour faire des descentes. Vous enverrez donc ordre au Baron DE WREDE de joindre ARMFELT. On dit que Pumala est presque évacué. J'ai tellement inquiété les ennemis sur les côtes, qu'ils ont été obligés de les garnir de troupes par tout. Adieu mon cher STEDINGK. Je vous souhaite mille succès et à nous tous la paix.

Ce pauvre Roi de France s'est mis pieds et poings liés entre les mains de Mr.

de la Fayette, et vient de signer un écrit, par lequel il s'engage à suivre aveuglement toutes ses directions, à condition qu'il lui procurera quelques prérogatives fort peu importantes en comparaison de celles dont on l'a dépouillé. C'est rendre véritablement Mr. de la Fayette Maire du palais. Je vous envoie 20 médailles, pour les distribuer à vos bas-officiers et aux soldats. Je n'ai pas de rubans bleus et jaunes. Tâchez d'en avoir de quelque ville dans votre voisinage. Ce sont des rubans de laine appelés en suédois *padu-band*. Je crains bien que ma lettre ne se ressente des fréquentes interruptions que j'ai été obligé d'y faire, pour observer à tout instant le mouvement des flottes.

51.

Björkesund le 9 Juin 1790.

Gyllenram qui m'a remis votre lettre, mon cher Stedingk, vous dira que je me porte bien, et que j'ai été remercier aujourd'hui mes houssards et mes dragons de s'être bien battus contre les dragons de Pleskow à 50 werstes de Petersbourg. J'ai ap-

pris aujourd'hui que Saivitaipal est pris par les nôtres, et que le Baron D'ARMFELT y a été blessé. Ma sensibilité l'a emporté sur toute considération de dignité, et j'ai écrit moi-même au Comte DE SOLTIKOFF, pour le prier de faire passer par le plus court chemin, une lettre ouverte pour ARMFELT, et que je puisse avoir de ses nouvelles; mais cet événement a hâté le départ de GYLLENRAM, pour porter les ordres nécessaires en cas de malheur. Si Saivitaipal est entre nos mains, il est à espérer que Davidstad y tombera, et que les brigades réunies d'ARMFELT et de PAULI pourront marcher sur Wilmanstrand. Alors Pumala ne pourra plus tenir, et je crois que le mieux serait dans ce moment que vous suivissiez la même marche avec eux, en allant sur Wiborg, et laissant Nyslott de côté. L'inquiétude terrible que je donne aux ennemis sur les côtes, les obligera à se retirer vers la capitale, et cela facilitera vos opérations qu'il faut, je crois, pousser à présent à la manière de CHARLES XII. J'ordonne au Baron DE WREDE de se rendre à la brigade d'ARMFELT, pour en prendre le commandement, en cas qu'il soit grièvement blessé. Je vous félicite de

la victoire de vos chaloupes canonnières. Je ne connais pas d'arme plus dangereuse. Ici nous avons attaqué avec ces chaloupes des frégates et un vaisseau de ligne, qui ont perdu leurs mâts et leurs vergues. Je vous renvoie votre mémoire. Il est impossible de refuser quand la demande et le motif sont aussi nobles que les vôtres. Adieu, mon cher STEDINGK. Je vous souhaite mille prospérités, et de pouvoir vous rencontrer de ce côté-ci de Wiborg.

52.

Svensksund le 14 Juillet 1790.

Vous savez, sans doute, déjà, mon cher STEDINGK, par le Comte DE MEYERFELT, comment je me suis relevé de l'échec que les Russes se vantaient tant de nous avoir donné à notre sortie de la rade extérieure de Wiborg. C'est une rude leçon donnée à la jactance du Prince de Nassau, et pour ne pas tomber dans le même défaut que lui, je laisserai à Mr. DE CHARPENTIER à vous dire ce qu'il a vu. 200 officiers et 3000 hommes prisonniers, plus de 50 vaisseaux, des canons de bronze, des drapeaux

pris: voilà, en peu de mots, le résultat de la bataille du 9 juillet. On dit que l'attaque sur Davidstad et celle sur Niveri ont manqué; il faudra bien se tenir sur la défensive dans ces contrées, jusqu'à ce que les affaires de Prusse soient décidées. Je m'attends à une nouvelle bataille, car le Prince de Nassau ne voudra pas en rester à cette défaite. Si le bon Dieu favorise encore nos armes, je pourrai abandonner la mer et songer à la terre. En attendant il faut bien prendre patience. Je n'en ai guères, car je souhaite ardemment la paix; mais elle est difficile; car quand je suis battu, je ne veux pas la faire, et le même sentiment anime l'Impératrice. Cependant, si la flotte anglaise qu'on nous annonce, arrive, et si les Prussiens, comme des prisonniers nous le disent, sont déjà entrés en Courlande, il me semble que la paix est immanquable. Adieu. Je vous souhaite du bonheur, et vous prie de saisir le premier moment favorable, car je suis convaincu que les Russes ne sont pas aussi forts qu'ils cherchent à le faire croire.

53.

Svensksund le 22 Juillet 1790.

Voici, mon cher Stedingk, un ordre positif et officiel d'attaquer et de prendre Pumala. Le Baron de Wrede en reçoit un pareil, et j'attends de votre zèle et de votre courage que vous l'exécutiez au plutôt. Je suis convaincu qu'il n'y a que 16,000 hommes au plus. Ni Rautenfelt ni Igelström ne s'y trouvent, et tous sont occupés de ce côté-ci. Après cela vous aurez votre flottille réunie, et vous pourrez pousser vos avantages. Le renfort envoyé au Général Pauli doit lui être arrivé ces jours-ci, et il a ordre de passer la rivière, coûte qui coûte. Il faut pousser la campagne avec vigueur, pour qu'elle soit la dernière. Adieu. Mille prospérités.

54.

Au Camp de Wärälä le 28 Juillet 1790.

Comme vous me mandez qu'il vous faut trois semaines pour prendre Pumala, je donne contre-ordre au Baron de Wrede, et lui prescris une autre marche. Vous n'avez qu'à rester sur la défensive: cela ne

compromettra en rien votre réputation militaire. Pour moi, j'ai la mauvaise opinion qu'il est possible de battre les Russes à forces inférieures, et à plus forte raison, à forces égales. Mais pour ce moment-ci je défère à votre opinion et je donne des ordres différens à la brigade de WREDE. Sur ce je prie Dieu etc.

55.

Au Camp de Wärälä le 2 Août 1790.

J'ai reçu presque à la fois plusieurs de vos lettres, mon cher STEDINGK. Elles m'ont donné de l'humeur, comme vous l'avez pu voir par celle que je vous écrivis mercredi dernier. Mais comme il n'en faut pas avoir avec ses amis, je vous écris celle-ci. Je vois que vous vous imaginez qu'on veut vous desservir auprès de moi, et vous avez tort. Je n'ai pas été content, il est vrai, de la profonde paix qui a régné dans le Savolax depuis l'attaque qu'on vous fit au mois de mai; mais je veux croire que ce n'est pas votre faute. Pour vos chaloupes, elles peuvent passer, car elles ne sont empêchées que par des batteries; et moi qui n'ai fait

depuis trois mois, que passer ma vie sur ces chaloupes, je sais et j'ai vu combien elles se moquent des batteries. En profitant d'un bon vent ou du courant, elles passent et n'essuyent que le même feu, et même moindre que dans une affaire; car elles passent en se présentant une fois seulement à celui de chaque canon particulier, au lieu que dans une affaire elles sont obligées de rester tranquillement à en essuyer beaucoup. En forçant ce passage, vous auriez réuni les flottilles, ce qui vous eut été d'un grand secours, car je suis persuadé que la mienne battra celle des Russes, si elles se rencontrent. Au reste, tout cela est inutile dans ce moment, puisque Wrede a eu des ordres différens, et que, par conséquent, vous ne pouvez plus que rester tranquille. Adlercrantz ne m'a rien dit de ce qu'il souhaitait, et comme vous ne m'en dites rien, je l'ignore. La missive de Klick, que vous m'avez envoyée, prouve toute l'aigreur de ces gens-là. Ils seront bien penauds quand ils sauront combien l'Impératrice les méprise profondément et combien ils sont prêts d'être abandonnés entièrement. Vous saurez par Ehrengreutz qu'il y a des pourparlers

et qu'on a même dressé entre nos avant-postes, deux tentes, où le Baron D'ARMFELT et IGELSTRÖM ont eu deux conférences. Je ne sais encore où cela aboutira, car les Turcs forment un obstacle bien difficile à vaincre. Tout sera décidé avant la fin de la semaine. En attendant, la guerre continue, et il n'y a point de trêve, quoique ici il y en aît une tacite, car on se promène tranquillement hors des avant-postes. Adieu mon cher STEDINGK. Je souhaite bien vous revoir, car alors tout sera fini ici. La paix entre la Prusse et l'Empereur d'Allemagne était prête à se faire. On croyait à la guerre entre le Roi de Prusse et la Russie, au départ de la dernière poste. Aux propositions que le Ministre de Prusse a faites à l'Impératrice et auxquelles il ajouta, *la paix ou la guerre?* l'Impératrice a simplement répondu: *Comme il plaira à Monsieur.* Cela est bien plus méprisant encore, que fier.

56.

Au Camp de Wärälä le 13 Août 1790.

Mr. DE BURY m'a apporté votre lettre, mon cher STEDINGK. Au lieu de vous

autoriser aux opérations que vous me projetez, j'ai une autre proposition bien différente à vous faire. C'est de me dire s'il vous conviendrait d'accepter l'ambassade de Petersbourg. Elle sera très agréable, vu le nouvel ordre que vont prendre les choses entre les deux Cours, et comme vous avez de la douceur, beaucoup d'usage d'une grande Cour, et que vous avez eu l'honneur de battre les Russes, vous serez également aimé et considéré. Je me ferai en même tems un vrai plaisir de réparer en quelque manière ce que vous perdez par la suppression de vos pensions en France, et le séjour que vous ferez à la Cour de l'Impératrice ne me privera pas du plaisir de vous voir souvent. Tout ce que je viens de vous dire, vous prouve que nous approchons du moment de la paix; cependant, hier elle était presque rompue de nouveau, mais il faut espérer que tout s'arrangera au mieux. Cependant je vous demande le secret le plus absolu et une prompte réponse à ma proposition. Je dois ajouter que sans être convenus de la trêve, elle est tacitement établie entre nous; ainsi vous ferez de même observer une parfaite tranquillité entre vos avant-postes. Le 25 juillet

la paix a été signée entre le Roi de Hongrie et le Roi de Prusse. Le Roi de Hongrie rend toutes ses conquêtes aux Turcs et une partie de la Gallicie à la Pologne. Le Roi de Prusse renonce à ses prétentions sur Danzig et abandonne les Belges. Vous m'avouerez que le Roi LÉOPOLD n'est pas un ambitieux du premier ordre, et qu'il professe dans toute son étendue une des vertus chrétiennes, l'humilité. Adieu. Dans peu je vous donnerai de mes nouvelles.

Fin du Tome quatrième.

Fautes d'impression

du quatrième Tome:

Page 5, ligne 14: qu'Henri — lisez: que Henri
— 12, — 15: qu'outre — lisez: que outre
— — — 25: quil — lisez: qu'il
— 16, — 7: oublirez — lisez: oublierez
— — dernière ligne: presqu'autant — lisez: presque autant
— 27, — 13: presqu'au — lisez: presque au
— 39, dernière ligne: l'aménité des — l'aménité, des
— 57, — 12: chèrement — lisez: trop chèrement
— 61, — 12: tachiez — lisez: tâchiez
— 62, — 27: trouveriez — lisez: trouverez
— 147, — 7: rapeller — lisez: rappeler
— 157, — 3: Puhmalisalmi — lisez: Porosalmi
— 187, — 23: n'aie — n'aît
— 256, — 1: dénis — lisez: déni
— 257, — 22: demie — lisez: demi
— 271, — 2: devrez — lisez: devez

(A corriger dans quelques exemplaires:)

Page 102, ligne 2: *nervus* — lisez: *nervum*
— 292, — 13: rétraction — lisez: rétractation
— 340, — 21: volontièrement — lisez: volontairement
— — — 27: attend — lisez: attends